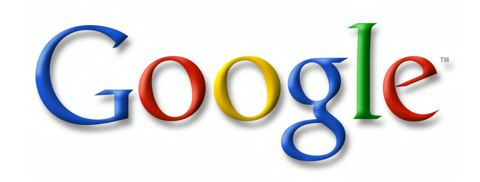
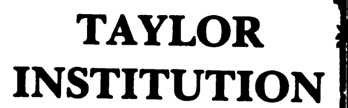






LA MORT D'ABEL, POËME, EN CINQ CHANTS,

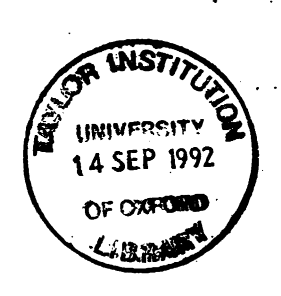
Traduit de l'Allemand de M. GESSNER, par M. HUBER.

NOUVELLE ÉDITION, *revuë & corrigée*.

Prix, Trente sols, broché.



A AMSTERDAM,
Chez J. H. SCHNEIDER, Libraire.
M. DCC. LX.





PRÉFACE DE L'AUTEUR.

RISQUER un Poëme après n'avoir donné que des Pastorales, c'est une entreprise bien hazardeuse. J'ai crû pourtant que l'un n'excluoit pas nécessairement l'autre ; & qu'après avoir chanté sur un ton simple, il étoit au moins permis d'essayer si l'on ne pourroit pas s'élever à un plus sublime. Il me semble

qu'un Auteur devroit toujours avoir cette curiosité. On borne trop les talens. Parce qu'un jeune Poëte en aura marqué dans un genre, on l'y veut concentrer; comme si d'y avoir réussi faisoit preuve qu'il n'eût de verve & d'aptitude que pour ce genre seul; tandis que souvent c'est moins la trempe de son génie qui l'y a déterminé, que des circonstances accidentelles, où le hazard a eu plus de part que le choix. Je ne dis pas qu'on doive lui sçavoir gré d'avoir pris un vol plus haut: mais j'assure qu'il est payé comptant des peines de son entreprise, par le plaisir d'avoir mis à fin un Ouvrage de plus longue haleine. Promener sa pensée sur une grande variété de faits; remonter jusqu'aux premiers principes des actions, pour en démêler les motifs; soutenir les caractéres de tous les personnages, & par une suite d'événemens bien liés,

les faire atteindre à leur but ; c'eſt une occupation dont rien ne peut égaler les charmes. Le Poëte fouille dans la nature entiére, où il trouve, ſoit parmi les êtres éxiſtans ou parmi les poſſibles, une multitude infinie d'images dont il orne artiſtement ſon objet chéri. Les mouvemens délicieux dont ſon ame eſt émuë en réveillant l'activité, qui, ſans ces puiſſans mobiles, ſeroit peut-être toujours reſtée dans l'inertie.

Quelques-uns diront peut-être : n'aurons-nous donc plus à la fin que des Poëmes ou des Tragédies ? Mais qu'ils ſe raſſurent. J'ai obſervé que ce genre de travail flattoit beaucoup plus un Auteur, par la diverſité, l'aſſemblage & la grandeur des matériaux qu'il employe, que ne feroit un Ouvrage moins conſidérable : je pourrois même étendre le charme juſqu'au Lecteur, & ſuppoſer qu'il le partage avec le Poëte.

Mais quoi qu'il en ſoit, il ne ſe trouvera toujours qu'un petit nombre d'Ecrivains qui ayent aſſez de loiſir & de courage pour embraſſer & ſuivre conſtamment un plan étendu. La plûpart en feront détournés par des occupations d'une nature différente; d'autres, faute de réſolution, quitteront ces routes eſcarpées, pour ſe livrer aux douces inſpirations d'une muſe plus acceſſible. Ainſi rien ne nous empêche d'eſpérer toujours des chefs-d'œuvres dans tous les genres de Poëſie : car je n'entends en dépriſer aucun; & lorſque je ſouhaite que nous ayons pluſieurs Homéres, je n'en ſuis pas moins avec tout l'Univers, l'admirateur d'Eſope & d'Anacréon.

Quelques-uns s'étonnent, d'autres ſe ſcandaliſent de ce que j'ai fait choix d'un événement tiré des Livres Saints. A ceux-là je réponds, que fait pour

fait, un événement tiré de la Bible en vaut bien un qu'auroit fourni la Mythologie; & qu'il a de plus l'avantage d'être plus intéressant pour des Chrétiens qui respectent les saintes Ecritures. Quant à ceux qui s'en scandalisent, ce sont sans doute des gens de l'autre siécle, qui peu familiarisés avec la nouvelle Poësie Allemande, dont ils ne jugent que par les rapsodies informes de l'ancienne, croyent que la dignité de la Religion est dégradée par les Vers; & seroient excusables de le croire, si les Vers qu'on fait à present étoient du ton de ceux qu'on faisoit au tems de nos Peres. Les Poëtes d'alors, si l'on en excepte un très-petit nombre, n'étoient que des plaisans à gages, faits pour amuser la noble Nation Allemande. Répondons à ces Censeurs prévenus, (car pour ceux qui, après avoir lû ceux de nos Poëmes dont les

sujets tirés de la Bible, étoient traités avec la noblesse & la dignité qu'ils éxigent; loin d'en sentir le mérite & la beauté ont crié à la profanation; puisqu'ils portent le défaut de goût & de sentiment à un point si révoltant, ce seroit se commettre que de leur répondre, ce seroit prétendre éclairer un aveugle avec un flambeau; répondons, dis-je, aux autres, qui ne blâment cet alliage de la Poësie avec les faits consacrés par les Livres Saints, qu'à cause du peu d'idée qu'ils ont de notre Poësie actuelle; qu'il n'est pas de la nature de la Poesie, de deshonorer les sujets pieux dont elle s'empare; qu'elle n'est au-dessous de pareils sujets que quand on l'a laissée avilir; mais que rapelée à sa dignité, elle est faite pour être, & a toujours été l'interpréte de la Religion; qu'elle lui a rendu de grands services, & qu'il n'est pas de langage plus propre pour élever l'ame

à des ſentimens d'honneur & de piété. Son effet naturel eſt d'éclairer l'entendement, de corriger les affections vicieuſes du cœur, de rendre les hommes vertueux & ſenſibles pour le beau. Loin de tourner l'eſprit à la licence & à l'obſcénité, elle annoblit juſqu'à ſes plus frivoles badinages. Je mépriſe au moins toute Poëſie qui n'auroit pas ces caractéres.

Celle qui les a ne fait point tort à la Religion, en lui empruntant des faits pour les chanter. Elle les prend dans cette ſource ſacrée, parce que cette origine les rend inconteſtables pour quiconque a le bonheur d'être Chrétien ; parce qu'étant regardés comme conſtans, ils en ont bien plus d'intérêt ; parce qu'ils font voir clairement quelles influences la véritable Religion a ſur l'homme dans les diverſes ſituations de ſa vie. Elle preſente l'Hiſtoire

Sainte par ſes endroits les plus ſaillans, met à profit, pour en augmenter la crédibilité, les circonſtances les plus convaincantes, & les réfléxions les plus inſtructives. Il eſt bien vrai que les génies médiocres qui entreprendroient de pareils Ouvrages, pourroient plutôt nuire à la Religion, que la ſervir. Mais toute mauvaiſe interprétation des Livres Saints, n'a-t'elle pas le même inconvénient ? & faudra-t'il pour céla défendre de les interpréter ?

En un mot, c'eſt une liberté que toutes les Nations ſe ſont donnée : & dans les deux Communions, la Catholique & la Réformée, on a également permis les repreſentations des Piéces dramatiques tirées de la Bible, plus excuſables par la bonne intention des Auteurs, que par le mérite de leur Poëſie.

Qu'on ne diſe pas que par cette licence la Bible à la fin ſe trouvera con-

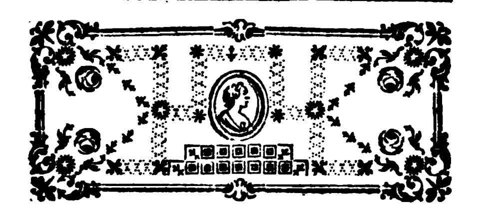
vertie en Fable. Je demande si jamais aucune Histoire a eu ce sort là ? Homére & Virgile ont chanté des événemens de l'Histoire ancienne : y a-t'il eu pour cela des gens assez stupides pour aller chercher la vérité de cette Histoire, ou dans Homére, ou dans Virgile, & pour oublier la différence d'entre un Historien & un Poëte ?

Il y a aussi dans le monde une classe d'hommes aimables & galans, à qui ne sçauroient plaire des personnages qui parlent d'un ton grave & religieux, qui ne songent jamais à faire étalage d'esprit. Mieux ces personnages seront caractérisés suivant leurs usages, leurs sentimens & leurs idées ; moins ils auront d'attrait pour tout ce qu'on apelle *beau monde*. Quel langage, quelles moeurs aux yeux de pareils Juges ! ils doivent paroître aussi ridicules, que les moeurs d'Homére le paroissent aux Dé-

racteurs des Anciens, précisément parce qu'elles sont anciennes. Par raport à ces hommes du siécle si galans & si polis, moi qui me pique aussi d'être poli & galant, pour avoir leur suffrage qui m'importe fort, & mériter leurs bonnes graces, j'ai résolu de traiter le même sujet d'une maniére qui leur convienne mieux. J'aurai soin d'y amener une intrigue amoureuse, (car qu'est-ce qu'un Poëme épique sans ce piquant épisode?) Abel sera un jeune Seigneur, bien maniéré, bien doucereux. Caïn sera un Capitaine Cosaque ou Hongrois, à leur choix; & Adam ne dira rien, que ne puisse dire en bonne compagnie un François d'un âge fait, qui connoît le monde.

Paulò majora canamus:
Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.

Virg. Eccl. iv.



PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

CE Poëme dont je donne la Traduction, est de M. Gessner, Imprimeur-Libraire à Zurich, qualité qui, comme on le sçait par l'éxemple des Etienne, ne déroge pas à celle d'érudit & de bon écrivain. Plût à Dieu même que toutes les espéces de professions, qui ont, comme ces deux là,

une ſorte de dépendance & de connexité néceſſaire, fuſſent ainſi réunies dans les mêmes perſonnes! On n'entend parler que des débats & du déſaccord des Auteurs avec leurs Libraires, des Comédiens avec leurs Poëtes dramatiques, des Médecins avec des Chirurgiens, des Avocats avec les Procureurs. Réuniſſez chacune de ces profeſſions à celle qui la touche, vous rétabliſſez l'accord & la paix. La Librairie ſingulièrement permiſe aux Auteurs, releveroit cet art, en augmenteroit l'émulation & la nobleſſe. L'Auteur, curieux de ſa production, ne négligeroit ni ſoins ni dépenſes dans l'éxécution typographique, pour la faire paroître en public d'une maniére décente. M. Geſſner, au talent d'écrire & d'imprimer, joint encore celui de graver en cuivre. C'eſt toujours lui qui a éxécuté les Frontiſpices & les Vignettes de ſes Ouvrages. Il a donné ſon Poëme pour la premiére fois en 1758, en caractéres romains, comme il avoit fait de ſes autres Ouvrages, qui tous ſont éxécutés avec la derniére élégance. Je n'imagine pas ce qui pourroit empêcher le reſte de l'Allemagne

de ſuivre cet éxemple. On n'a rien de raiſonnable à alleguer en faveur de l'ancien caractére Allemand, qui n'aproche pas du Romain, pour la beauté du coup d'œil & la netteté.. Sa premiére édition a été bien-tôt ſuivie d'une ſeconde en mêmes caractéres & celle-ci d'une troiſiéme en lettres Allemandes, en faveur de ceux qui les préférent encore aux romaines. La ſeconde & la troiſiéme ne différent que par la forme des caractéres: mais elles ſont les mêmes pour le fond des choſes; elles ne différent même toutes deux de la premiére que par de legéres corrections, qui cependant les améliorent aſſez ſenſiblement pour les rendre préférables à celle de 1758.

Trois éditions en un an ſuffiſent pour faire juger que ce Poëme a été goûté en Allemagne: il ne m'apartient pas de prédire s'il le ſera autant ici, où ſon ſort dépend de deux points, que j'aurois mauvaiſe grace à décider. La France jugera-t'elle comme l'Allemagne? Ma Traduction n'aura-t'elle pas défiguré l'Original? Comme Allemand je ſuſpens mon juge-

ment ſur la première queſtion ; comme Traducteur, je ne puis ſans préſomption prononcer ſur la ſeconde. Une choſe au moins que je ſçais, c'eſt que ce Poëme paroîtra ici tout neuf, par ſa ſtructure, ſa forme, ſon ton : & c'eſt toujours un mérite pour la France. Je crois que la communication des diverſes Nations de l'Europe, les unes avec les autres, pourroit leur ſervir, entr'autres choſes, à perſuader à chacune d'elles, qu'il peut y avoir des genres admiſſibles ſur quoi elles ne ſe ſont pas exercées. Qui ſçait ſi après avoir trouvé à notre Poëme un air un peu neuf, on ne s'accoutumera pas à trouver que cet air ne lui meſſied pas ? Qui ſçait même ſi on ne viendra pas un jour à en faire de pareils ? Ce ſeroit en ce cas une richeſſe acquiſe à la littérature Françoiſe.

Le ſujet du Poëme eſt la mort d'Abel, qui eſt l'événement le plus remarquable de l'Hiſtoire Sainte après la chûte de nos premiers parens, dont il eſt la ſuite & l'effet. Le Poëte a eu l'art d'en augmenter encore l'intérêt, par la manière vive

& touchante dont il manie les diverſes paſſions, & par les graces & la vérité qu'il met dans ſes peintures, lorſqu'il décrit les mœurs des premiers hommes qui ont habité la terre.

A juger ce Poëme ſuivant les régles ſtrictes de l'Epopée, on en trouvera peut-être le plan un peu irrégulier, & la fiction principale bien au-deſſous de celle de Milton : mais on ſera dédommagé par les fictions acceſſoires & les tableaux de ſentiment ; car pour les peintures vrayes & naïves, il égale au moins le Poëme Anglois.

Parmi les Poëtes Allemands qui ont honoré ce ſiécle par les productions de leur génie, les Suiſſes ſe ſont particuliérement diſtingués ; & M. Geſſner eſt le ſecond de cette nation qu'on fait connoître en France. Le premier eſt M. Haller; c'eſt lui qui, depuis Opitz, a contribué le plus efficacement à la reſtauration de la Poëſie Allemande, par la régularité du plan, par la nobleſſe & la force des penſées; par la juſteſſe & la préciſion des

termes. Tous les Poëtes du siécle passé, excepté le Baron de Canitz, s'étoient abandonnés, sans régle ni frein, à une verve insensée; ce qu'ils pouvoient avoir de bon étoit gâté par des tournures lâches & difficiles; &, même en les estimant, on ne les pouvoit lire sans ennui. Depuis M. Haller, plusieurs de ses compatriotes se sont distingués dans la même carriére. Zurich seule contient une pépiniére de sçavans & de beaux esprits, qui, à l'envi, cultivent les Lettres dans le sein de la paix, de l'aisance & de la liberté. De ce nombre sont les Breitinger, *les* Bodmer, *qui les premiers ont éclairé leur pays du flambeau de la saine critique. L'*Art Poëtique *& le* Traité des Comparaisons, *du premier; les* Observations critiques sur les portraits poëtiques, *& le* Traité du merveilleux dans la Poësie, *du second, ont beaucoup perfectionné le goût en Allemagne. Les bons Ouvrages le forment déja; mais rien ne l'affine & ne l'épure comme les observations judicieuses, par lesquelles des hommes de génie fixant notre attention sur les défauts & les beautés de*

chaque production, nous découvrent avec finesse & sagacité les raisons & la source des uns & des autres. M. Bodmer est encore Auteur de plusieurs ouvrages de réputation, entr'autres d'un Recueil de Poësies, *& d'un Poëme épique, intitulé,* Noë. *M. Wieland, qui depuis dix ans habite cette même Ville, s'est aussi rendu célébre par des Poëmes moraux & philosophiques. J'en passe sous silence beaucoup d'autres, pour revenir à M. Gessner, qui, bien en-deçà de l'âge où les jeunes gens sont réputés hommes, étoit déja un homme illustre. Il n'a encore que vingt-quatre ans.*

Avant sa Mort d'Abel, *il s'étoit déja fait connoître avantageusement par son* Daphnis, *Roman Pastoral, dont il a paru une Traduction Françoise en 1756, à Rostock, & par ses Idyles, qui ne sont point encore traduites, mais qui méritent bien de l'être. Il ne se contente pas d'y tracer les mœurs de tel ou tel berger, dont le portrait nous importeroit peu : il nous y presente en général le tableau entier de la vie champêtre, avec tous ses*

charmes. Perſonne ne rend mieux que lui la belle nature. Auſſi reconnoîtra-t'on par la lecture de ſa Mort d'Abel *que les endroits où il excelle, ſont ces images riantes de la nature preſentée dans ſon beau. Mais ſon objet principal eſt toujours de faire ſentir à ſes Lecteurs les attraits de la vertu, avec le même dégré de force qu'il les ſent lui-même. Deux de ſes Idylles les plus ſimples, donneront l'idée de ſon caractére & de celui de ſes ouvrages.*

AMYNTAS.

» *Le Berger* Amyntas *revenoit de grand » matin d'une forêt voiſine, portant » ſa hache ſous ſon bras, & ſur ſon dos » une lourde charge de perches qu'il ve- » noit de couper pour en faire une haïe; » lorſqu'il aperçut une jeune chêne » au bord d'un ruiſſeau rapide, dont » l'eau avoit miné le pied de l'arbre. » Ses racines étant ainſi dépouillées de » terre, il paroiſſoit menacé d'une chûte » prochaine. Quel dommage, dit Amyn- » tas, qu'un jeune arbre d'une ſi belle*

» *venue ſoit la proïe des flots furieux!*
» *Non, ajouta-t'il, tu ne ſeras pas en-*
» *glouti par les ondes; & en même-tems*
» *mettant à terre les perches qu'il por-*
» *toit, j'en puis, dit-il, aller cher-*
» *cher d'autres; & les taillant, il*
» *en conſtruiſit une forte digue, qu'il*
» *combla de terre humide; puis regar-*
» *dant avec complaiſance la terre & la*
» *digue, il ſoûrit à l'ombrage du chêne*
» *conſervé par ſes mains. Il reprenoit ſa*
» *hache pour retourner au bois couper*
» *d'autres perches: mais la Dryade du*
» *chêne le rapelant d'une voix gracieu-*
» *ſe, quoi! lui dit-elle, je te laiſſe-*
» *rois partir ſans te marquer ma recon-*
» *noiſſance! Dis-moi, Berger bienfai-*
» *ſant, que voudrois-tu que je fiſſe pour*
» *toi! Je ſçai que tu es pauvre, & que*
» *tu ne ménes que cinq brebis aux pâtu-*
» *rages. Si tu veux, ô nymphe, dit le*
» *bon Berger, m'accorder ce qui me tou-*
» *cheroit le plus, mon voiſin Palé-*
» *mon eſt malade depuis la moiſſon, fais*
» *qu'il recouvre la ſanté.*

» *Sa demande fut entendue favorable-*

» *ment , & Palémon recouvra la santé :*
» *mais Amyntas éprouva de plus la pro-*
» *tection de la divinité , dans ses trou-*
» *peaux , dans ses arbres & dans ses fruits.*
» *Il devint un riche Berger , les Dieux*
» *ne laissent aucun bienfait sans récom-*
» *pense.*

DAPHNIS.

» *Pendant une belle matinée de Jan-*
» *vier , Daphnis étoit assis dans sa ca-*
» *bane , où la flamme pétillante d'un*
» *bois sec répandoit une agréable cha-*
» *leur , tandis que l'hyver en avoit cou-*
» *vert le chaume d'une couche épaisse de*
» *neige. D'un air satisfait il jettoit ses*
» *regards du côté d'une fenêtre étroite , &*
» *les promenoit sur la contrée ravagée*
» *par les aquilons. Rigoureux hyver ,*
» *dit-il , malgré ton froid cuisant , tu ne*
» *laisses pas encore d'avoir des beautés.*
» *Qu'il est agréable de voir les rayons*
» *du soleil percer les brouillards legers ,*
» *dorer les collines blanchies par les fri-*
» *mats ! La neige qui couvre les campa-*
» *gnes est un spectacle grand & magni-*

» *sique. Le beau contraste que forment de toutes parts les noires souches des arbres, & leurs branches tortueuses & chauves, avec ce tapis éblouissant qui couvre la pleine; cette teinte grisâtre des chaumiéres, avec la neige qui enduit leurs toits! Ces sombres buissons d'épines rehaussent la blancheur des champs, par ce brun même, qui en coupe l'aspect trop uniforme. La belle chose à voir que les germes du grain, qui percent la neige de leurs tendres pointes! Que ce vert naissant se marie agréablement avec le blanc qui régne à l'entour! Quel éclat jettent les arbustes, lorsque la rosée en forme de perles, est suspendue à leurs rameaux foibles & plians, & où s'entrelacent des fils legers qui voltigent au gré du vent! La contrée est à la vérité deserte, les troupeaux reposent tranquillement enfermés dans leurs chaudes étables. On ne voit le bœuf docile imprimer ses pas lourds dans le sol humide, que quand chargé du bois qu'un Berger a coupé dans la plus prochaine forêt, il l'aporte jusqu'à l'entrée de la chau-*

» miére. Presque tous les oiseaux ont » abandonné les bocages. On ne voit plus » voler que la solitaire Mésange, qui » chante malgré la froidure; le mignon » Roitelet, qui sautille çà & là, & le » moineau hardi, qui vient familiérément jusques dans nos enclos becqueter les grains qui sont à terre.

» Mais le spectacle le plus charmant » pour moi, c'est ce toît rustique d'où la » fumée sort en ondoyant du milieu de » ces arbres. C'est la demeure de ma » Philis. O ma Philis! peut-être es-tu » assise aussi, près de ton foyer, apuyant » ton beau visage sur ta main, pensant » à moi, & desirant comme moi le retour du Printems. Tu es belle, ma » Philis: mais ce n'est pas ta beauté » seule qui m'a fait te donner mon cœur. » Je t'aimai du jour que les deux chévres du jeune Alexis se précipitérent de » la cime du rocher. Il pleuroit. Mon » pere est pauvre, voilà que j'ai perdu » deux chévres, dont l'une étoit pleine. » Hélas! je n'ose plus retourner à notre » cabane. Tu vis couler ses pleurs, &

» *la pitié te fit pleurer aussi. Puis essuyant*
» *tes larmes, tu pris dans ton troupeau*
» *deux de tes meilleures chévres, & dis*
» *au Berger affligé : Aléxis, voilà deux*
» *chévres, prends-les, l'une des deux*
» *est pleine. Il pleura de joïe en recevant*
» *ton présent, tu pleurois aussi de joïe*
» *en le lui faisant.*

» *O hyver ! quelque désagréable que*
» *tu sois, ma flute n'en restera pas pour*
» *cela inutile dans ma cabane, je n'en*
» *chanterai pas moins des airs téndres*
» *pour ma Philis. Tu às défiguré nos*
» *campagnes, tu as moissonné les fleurs*
» *de nos prés : mais il nous reste encore*
» *le lierre & ses fleurs bleuâtres dont je*
» *ferai une guirlande à ma Philis. Je lui*
» *porterai aussi cette Mésange que j'ai*
» *prise hier pour l'égayer dans sa caba-*
» *ne. Je la lui vais porter à l'instant,*
» *avec la guirlande. Chante, aimable oi-*
» *seau, amuse-la de ton ramage agréa-*
» *ble ; elle te soûrira agréablement, elle*
» *te donnera à manger dans sa belle main.*
» *Qu'elle te choyera, qu'elle te caressera*
» *en songeant que tu viens de moi !*

Rien, comme on voit par ces deux échantillons, rien de plus naïf que le ton qui régne dans les Idylles de M. Gessner; c'est par-tout le langage de la nature; ses Bergers n'ont jamais plus d'esprit qu'il ne convient à des Bergers d'en avoir : mais pour les nobles sentimens de vertu & de bienfaisance, qui ne sont pas interdits aux Bergers, la maniére affectueuse & touchante dont il les rend, fait infiniment d'honneur à son cœur.

Tous les ouvrages de notre Auteur sont écrits en prose mesurée, genre particulier dont la langue Allemande est plus susceptible qu'une autre; genre mitoyen entre les vers & la prose commune; genre qui a presque toute l'aisance de celle-ci, avec une bonne partie des agrémens de ceux-là : genre qui est à M. Gessner seul, & en qui n'ont réussi aucuns de ceux qui ont voulu l'adopter d'après lui.

Avant de finir, écrivant en un pays où la Poësie est timide dans ses fictions, je dois quelques mots au Public pour justifier la maniére dont la catastrophe est

amenée dans notre Poëme. Le texte dit formellement, que Caïn attira son frere dans les champs, * *sous prétexte de promenade; & qu'Abel ayant accepté la partie, Caïn le tua : au lieu que dans le Poëme Allemand le meurtre paroît plutôt l'effet d'une fureur subite, qu'un assassinat prémédité. Un Historien seroit inexcusable en raportant un fait consigné dans l'Histoire Sainte, d'y faire la moindre altération : mais, comme l'a très-bien remarqué l'Auteur lui-même dans sa Préface, on ne tient pas tant rigueur à un Poëte; parce qu'on le regarde comme un écrivain sans conséquence en matiére de faits : vérité si reconnue, que l'assemblage des faits dont un Poëme est composé, s'apelle communément* la Fable. *L'Historien est l'esclave des faits; mais les faits sont à la discrétion du Poëte : il les taille, les augmente ou les diminue, suivant l'usage qu'il*

* Dixitque Caïn ad Abel, fratrem suum : Egrediamur foras. Cumque essent in agro, consurrexit Caïn adversus fratrem suum Abel, & interfecit eum. *Genes.* IV. 8.

prétend en faire. Le nôtre avoit beſoin que Caïn parût moins méchant qu'il n'eſt dans la Bible, pour intéreſſer la pitié en ſa faveur, & montrer les reſſources que peut trouver un coupable dans la miſéricorde divine.

Pour revenir à ma Traduction, je crois bien être reſté quelquefois au-deſſous de la beauté de l'original ; ou je ſerois le premier Traducteur à qui cela ne ſeroit pas arrivé. La langue Allemande a des hardieſſes que non-ſeulement je ne pouvois pas, mais que je ne devois pas même rendre en François. Il m'a donc fallu en quelques endroits affoiblir les images, en choiſiſſant à deſſein des expreſſions moins énergiques. J'ai tâché ſeulement de racheter ces légeres altérations par des compenſations, de maniére que la ſomme des beautés fût à peu près la même dans les deux langues. Ai-je réuſſi ? On en jugera l'original à la main.



LA MORT D'ABEL.

POËME.

CHANT PREMIER.

JE voudrois chanter en Vers sublimes les avantures de nos premiers parens après leur triste chute, & célébrer celui qui le premier ren-

dit sa poussiére à la terre, immolé par la fureur de son frere. Repose-toi désormais, doux chalumeau, avec lequel je chantois autrefois l'agréable simplicité, & les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon secours, noble Enthousiasme, qui remplis l'ame du Poëte rêvant seul, dans une paisible retraite, ou dans l'obscurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbrisseaux, tandis que durant le silence de la nuit, la lune éclaire le monde de son pâle flambeau. Dès que le saint transport s'empare de lui, son imagination prend un essor vigoureux, & traversant d'un vol hardi la région des substances créées, elle pénétre jusques dans l'Empire éloigné du possible; elle découvre par-tout le merveilleux qui saisit, & le beau qui enchante. Chargée de riches trésors, elle revient construire & arranger ses divers matériaux, pen-

dant que la raiſon économe combinant tout, en régle l'uſage. C'eſt celle-ci qui choiſit & rejette, n'admettant que ce qui forme des raports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du Poëte, les heures, les précieuſes heures lui échapent rapidement. O digne occupation des grandes ames! Conſtance louable, que de veiller au chant nocturne de la cigale, juſqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquerir l'eſtime & l'amour de ceux dont le goût épuré, ſçait priſer chaque beauté, & pour exciter des ſentimens de vertu dans les cœurs ſenſibles. Il eſt bien juſte que la poſtérité honore & couronne l'Urne d'un Poëte qui a conſacré ſes talens aux mœurs & à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation eſt toujours floriſſante, pendant que les trophées d'un conquérant pourriſſent dans la pouſſiére, & que

le mausolée superbe d'un Prince sans mérite, vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvert d'une mousse grisâtre, sur laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter. Mais c'est déja un effort louable, de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, & tous mes instans de loisir.

Les heures paisibles ramenoient l'aurore au teint de rose, & rabattoient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée; le soleil dardant ses premiers rayons de derriére les noirs cédres de la montagne, teignoit d'un pourpre étincelant les nuées qui nageoient dans le vague des airs encore foiblement éclairés : lorsqu'Abel & sa bien-aimée Thirza sortirent de leur cabane pour se

rendre ſous le prochain berceau, tiſſu de Jaſmin & de Roſes entrelacées. L'amour le plus tendre & la vertu la plus pure répandoient un doux ſoûris dans les beaux yeux bleus de Thirza, & des graces attrayantes ſur l'incarnat de ſes joues ; pendant que les ondes de ſa blonde chevelure deſcendoient ſur ſon col d'albâtre, ou ſe jouant ſur ſes épaules, ornoient ſa taille fine & déliée ; c'eſt ainſi qu'elle marchoit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ſes cheveux bruns, qui ne paſſoient pas ſes épaules. Un air de réfléxion & de penſée ſe mêloit agréablement à la ſérénité de ſes regards ; il marchoit avec cette grace aiſée qu'a un Ange, lorſqu'il s'envelope dans un corps opaque pour ſe rendre viſible aux mortels ; & que chargé d'un bon meſſage de la part du Seigneur, il doit aparoître à quel-

que homme pieux qui implore le Ciel dans la ſolitude. Il eſt à la vérité, voilé d'un corps, de forme humaine : mais le voile eſt d'une beauté ſi raviſſante, qu'on voit à travers briller l'Ange. Thirza le regarda avec un tendre ſoûris, en lui diſant : O mon bien-aimé, maintenant que les oiſeaux ſe réveillent pour le chant du matin, chante-moi je te prie, le nouveau Cantique que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t'il de plus gracieux que de louer le Seigneur par des Chants ? Oh ! quand tu chantes, mon cœur plein d'un ſaint tranſport en palpite. Rien ne me charme comme de t'entendre exprimer en termes propres, des ſentimens que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre. Abel lui répondit en l'embraſſant : O! ma Thirza, ce que ta belle bouche demande va t'être accordé. Dès que je lis ton deſir dans tes yeux, je

m'empresse de le remplir. Asseyons-nous sur cette tendre mousse, & je chanterai le Cantique. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le soleil du matin doroit l'entrée, & Abel commença ainsi son Cantique.

Retire-toi, ô sommeil, des yeux de tous les Etres; fuyez, songes volages. La raison commence à reparoître, & rend la clarté à l'ame, ainsi que le soleil du matin rend la lumiére aux campagnes. Nous te saluons, aimable soleil, toi qui parois derriére les Cédres; tu répands les couleurs & les charmes sur toute la nature, & chaque beauté vient nous soûrire avec des graces rajeunies.

Retire-toi, ô sommeil, des yeux de tous les Etres; fuyez, songes volages, vers les ombres de la nuit. Où sont-elles les ombres de la nuit? Elles se

ſont retirées dans le fond des forêts & dans les antres des rochers pour nous y attendre ; nous les y trouverons dans d'épais berceaux, avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas où le matin a réveillé l'aigle le premier, là-bas ſur les ſommets éclatans des rochers & ſur les fronts brillans des montagnes, quelles exhalaiſons ſe mêlent à l'air ſerein du matin, ainſi que la fumée des holocauſtes s'éléve de deſſus l'Autel ! C'eſt la nature qui célébre l'ouverture du jour, & qui fait au Dieu Créateur des ſacrifices d'actions de graces. Chaque créature doit le louer, lui qui produit & qui conſerve tout ; c'eſt pour le louer que les fleurs naiſſantes exhalent dès le point du jour leurs parfums odorans ; c'eſt pour lui que les chœurs divers des oiſeaux chantent du haut des airs, ou du ſommet des arbres, à la vûe du ſoleil

levant ; c'eſt pour l'honorer que le Lion ſort de ſa caverne, & fait retentir les deſerts de ſes terribles rugiſſemens. Loue, ô mon ame, le Dieu Créateur & conſervateur ! Que le Cantique des hommes s'éléve vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures ; que l'homme te loue, pendant que les oiſeaux ſommeillent encore ſur les ſommets & dans les bocages. Que mes chants ſolitaires les préviennent dès la naiſſance du crépuſcule, & invitent tout ce qui éxiſte à louer le Créateur ! O que ta création eſt magnifique ! tu nous y dévelopes gracieuſement les vûes de ta ſageſſe & de ta bonté. Chacun de mes ſens puiſe des tranſports dans cette mer infinie de beautés, & les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t'elle te balbutier ſes louanges ? Qu'eſt-ce qui t'a obligé, ô tout-puiſſant, de ſortir du ſacré ſilence qui en-

vironnoit ton Trône ; d'apeler des Etres du néant, & de tirer cet Univers immenſe de la nuit ? Ce fut ta bonté infinie ; tu voulois faire naître & rendre heureux des Etres hors de toi. O toi, matin, quand le ſoleil dégagé des vapeurs de l'horiſon, chaſſe la nuit devant ſes pas ; quand enſuite la nature brille d'une beauté rajeunie, & que toutes les créatures qui étoient livrées au ſommeil, ſe réveillent pour tes louanges ; alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur étoit porté au-deſſus de la terre naiſſante. Un vaſte ſilence régnoit ſur la ſurface inhabitée de notre terre, lorſque le Créateur fit entendre ſa voix ; auſſi-tôt une armée infiniment variée en beautés s'élance dans les airs, portée ſur des aîles bigarrées, ou cherche les ombres des forêts : ſon chant perçant retentit à travers les bois étonnés,

& l'air bruyant répéte les louanges du Créateur. Même prodige lorſqu'il fut porté de nouveau au-deſſus de la terre, & qu'il y apela les animaux. Il fit entendre ſa voix: auſſi-tôt les mottes ſe dévelopant, formérent des figures innombrables, la terre animée ſe mit à ſauter ſur la verte prairie, ſous la forme d'un cheval vif qui ſecoue ſa criniére en henniſſant; moitié terre encore, & moitié animal, le fort lion impatient de ſe dégager, eſſaya ſes premiers rugiſſemens; plus loin s'agitoit une coline, & la voilà qui s'avance d'elle-même devenue Eléphant; ainſi des voix innombrables s'élevérent tout-à-coup vers le Créateur. C'eſt ainſi, grand Dieu, que tu tires chaque matin tes créatures de leur ſommeil, image du néant; elles ſe réveillent, & ſe voyant environnées des tréſors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire.

Un jour viendra, (car l'avenir se découvre à mes yeux) où l'espéce humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des Autels sur chaque colline; & quand le Soleil du matin réveillera les Nations, les Hymnes & les Cantiques retentiront dans tous les coins de la Terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.

Ainsi chanta Abel assis à côté de sa bien-aimée, qui ravie par un transport religieux, sembloit encore écouter lorsqu'il eut fini. Alors lui ayant passé ses bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement, en lui disant: O mon bien-aimé, comme tes chants élévent mon ame vers Dieu! O mon bien-aimé, non-seulement tes tendres soins protégent mon corps plus foible que le tien; mais mon ame même prend l'essor sous ta direction. Quand elle s'égare de son sentier, quand elle ne voit plus que de l'obs-

curité autour d'elle & qu'elle tombe dans un saint étonnement ; alors tu la soutiens, tu écartes les nuages, & tu convertis sa surprise en admiration & en enthousiasme. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas rendu grace à la bonté éternelle ! ... à chaque heure je la remercie avec des larmes de joïe, de ce qu'elle t'a créé pour moi, & moi pour toi ; d'accord en tout ce que l'ame peut penser & ce que le cœur peut desirer, nous sommes faits l'un pour l'autre.

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour versoit des graces inexprimables sur chaque parole & sur chaque geste. Abel ne lui répondit point, mais les larmes de joïe qui coulérent sur ses joues, tandis qu'il la regardoit tendrement & la serroit contre son sein, exprimoient mieux ses sentimens que n'eussent pû faire des paroles. Hélas ! telle est la félicité de l'homme,

lorſqu'encore content du néceſſaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement, lorſqu'il n'imploroit le ciel que pour la vertu & la ſanté. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux inſatiables, qui inventérent des beſoins ſans nombre, & qui enſévelirent ſon bonheur ſous des maux éclatans. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu & des charmes? Au lieu qu'à preſent, malheur, hélas! trop fréquent, des amans vertueux que le ciel avoit formés l'un pour l'autre, ſe conſument en regrets, ſans eſpérance de pouvoir jamais s'unir enſemble; ou parce que l'indigence menace leurs jours de diſette & de miſére, ou parce que l'orgueil & la fauſſe ambition des parens traverſent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore aſſis,

lorſqu'Adam & Eve entrérent. Ils avoient écouté devant le berceau le cantique d'Abel & les diſcours amoureux de Thirza. Ils embraſſérent tendrement leurs enfans; leur bonheur & leur vertu répandirent ſur leurs joues les ſymboles de la plus vive joïe que l'amour paternel puiſſe faire goûter à des parens ſatisfaits. Mehala, l'épouſe de Caïn, avoit ſuivi juſqu'au berceau les traces de ſa mere; le chagrin que lui cauſoit l'humeur altiére & emportée de ſon époux, avoit imprimé à ſon front un air ſérieux. Une douce langueur étoit peinte dans ſes yeux noirs, & la pâleur couvroit ſes joues qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage, pendant le tems que Thirza embraſſoit ſon époux & lui exprimoit la joïe qu'elle avoit d'être créée pour lui: mais ayant eſſuyé les larmes de ſes joues, elle entra avec un ſoûris gracieux ſous le ber-

çeau, & ſalua avec une tendre affection ſon frere & ſa ſœur. A cette même heure Caïn paſſa devant le berceau, il avoit auſſi entendu le chant d'Abel; Il avoit vû avec quelle tendreſſe leur pere commun l'avoit embraſſé; il lança des regards furieux ſur le berceau, & dit : Comme ils ſont tranſportés ! comme ils l'embraſſent, parce qu'il a chanté je ne ſçai quelle chanſon ! Il fait bien de compoſer des chanſons, & de les frédonner pour s'empêcher de dormir, quand il eſt ſans rien faire aſſis à l'ombre, près de ſon troupeau. Pour moi, brûlé par l'ardeur du ſoleil, il ne me reſte dans mes rudes travaux, ni tems, ni courage pour chanter. Quand j'ai ſuporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres laſſés demandent le repos, & dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat & oiſif, qui mourroit s'il ſuportoit un ſeul jour mes travaux,

vaux, il eſt ſans ceſſe baigné de leurs larmes, ils paſſent leur vie à l'embraſſer. Je hais ces tendreſſes efféminés, mais... auſſi n'en ſuis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate pendant toute l'ardeur du jour.... Comme elles coulent, leurs larmes de joie,

Ces mots dits, il continua de marcher vers ſes champs. On l'avoit entendu dans le berceau, Mehala devenue encore plus pâle, ſe laiſſa tomber à côté de Thirza en pleurant amérement, & Eve apuyée languiſſamment ſur ſon époux, pleura auſſi de la dureté de ſon premier né. Cependant Abel leur dit: O mes chers parens, je vais aux champs trouver mon frere, l'embraſſer amicalement; je vais lui dire tout ce que l'amour fraternel peut inſpirer, je vais le tenir ſerré dans mes bras juſqu'à ce qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, juſqu'à ce qu'il me promette de

m'aimer. Hélas ! j'ai ſondé le fond de mon ame, je l'ai interrogée pour ſçavoir par quelle voye je pourrois gagner l'amour de mon frere, & me frayer le chemin de ſon cœur. J'ai réuſſi quelquefois, j'ai rallumé ſon amour éteint; mais, hélas ! le chagrin & le mécontentement au front farouche, revenoient bien-tôt éteindre ce feu naiſſant, & étouffer ſa ſainte flamme.

Le pere lui répondit, conſterné : Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas ! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raiſon me pourront ſuggérer. Caïn, Caïn, ah! que tu remplis mon ame de ſoucis cuiſans ! Les paſſions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte ſi terrible, & en arracher tout ſentiment de bienfaiſance & de vertu ! Ah ! malheureux que je ſuis, quels ſombres preſſentimens accompa-

gnent les regards que je hazarde dans l'avenir ſur mes derniers neveux ? O péché, péché deſtructeur ! quelle funeſte déſolation tu répands dans l'ame des mortels ! Ainſi parla Adam, & ſortant du berceau, enſévelì dans une profonde méditation, il alla aux champs trouver ſon premier né. Caïn le voyant venir à lui, interrompit ſon travail & lui parla ainſi : Quel air ſérieux, mon pere ! ce n'eſt pas avec ce front ſévére que tu viens d'embraſſer mon frere ; déja je lis le reproche dans tes yeux.

Tu le lis, lui dit Adam, après lui avoir donné le ſalut paternel, tu le lis dans mes yeux ; tu ſçais donc que tu le mérites. Oui, Caïn, tu mérites des reproches ; c'eſt le chagrin, c'eſt la douleur amére dont tu abreuves l'ame de ton pere, qui me conduiſent auprès de toi.

Et non pas l'amour, interrompit

Caïn, ce sentiment est réservé pour Abel.

C'est aussi l'amour, Caïn, lui répondit Adam ; le ciel m'en est témoin : ces larmes, ces chagrins, ces soucis inquiets qui m'agitent, & qui agitent aussi celle qui t'a enfanté avec douleur, sont les effets de l'amour le plus affectueux, c'est ce même amour qui obscurcit nos jours par l'affliction, & nous fait passer les nuits à gémir sans relâche. O Caïn, Caïn ! si tu nous aimois, ton soin le plus tendre seroit d'essuyer nos larmes, & d'écarter l'horreur ténébreuse qui couvre nos jours. Ah ! si tu conserves encore dans ton cœur du respect pour le Tout-puissant, qui voit dans l'intérieur, si la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur ; je te conjure par ce respect, par cet amour, rends-nous notre repos, rends-nous notre joie étein-

te ; ne nourris pas plus long-tems cette ſombre humeur, & cette haine invétérée contre un frere qui t'aime, & qui fait tous ſes efforts pour arracher de ton ame cette yvraïe qui l'infecte. O Caïn ! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente tempête dans ton ame, ce ſont ces larmes de joïe que nous fait verſer ſa piété pure, & ces doux tranſports que nous inſpire ſa vertu ſans tache. Les Anges qui nous environnent, aplaudiſſent à chaque bonne action qu'ils contemplent, & le Tout-puiſſant du haut des Cieux les voit avec une gracieuſe complaiſance. Voudrois-tu changer la nature invariable de ce qui eſt beau & bon ? Nous ne le pouvons pas ; & quand nous le pourrions, Caïn, quelle triſte faculté que de pouvoir réſiſter à cette noble joïe, à ces douces impreſſions qui entraînent notre ame dans le raviſſement !

Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point sur les joues un soûris gracieux ; l'agitation de l'ame, & le tumulte des passions ne font pas germer la joïe dans le cœur.

Caïn répondit : Serai-je donc éternellement persécuté par ces fâcheux reproches ? Si l'agréable soûris n'est pas toujours point sur mes lévres, ou si des larmes de tendresse ne coulent pas toujours sur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices détestables ? Né d'un caractére plus viril, j'ai toujours choisi les entreprises les plus hardies, & les travaux les plus rudes, & je ne puis pas commander au sérieux empreint sur mon front de se résoudre en larmes de tendresse, ou de se changer en soûris. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe.

Adam lui répondit avec une majestueuse gravité : Tu te trompes toi-mê-

me, tu te caches ſoigneuſement d'affreux ſentimens, que tu ferois mieux d'étouffer. O Caïn, ce n'eſt pas une mâle gravité qui eſt empreinte ſur ton front, c'eſt le chagrin, c'eſt le mécontentement qui ſe découvre dans toutes tes actions; ces paſſions ont répandu un nuage épais ſur tout ce qui t'environne. C'eſt-là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les travaux de la journée; c'eſt-là ce qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te ſatisfaire? parles, nous le ferons. Ah! ſi nous pouvions rendre tes jours ſéreins comme une belle matinée du printems, nos vœux les plus ardens ſeront accomplis. Mais, Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente? Toutes les ſources du bonheur ne te ſont-elles pas ouvertes? La nature entière ne t'offre-t'elle pas toutes ſes beautés? Tout ce qui eſt bon, utile, agréable, tout ce que

peuvent produire à notre avantage, la nature, l'esprit & la vertu, ne t'est-il pas offert comme à nous ? Mais tu négliges tous les biens sans en jouir, & après cela tu te plains de la misére. Est-ce que tu serois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laisser à l'homme déchu ? Envierois-tu le sort des Anges ? Sçache que des Anges ont pû être mécontens, ils voulurent être des Dieux, & perdirent le ciel. Est-ce que tu murmurerois contre la conduite du Créateur, par raport au pécheur ? Quoi ! tandis que l'assemblage général des Etres créés loue son Créateur, un mortel tiré de la fange, un vermisseau ose lever la tête de sa poussiére, & murmurer contre celui dont la sagesse infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre destin est ouvert ; qui connoît ce qui est, ce qui sera,

& qui ſçait comment le mal diſtribué ſagement ſur la terre, y doit faire fleurir le bien. O mon fils, de la gaïeté dans l'ame; mon cher fils, que le mécontentement & le chagrin ne troublent plus tes penſées, n'obſcurciſſent point tes regards, & te laiſſent voir d'un œil ſérein tous les plaiſirs innocens que la nature te prépare.

Qu'ai-je à faire de ces exhortations, dit Caïn, en détournant un front ſourcilleux? Ne le ſçai-je pas bien, que ſi je pouvois être gai, tout ce qui m'environne ſeroit riant comme une belle aurore? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, & au torrent impétueux de reſter paiſible? Je ſuis né de la femme, & dès mon origine condamné au malheur; le Seigneur a verſé ſur moi ſa plus grande coupe de malédiction; les ſources de plaiſirs & de bonheur où vous puiſez ne coulent pas pour moi.

Cependant, des pleurs inondoient le visage du pere. Hélas ! mon fils, oui sans doute il n'est que trop vrai, la malédiction divine a frapé tous ceux qui sont nés de la femme : mais, mon bien-aimé, le Seigneur auroit-il versé plus de malédiction sur la naissance du premier né, qu'il n'en a versé sur nous lorsque nous avons péché ? Non, il ne l'a pas fait, ni pu faire, ce Dieu infinemint bon. Non, Caïn, tu n'es pas né pour la misére ; le Seigneur n'apelle aucune créature du néant, pour qu'elle soit malheureuse. Il est vrai que l'homme par sa faute peut être malheureux, qu'il peut ne pas sçavoir jouir, & se faire de la vie un suplice. Quand sa raison succombe aux attaques des passions impétueuses, à la cupidité, aux desirs criminels, il devient misérable, & tout ce qui étoit bon de sa nature lui tourne en poison. Tu ne peux pas

commander à l'orage de n'être pas furieux, & au torrent impétueux de rester paisible : mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurciſſent, & rendre la clarté à ton ame ; alors elle commandera impérieuſement à ces paſſions qui la gourmandent, elle modérera la cupidité, ira fouiller au fond de ton ame ; tous tes ſentimens mis au creuſet seront épurés ; les vains ſouhaits & les deſirs impurs diſparoîtront comme les brouillards du matin diſparoiſſent devant le ſoleil. J'ai vu, Caïn, avant ces tems-ci, j'ai vu des larmes de joïe ſur tes joues ; la joïe ſe répandoit ſur toute ton ame quand ta raiſon aprouvoit tes actions vertueuſes. Parle toi-même, Caïn : n'étois-tu pas heureux alors ? Ton ame n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des cieux ſans taches & ſans nuages ? Rapelle à toi, ce rayon de la Divinité, cette ſaine rai-

ſon, directrice des mœurs, & la vertu, ſa compagne inſéparable, raménera la joïe dans ton ame, en y ramenant le bonheur. O mon cher fils, écoute mes exhortations! La premiére choſe que te commande ta raiſon remiſe dans ſes droits, c'eſt d'aller embraſſer ton frere. Comme ſa joïe s'épanchera en larmes! avec quelle tendreſſe il te ſerrera contre ſa poitrine!

Je l'embraſſerai, mon pere, reprit Caïn, quand je ſerai de retour des champs : maintenant l'ouvrage m'apelle. Je l'embraſſerai; mais.... de ma vie, mon ame, qui eſt née forte & mâle, ne s'accoutumera à cette molleſſe efféminée, qui vous le rend ſi cher, & qui vous arrache tant de larmes de joïe; à cette molleſſe qui a attiré ſur nous tous la malédiction, lorſque dans le Paradis tu te laiſſas gagner trop facilement par quelques larmes... Mais que

fais-je, misérable? Eſt-ce que je m'échaperois en reproches? Non, mon pere, je t'honore, ô mon pere, & je me tais. Ainſi parla Caïn, & s'en retourna à ſon travail.

Adam étoit reſté immobile, pleurant amérement, & levant les mains vers le Ciel. Ah! Caïn, Caïn, lui cria-t'il en s'en allant, je les ai mérités, hélas! ces ſanglans reproches. Mais ne devois-tu pas épargner ton pere, & t'interdire ce blâme outrageant, qui ébranle mon ame comme un tonnerre? Ah! malheureux que je ſuis! C'eſt ainſi, (car je le preſſens déja) c'eſt ainſi que mes derniers neveux, quand ils ſe traîneront dans la fange du péché, & que le châtiment inſéparable du crime, ſe fera ſentir dans toute ſa rigueur; s'éléveront contre ma pouſſiére, & maudiront le premier pécheur! Ainſi parla Adam, en

ſe retirant des champs, contriſté, la face panchée contre terre. De tems en tems ſeulement il levoit les yeux au Ciel, en gémiſſant tout haut, & portoit ſes deux mains jointes au-deſſus de ſa tête. Caïn le regardoit, & s'écria, pénétré de douleur à ſon tour: Comme il léve triſtement les mains vers le Ciel! comme il ſe lamente! comme il gémit!..... Je lui ai fait des reproches inſultans, à ce bon pere!... Où m'emporte mon aveugle rage? Un enfer déchire mes entrailles! Ah! malheureux que je ſuis, je porte une horreur continuelle dans leur ame; j'empoiſonne, je détruis tous leurs plaiſirs. Je ne ſuis pas digne d'habiter parmi les hommes, je dévrois demeurer parmi les monſtres ſauvages, qui éxercent brutalement leur fureur dans les déſerts. Le voilà déja loin de moi, & je l'entens encore gémir. Comme il chan-

celle, accablé par la douleur !... Si je courois après lui ? si j'allois embrasser ses genoux, & lui demander ma grace par ce qu'il y a de plus sacré ? Oui.... je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors ; c'est dans mon propre cœur, foible & mal gardé, que s'élévent ces noirs orages qui foudroyent tous mes plaisirs & les leurs. Revenez, ô raison ! ô vertu ! triomphez des passions fougueuses qui vous offusquent, & éteignez cet enfer qui déchire mon ame ! Voilà mon pere arrêté là-bas, comme sans sentiment, les mains levées au-dessus de sa tête, il paroît implorer le Ciel. Je cours me jetter à ses pieds, ô misérable que je suis ! . . . . . .

Et sans délai Caïn courut à son pere, qui, apuyé sans force contre une souche, rêvoit tristement, & pleuroit les yeux baissés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vûe, il se

jetta sur la poussiére devant lui, embrassa ses genoux, un torrent de larmes sortit de ses yeux, il leva ses regards sur son pere, en lui disant: Pardonne-moi, ô mon pere !... encore ne suis-je pas digne de t'apeler mon pere, je mérite que tu te détournes de moi avec horreur. Mais vois les larmes de mon repentir, vois mes regrets & me pardonne. Misérable que je suis ! j'étois sourd à tes exhortations; mais, ô mon pere ! lorsque tu t'en retournois en pleurant, les mains levées vers le Ciel, un frémissement a saisi mon ame & l'a éclairée d'un trait subit; je viens à present..... je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité : mais vois aussi ma désolation, je demande humblement pardon, ô mon pere, à Dieu, à toi-même, à mon frere, à tous ceux que j'ai offensés.

Léve-toi, mon fils, léve-toi que

je t'embraſſe, dit le pere en ſanglotant & le ſerrant affectueuſement contre ſa poitrine. Celui qui habite dans le Ciel voit avec une bénigne complaiſance ces larmes que tu verſes. Mon fils, mon bien-aimé, embraſſe-moi.... Oh! que mon chagrin s'eſt rapidement converti en joïe! Heure ſolemnelle, heure à jamais bénie, dans laquelle mon fils, mon premier né, nous rend la paix; dans laquelle il m'embraſſe avec des larmes d'attendriſſement. Embraſſe-moi encore, ſoutiens-moi, mon fils, la joïe me fait chanceler : mais ne différons pas, mon bien-aimé, allons trouver ton frere, qu'il t'embraſſe auſſi.

Ils alloient trouver le frere aux pâturages, lorſqu'Abel, à côté de ſa mere, avec Mehala & Thirza, ſortit des bocages. Ils avoient ſuivi ſecrétement Adam, pour écouter leur entre-

tien, si intéressant pour toute la famille. Abel vole à bras ouverts au-devant de Caïn ; le presse en pleurant, sans pouvoir exprimer ses transports. Mon frere, mon frere, dit-il, d'une voix entrecoupée par ses sanglots ; & tu m'aimes ! ah ! fais, fais que je l'entende de ta bouche ! tu m'aimes.... ô joie inexprimable !

Oui, mon frere, je t'aime, répondit Caïn en l'embrassant ; peux-tu..... pouvez-vous tous oublier mes offenses, me pardonner d'avoir si long-tems chassé le repos loin de vous, & répandu sur vos jours l'affliction & la douleur ? Mon ame comme un éclair s'est dégagée de cette obscurité, & a dissipé cette tempête furieuse. Cette herbe maudite qui étouffoit dans mon sein le germe du bien, est foulée à mes pieds, & ne se relévera jamais. Pardonne-moi, mon frere, & garde-toi

de jetter la vûe dans la funeste obscurité du passé.

Abel repartit vivement, en l'embrassant avec un nouveau transport de tendresse : Non jamais, ni toi non plus, mon bien-aimé, laissons le passé. Quoi ! nous n'oublierions pas le chagrin d'un songe leger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur assuré, & que des torrens de joïe nous environnent ! Ah ! Caïn, que ne puis-je t'exprimer ma joïe, la moitié de mes transports ! je perds la voix, je pleure, je te serre contre ma poitrine, & pleure encore.

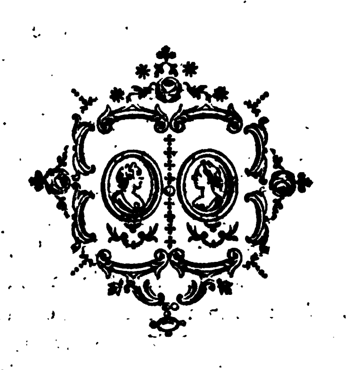
Pendant que les freres s'embrassoient, Evè témoin de cette scène si touchante, fondoit en larmes ; & lorsque les sanglots un peu modérés eurent fait place à la voix : Non, mes enfans, dit-elle ; non, mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la pre-

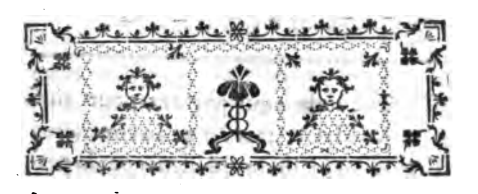
miére fois le doux nom de mere des lévres de mon premier né, jamais je n'ai senti une joïe si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écoulées tout-à-coup de dessus ma tête, tant je me sens legére & déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes & agréables. La joïe & la concorde sont au milieu de ceux qui reposoient dans mon flanc, qui ont sucé mes mammelles. Oui, me voici semblable à une vigne féconde, qui porte de doux raisins : le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte de si doux fruits. Embrassez-vous, mes enfans, embrassez-moi, que je baise chaque larme répandue sur vos joues, ces pleurs précieuses que l'amour fraternel a fait couler. Elle dit, & remplie d'un transport inexprimable, elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Mehala &

Thirza ; & de nouvelles larmes accompagnérent encore ces nouveaux embraſſemens. Alors l'épouſe de Caïn dit à ſa ſœur avec un ſoupir de joïe : Ah ! ma bien-aimée, ah ! quels délices ! que ce jour ſoit un jour ſolemnel ! Viens cueillir les plus belles fleurs pour les répandre ſur la table dans le berceau ; allons choiſir les meilleurs fruits que portent nos arbres & nos arbuſtes ; Que ce jour ſoit pour nous un jour de délices, qu'il s'écoule dans de doux transports. Elles ſe hâtérent d'aller dépouiller les arbres & les fertiles eſpaliers ; la joïe leur prêtoit des aîles.

Caïn & Abel ſe tenant la main, & près d'eux Adam & Eve, enyvrés d'une ſatisfaction parfaite, s'avançoient enſemble vers la colline. Lorſqu'ils y arrivérent, les ſœurs avoient déja paré la table du berceau de divers fruits, entremêlés de fleurs odorantes, mé-

lange délicieux d'éclat, de couleurs & d'odeurs ſuaves. Ils s'aſſirent pour ce repas délicieux: la joïe, la gayeté, les doux entretiens amenérent rapidement la fraîche ſoirée.





LA MORT D'ABEL.

CHANT SECOND.

TANDIS que la premiére famille du monde goûtoit une joïe pure dans le berceau, le pere des hommes prit la parole en ces termes : Vous ſentez à preſent, ô mes enfans, quelle ſérénité ſe répand dans notre ame après une bonne action ; vous ſentez qu'on n'eſt heureux véritablement que quand on eſt vertueux. Par la vertu nous nous égalons aux purs

Esprits ; nous nous portons pour ainsi dire dans le Ciel ; tandis qu'au contraire, si nous nous laissons subjuguer par la passion, elle nous dégrade & nous entraîne dans de sombres labyrinthes, où l'inquiétude, la détresse, la misére & le repentir, nous épient & s'emparent de nous. O Eve ! eussions-nous crû, lorsque nous tenant par la main, nous quittâmes tristement le Paradis, que tant de félicité nous fût réservée dans cette terre maudite ? Hélas ! j'ai toujours presentes à l'esprit les circonstances de ce triste bannissement.

Adam se tut, & Abel lui dit : O mon pere, si rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle soirée, sous ce riant berceau, si tu ne t'es pas proposé d'aller à la tendre lueur du crépuscule, te plonger dans des méditations profondes, daigne condescendre à ma priére ; fais-

nous

nous le tableau des jours qui ſe ſont écoulés depuis l'époque de votre fatale tranſmigration en cette vaſte terre, juſqu'au moment preſent.

Tous alors regardérent Adam avec une attention muette, impatiens de ſçavoir ce que produiroit la priére d'Abel. Y a-t'il quelque choſe, lui dit-il, que je puiſſe te refuſer en ce jour de joïe? Je vais vous raconter ces tems de grace & de miſéricorde, ſignalés par les promeſſes & les eſpérances données à l'homme pécheur. Dis-moi, chére Eve, où commencerai-je cette importante hiſtoire? Sera-ce à l'inſtant où nous tenant par la main, nous nous éloignâmes du Paradis? Mais, ô ma bien-aimée, déja je vois tes yeux inondés de pleurs. Commence-la, dit-elle, cher époux, à l'endroit où jettant mes derniers regards ſur le Paradis avec un torrent de lar-

mes, je me laiſſai tomber dans tes bras accablée de regret & de déſeſpoir. Mais ce que je ſentis alors, laiſſe-le moi décrire moi-même; car je craindrois que pour ménager ma foibleſſe, tu n'eſquiſſâſſes trop legérement cette ſcène ſi touchante. Déja l'épée de l'Ange qui nous conduiſoit hors du Paradis avec une compaſſion obligeante, flamboyoit loin derriére nous, ſa voix nous rapeloit encore le ſouvenir des promeſſes & de la grace exceſſive d'un Dieu offenſé. Déja nous étions deſcendus ſur la terre & marchions à travers des déſerts arides; là il n'y avoit plus d'Eden; ce que nous traverſions n'étoit pas tapiſſé de ces fleurs agréablement odorantes, ni garni d'arbres ou d'arbriſſeaux fertiles, on n'en voyoit que de loin en loin, ſur un terrein ſec, comme on voit des Iſles ſemées à de grandes diſtances dans les

mers. Nous marchions en silence, & la terre n'étoit qu'un triste & vaste désert. Adam me tenoit la main. Je jettois sans cesse, en pleurant, des regards désolés sur le séjour de délices que nous perdions : mais je n'osois lever les yeux sur la déplorable victime de ma séduction, qui partageoit mon désastre. Il marchoit à côté de moi la tête panchée vers la terre ; tantôt laissant errer sa vûe sur les campagnes, tantôt la fixant sur moi ; je fondois aussi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermoient la bouche ; il ne pouvoit que me presser langoureusement contre sa poitrine. Arrivés au panchant d'une colline, dont le sommet commençoit à nous dérober la vûe du Paradis ; je m'arrêtai, saisie d'un accablement qui me rendoit immobile, & le contemplant douloureusement, je fis retentir la contrée de mes cris.

Hélas! c'eſt peut-être pour la derniére fois que je le vois, ce Paradis, mon lieu natal, où, cher époux, ſi tu me permets encore de t'apeler de ce nom, ayant demandé avec inſtance une compagne à ton Créateur, tu fus malheureuſement éxaucé, & ta perte nâquit de ton propre flanc. Belles fleurs, que ma main ſoigneuſe a cultivées, pour qui exhalez-vous maintenant vos ſuaves émanations? Vous, charmans boſquets, qui eſt-ce qui jouit du frais qu'entretiennent vos feuillages odorans? Arbres féconds en fruits de toutes eſpéces, à qui réſervez-vous vos riches dépouilles? Je ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air balſamique qu'on y reſpire eſt trop pur pour une malheureuſe ſouillée de crimes; c'eſt un ſéjour trop ſaint pour une pécherefſe. O funeſte dégradation! chéris des Eſprits céleſtes, ſortis ſi purs, ſi heu-

reux des mains du Créateur, que notre chûte à tous deux eſt affreuſe! A tous deux, hélas! car tu es tombé toi-même, ſéduit par ta perfide épouſe. Oh! toi, cher & déplorable complice, ſur qui je n'oſe à peine lever les yeux, n'uſe point, hélas! du droit que je t'ai donné de me haïr. Ne m'abandonne pas, ô mon unique ſoutien, ne m'abandonne pas, je t'en conjure par le Dieu que nous ſervons, par les promeſſes même que ſon indulgente bonté nous a faites, par notre miſére preſente. Il eſt vrai, je ne mérite de ta part que haine & éxécration: mais permets-moi ſeulement de ſuivre ſervilement tes pas, de ſoulager les peines où je t'ai plongé; qu'un regard, un ſigne m'expliquent tes vœux & tes volontés! Je joncherai de fleurs tous les lieux où tu auras établi ta demeure, j'irai dans des réduits

ſolitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis ; & je m'eſtimerai heureuſe, ſi pour lors tu récompenſes mes foibles ſervices d'un regard de compaſſion. Ayant ceſſé de parler, je me laiſſai tomber dans ſes bras ; il me ſerra affectueuſement contre ſa poitrine, m'arroſa de ſes larmes, & me dit : O épouſe tendrement chérie, ne rendons pas par des reproches amers nos maux plus amers encore ; nous en avons tous deux mérité bien plus que nous n'en ſouffrons ; notre Dieu, en nous puniſſant, a tempéré ſes vengeances par des promeſſes. Il eſt vrai qu'elles ſont voilées d'une ſainte obſcurité ; mais à travers cette obſcurité même, la bonté divine perce & ſe fait ſentir. S'il n'eût écouté que ſa juſte colére, hélas ! que ſerions-nous devenus ? Non, ma bien-aimée, il ne faut pas que des plaintes importunes & des reproches

amers nous rendent indignes de sa grace, & profânent nos lévres; ne les ouvrons que pour des actes de piétié & des actions de graces. Son regard pénétrant perce les plus obscures ténébres; & comme il découvre au fond des ames les péchés les plus secrets, il verra de même dans les nôtres, notre humiliation, notre reconnoissance, nos hommages & nos efforts imparfaits pour le bien. Embrasse-moi, chére Eve, donnons cet innocent intermède à notre misére. Que des secours mutuels servent à l'adoucir; luttons de concert contre notre ennemi commun, l'affreux péché, & tâchons de nous réhabiliter dans notre dignité primitive, autant que notre corruption actuelle le permet: que la paix & le tendre amour soient toujours au milieu de nous, & nous prêtant une main secourable, nous suporterons avec moins de tristesse &

d'accablement le fardeau qui nous eft impofé, & nous irons courageufement au-devant de la mort, qui, comme il paroît ne s'avance que lentement. Maintenant defcendons vers les peupliers qui fervent d'avenue à ce rocher : le foir vient. & ce lieu fera commode pour y paffer la nuit. Adam ceffa de parler, je l'embraffai à mon tour ; enfuite ayant effuyé les larmes de mes yeux avec les treffes de ma chevelure, nous defcendîmes au pied de la colline, & gagnâmes le bois de peupliers qui bordoit le pied du rocher.

Eve fe tut, & jetta un tendre foûris fur Adam, qui reprit ainfi le fil de l'hiftoire. Nous avançames, mes enfans, fous ces peupliers ; & ayant pénétré jufqu'au rocher, nous le trouvâmes creux : fa cavité formoit une grotte. Vois, dis-je, à votre mere, vois combien de commodités la nature nous offre, vois cette grotte

grotte riante & cette ſource pure qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte : mais, chére Eve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux ſurpriſes nocturnes des ennemis, Quels ennemis, demanda Eve avec émotion ? N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frapé tout ce qui eſt créé, que les liens d'amitié ſont rompus entre les Etres vivans, & que le plus foible eſt la proïe du plus fort ? Là-bas dans la campagne, j'ai vu un jeune lion pourſuivre avec un rugiſſement funeſte un chevreuil effaré ; j'ai vu la guerre parmi les oiſeaux de l'air. Nous ne ſommes plus des maîtres en droit de commander aux animaux, à moins que ce ne ſoit à ceux dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui auparavant jouoient autour de nous d'un air careſſant & ſoumis, le tigre tacheté, & le lion à longue criniére, pouſ-

ſent contre nous d'effrayans rugiſſemens, ont dans les yeux un feu menaçant. Il eſt vrai que nous gagnerons les plus traitables par la douceur; que nous nous garantirons des plus féroces par notre art & par notre adreſſe. Je vais toujours entrelacer des broſſailles devant l'entrée de la grotte, & je me mis auſſi-tôt à l'œuvre. Eve cependant timide & ſans me perdre de vue, alla cueillir des fleurs & des feuilles, pour nous en former un lit, & mit à contribution pour notre table les arbres & les arbriſſeaux d'alentour. Sa proviſion faite, elle revint avec hâte, & la poſa devant moi ſur l'herbe tendre.

Alors nous nous aſsîmes dans la grotte ſur des ſiéges tapiſſés de fleurs, & nous commencions notre repas frugal, l'aſſaiſonnant d'entretiens gracieux, lorſqu'un ſombre nuage vint tout-à-coup obſcurcir le ſoleil couchant, & gagna juſques

ſur nos têtes. Le ſombre voile dont il couvrit la terre ſembloit être pour ſes habitans & pour toute la nature un préſage de deſtruction. Un vent orageux qui s'éleva enſuite, mugit à travers les montagnes, & bouleverſa toutes les forêts ; des flammes ſortirent du ſein des nuages, & lès éclats du tonnerre vinrent augmenter l'horreur & l'effroi. Eve épouvantée ſe lança dans mes bras & ſe tenoit ſerrée contre ma poitrine, reſpirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient, le juge : qu'il eſt terrible ! il vient nous aporter la mort, à nous & à toute la nature, à cauſe de ma prévarication. O Adam, Adam ! .... à ces mots elle reſta tremblante & ſans voix, toujours apuyée ſur moi. Raſſure-toi, lui dis-je, ma bien-aimée ! mettons-nous à genoux devant la grotte, & adorons ce Dieu terrible porté ſur les nuages, & précédé d'éclairs & de foudres. O toi, grand

Dieu, qui tempérois avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi dès que je pus ouvrir les yeux, au ſortir de tes mains créatives, que tu es terrible quand tu marches pour venir juger ta créature! & ſur le champ nous nous proſternâmes devant la grotte, où le viſage pâle & les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le Souverain Juge porté au-deſſus de nos têtes nous diroit par ſon tonnerre: Mourez, ingrats; & que la terre qui vous a portés s'anéantiſſe devant ma fureur. Le ciel cependant ſe fondoit en eau; mais il ne ſortoit plus de flammes des nuées, & le tonnerre ne mugiſſoit plus que dans le lointain. Alors je levai ma tête en diſant: Le Seigneur a paſſé près de nous, chére Eve; il ne détruira pas la terre, & nous ne mourrons pas aujourd'hui: car que deviendroit ſa pro-

meſſe, s'il nous détruiſoit, & dans notre perſonne, nos deſcendans ? La ſageſſe éternelle ne ſe repent pas des promeſſes qu'elle a faites. Nous nous raſſurâmes, les nuages ſe diſſipérent, & le ſoleil couchant répandit un éclat admirable ſur les nuages ; tel que celui qui brilloit lorſque des légions d'Anges étoient portées ſur des nuages legers au-deſſus d'Eden, & que leur trace répandant ſur leur route un long ſillon de lumiére, rendoit les nuages étincellans comme la flamme. Les campagnes humectées repoſoient en ſilence, les couleurs renaiſſoient plus vives ; & le ſoleil couchant lançant ſur nous ſes derniers rayons, nous célébrâmes avec un ſaint étonnement cette ſcène touchante. C'eſt ainſi que le premier orage paſſa par-deſſus nos têtes. Bien-tôt la lumiére rougeâtre du ſoir fit place au ſombre crépuſcule, & les nuées ne fu-

rent plus éclairées que par les foibles rayons de la lune. Alors nous sentîmes pour la premiére fois sur nos membres frapés, l'effet des fraîcheurs de la nuit ; comme nous venions de sentir quelques heures auparavant l'ardeur brûlante du soleil à son midi. Nous nous envelopâmes dans les peaux, dont notre Juge bienfaisant avoit daigné ceindre nos reins, avant que nous sortissions du Paradis, pour preuve qu'il n'avoit pas retiré de dessus nous sa main secourable. Nous nous étendîmes dans la grotte sur un lit d'herbages & de fleurs, & nous attendîmes le sommeil dans un doux embrassement. Il vint, mais non pas aussi aisément, non pas avec cette douceur qu'il venoit quand nous étions encore innocens. Alors notre imagination ne se remplissoit que d'images riantes & agréables : mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte &

les remords qui y mêloient des fantômes bizarres. La nuit étoit tranquille, notre fommeil l'étoit auffi : mais pourtant, quelle différence d'avec cette nuit délicieufe, où je te conduifis, ô Eve, pour la premiére fois dans le berceau nuptial. Les fleurs étoient encore plus odorantes que de coutume ; jamais les accens de l'oifeau nocturne n'avoient retenti avec tant d'harmonie ; jamais la Lune n'avoit brillé d'un éclat fi pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images qui réveillent ma douleur affoupie ? déja le foleil du matin élevoit à lui la rofée limpide, lorfque nos paupiéres s'ouvrirent : déja les oifeaux célébroient par leurs chants le retour de la lumiére. Le nombre en étoit petit, car la terre n'avoit pas encore d'autres animaux, que ceux qui après la malédiction s'étoient e fuis du Paradis ; le jardin du Seigneur ne devoit point voir régner la mort dans

ſon enceinte. Nous allâmes devant la grotte, faire notre adoration, après quoi je dis à Eve : Allons plus loin ; je vois en parcourant des yeux cette contrée immenſe, qu'il nous eſt libre de promener notre choix ſur beaucoup d'autres habitations, dont les productions ſeront plus abondantes, & les beautés plus diverſifiées. Vois-tu cette riviére ſerpenter à travers une verte prairie ? La colline qui la borde preſente de loin à la vue un jardin plein d'arbres, ſur ſon dos couvert de verdure. Mon bien-aimé, dit Eve, en preſſant ma main de la ſienne, je te ſuivrai par-tout où tu me conduiras ; & nous pourſuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en aprochions lorſqu'Eve vit preſque au-deſſus de ſa tête un oiſeau foible, dont le plumage ſembloit hériſſé, voler avec peine en pouſſant des cris plaintifs, tournoyer quelques inſtans dans l'air, & s'abatre

enſuite ſans force parmi des broſſailles, Elle aprocha, & en vit un autre étendu ſans mouvement ſur l'herbe, que celui-ci ſembloit pleurer. Eve l'éxamina long-tems courbée ſur lui; puis le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyoit un ſommeil: Il ne ſe réveille pas, dit-elle avec effroi, & elle le repoſa ſur l'herbe d'une main tremblante, il ne ſe réveillera même jamais. A ces mots elle fondit en larmes. Hélas! continua-t'elle, en aproſtrophant celui qui pouſſoit des cris lamentables, c'étoit peut-être là ta compagne. C'eſt moi, malheureuſe, qui ai attiré la malédiction & la miſére ſur chaque créature, c'eſt moi qui te fais ſouffrir, innocente volatille! Ses pleurs redoublérent, & ſe tournant vers moi: Quel accident eſt-ce là, me dit-elle? quel engourdiſſement affreux! Je ne lui vois plus de ſentiment, ſes membres roidis

refuſent leur ſervice ! Parle, Adam, ne ſeroit-ce point la mort ? Ah, ce l'eſt, j'en frémis ; un friſſon glacé me pénétre juſqu'aux os ! Ah ! ſi la mort dont nous ſommes menacés eſt de même, ô quelle eſt terrible ! Si elle me ſéparoit donc auſſi de toi, & que frapé toi-même.... O.... Adam ! ſoutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle pouſſa de longs ſanglots, courbée vers la terre, dans l'abatement de la plus profonde douleur. J'embraſſai mon épouſe éplorée, en lui diſant : N'accrois pas, ô chére épouſe, tes craintes & ta douleur ; mettons notre confiance dans celui qui gouverne toutes ſes créatures avec une ſageſſe infinie ; ſongeons que quand il monte ſur ſon tribunal formidable, que l'ombre du miſtére environne, la miſéricorde & l'amour ſont toujours à ſes côtés. Pourquoi guidés par une imagination lugubre, aller chercher des mal-

heurs dans l'avenir ? Notre raiſon ne verra donc que nos maux ? Eſt-il juſte que nous détournions les yeux de deſſus les monumens de ſa ſageſſe & de ſa bonté, au riſque de nous plonger plus profondément dans la miſére par notre aveuglement ? C'eſt cette ſageſſe & cette bonté qui ont réglé le ſort qui nous eſt deſtiné. Ainſi, marchons en aſſurance ſous ſa direction, & reſpectons ſes décrets ſans les pénétrer.

Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline, & nous traverſâmes les buiſſons féconds, qui couronnoient le pied du côteau. Sur le ſommet, au milieu d'arbres fruitiers s'élevoit un haut Cédre, dont le feuillage épais entretenoit au loin la fraîcheur, augmentée par une ſource pure qui ſerpentoit à l'ombre parmi les fleurs. Ce lieu ouvroit aux regards une perſpective immenſe, où l'œil ſe perdoit dans un air

nébuleux. Voilà, dis-je alors, une ombre du Paradis, une habitation au moins commode. Pour le Paradis même, nous ne le trouverons nulle part. Recevez-nous ſous votre ombrage, Cédre majeſtueux ! Et vous, arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits ſans reconnoiſſance ; ils ſeront la récompenſe de ma culture & de mes travaux. O Dieu tout-puiſſant, daigne regarder favorablement notre demeure du haut de ton Ciel, prête une oreille bénigne aux ſuplications, aux louanges, aux actions de graces que nous ne ceſſerons jamais de diriger vers ton Trône céleſte à travers les ſommets toufus de ces arbres. Car ce ſera ici que nous prendrons notre nourriture à la ſueur de notre corps ; ce ſera ſous ces ombrages, ô chére Eve, que tu enfanteras avec douleur, c'eſt ici que nos petits-fils doivent ſe répandre ſur la terre, &

c'eſt ſous ces mêmes arbres que la mort qui s'aproche, doit nous trouver un jour. O Seigneur, ô Seigneur mon Dieu, verſe ta bénédiction ſur la demeure profane du pécheur ! Et en même-tems, Eve prioit auſſi à mon côté, les yeux mouillés de larmes, & pieuſement élevés vers le Ciel.

Alors je commençai à conſtruire une cabane à l'ombre du Cédre, je plantai un cercle de pieux dans la terre, dont je formai un mur en les entrelaçant de branchages déliés. Eve conduiſoit la ſource à travers les fleurs, ou arrangeoit des arbriſſeaux en eſpaliers, ou ſoutenoit avec des baguettes des fleurs panchées, ou cueilloit des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençâmes à manger notre nourriture à la ſueur de notre viſage. J'allois vers la riviére chercher des roſeaux pour couvrir notre cabane, lorſque je

vis cinq brebis, blanches comme de petites nuées du midi, & un jeune bélier qui paissoit au milieu sur la rive. Je m'aprochai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfuiroient pas comme le tigre & le lion, qui auparavant jouoient à mes pieds; mais ils ne s'enfuirent pas, & je les menai devant moi avec un roseau sur notre côteau pour les y faire paître. Eve occupée à construire un berceau du superflu des buissons ne vit pas d'abord le petit troupeau: mais il se décela par des bêlemens. Alors elle tourna la tête, & laissa tomber de surprise les branchages. Son premier mouvement fut la crainte, elle s'arrêta; mais bien-tôt elle s'écria avec joye: Oh! ils sont doux & caressans comme dans le Paradis! Soyez la bienvenue, ô aimable compagnie! vous demeurerez avec nous; oui je vous prie, demeurez-y. Nous avons pour vos besoins des

prés fleuris, des plantes odorantes & une claire fontaine. Quel plaisir ce sera, que de vous voir bondir sur l'herbe autour de nous, tandis que nous soignerons nos arbres & nos arbustes! Elle dit, & caressoit de la main leur épaisse toison.

Cependant la cabane fut construite, & nous prenions le frais à l'entrée, ensévelis dans une profonde rêverie, lorsqu'Eve rompit le silence par ces mots: que cette Contrée est belle & diversifiée, qu'elle est fertile en productions de toutes espéces! Qui nous empêche de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déja cette colline? Alors notre demeure ressemblera au Paradis, comme le Paradis ressembloit au Ciel, à ce que nous ont dit les Anges qui nous honoroient de leurs visites; ç'en sera du moins une ombre. Ah! que ce charmant séjour réunissoit de beautés diver-

ses ! la nature y versoit richement ses plus douces influences, l'agréable & l'utile y étoient prodigués avec la même profusion. Les prés émaillés des plus belles couleurs donnoient d'abondans pâturages. De rians bocages presentoient à la vûe l'assemblage aimable des fleurs & des fruits. Des cabinets de verdure, des allées cintrées, des bosquets tousus offroient des asiles délicieux. Tous les sens trouvoient des voluptés dans ce jardin enchanteur. Hélas ! en comparaison d'un si beau sol, tout paroît n'être autour de nous que des landes arides : il semble que la terre maudite ne puisse plus rien produire, ou qu'apauvrie elle n'accorde qu'à différens climats ses diverses productions. Ah ! Adam, j'ai déja vû comme la mort & la corruption (car c'est sans doute la même chose (s'étendent sur toute la nature ; j'ai vû des fruits tombés, gâtés, des

de fleurs fanées fur leurs tiges ; j'ai vû des arbriffeaux morts, triftement dépouillés de feuilles & de fruits. D'autres plus jeunes, à la vérité, germoient à côté ; des fruits plus frais réparent ceux qui font tombés, & la femence que répandent les fleurs fanées, en fait naître de nouvelles C'eft ainfi, Adam, c'eft ainfi qu'un jour nous nous fanerons nous-mêmes, & ferons place à nos enfans qui fleuriront à leur tour.

Elle fe tut, & moi attendri jufqu'au fond de l'ame, je pris ainfi la parole : Hélas ! chére Eve, notre plus grande perte n'eft pas celle de ces richeffes terreftres : on peut s'en paffer. Ce qui m'afflige, ce qui me défefpére, c'eft d'être bannis de cette heureufe Contrée, où il plaifoit à Dieu de fe montrer vifiblement ; où tempérant l'éclat de fa Divinité, il marchoit dans les bocages, quand un filence refpectueux cé-

lébroit ſa preſence, Hélas! j'oſois ſouvent alors lui parler, profondément proſterné, & le Tout-puiſſant daignoit écouter ſa créature, & même lui répondre. Mais, hélas! nous avons perdu cette prérogative des purs eſprits. L'intelligence la plus pure habitera-t'elle parmi les pécheurs? Cet Etre ſuprême habitera-t'il une terre qui a mérité ſa malédiction? Il eſt vrai que du haut de ſon Trône il jette ſur nous un œil de compaſſion, & que ſa grace excéde tous les ſouhaits que notre miſére nous permettoit de former. Il vient même ici des Anges éxécuter ſes ordres, mais inviſiblement & ſans éclat; ils abandonnent ſoudain ce lieu de corruption, où ne peuvent ſéjourner que des Etres diſgraciés du Souverain Maître.

C'eſt ainſi que nous nous entretenions, aſſis l'un près de l'autre; &

ensévelis dans une profonde rêverie, nous regardions tristement la terre devant nous : lorsqu'une nuée éclatante descendit sur la terre, & apuyant sa base sur la colline, s'ouvrit pour laisser sortir une figure radieuse. C'étoit un Ange. Nous volâmes au-devant, nous courbâmes respectueusement nos corps devant lui, & l'Esprit céleste nous parla ainsi. Celui qui a son Trône dans le Ciel, a entendu vos discours : » Va, » dit-il, aprendre à ces créatures af- » fligées, que ma presence n'est point » bornée par l'enceinte des Cieux ; elle » s'étend sur tout ce que j'ai créé. » Qu'est-ce qui fait que le soleil con- » tinue de darder ses rayons, que les » étoiles ne s'arrêtent point dans leur » cours ; que la terre produit ses fruits » à l'ordinaire, & que le jour & la » nuit se succédent réguliérement ? » Qu'est-ce qui conserve les Etres, les

» fait vivre & respirer ? Ma présence.
» Qu'est-ce qui te préserve toi-même
» de tomber en corruption ? c'est que
» je suis auprès de toi, où je démêle
» tes plus secrettes pensées. «

Comme la sphére lumineuse qui environnoit le messager céleste, s'étendoit jusques sur moi, plein d'un saint saisissement, & levant vers lui mes yeux éblouis : Que les graces du Seigneur, lui dis-je, sont incompréhensibles ! Il jette des regards de pitié sur notre misére, & nous fait visiter par ses Anges. J'en suis, hélas ! tout confus, & n'ose qu'à peine t'envisager, ô esprit lumineux : mais permets-moi de te dire mes sombres apréhensions. Je ne doute point de la presence de Dieu parmi ses créatures ; je le vois, je le sens perpétuellement, & je n'ai garde de prétendre que l'Etre le plus pur se communique plus intimement à

une créature souillée de péché. Mais je crains que par la suite l'homme multiplié ne se dégrade encore ; que dégradé, sa misére n'empire, & qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'Etre suprême que des notions confuses & ténébreuses. Car puisque je suis tombé, mes enfans pourront tomber aussi, & tomber plus profondément. Il viendra un tems où je ne serai plus avec eux pour leur faire voir en ma personne des preuves sensibles de sa bienfaisance. Il est vrai que le moindre insecte pourra l'annoncer assez clairement ; mais la voix de la nature ne sera-t'elle pas alors trop foible pour eux, lorsque Dieu continuera de cacher sa face aux humains ? Ah ! cette pensée m'est un fardeau pesant comme une montagne.

Pere des hommes, me répondit gracieusement l'Esprit céleste ; celui en qui & par qui tout vit & respire, n'aban-

donnera pas ta poſtérité. Souvent à la vérité leurs péchés monteront juſqu'à lui, criant vengeance, lui feront ſaiſir ſon tonnerre, & manifeſter ſes jugemens. Les pécheurs alors ſe traîneront dans la pouſſiére, & diront : Le voilà, ce Dieu terrible. Mais plus ſouvent encore, il ſe manifeſtera par ſa miſéricorde. Quand ils ſe feront écartés de ſa voye, il ira les apeler avec bonté, il ſuſcitera des ſages parmi eux qui éclaireront leur intelligence ; ils tourneront leurs regards vers le Seigneur, & reviendront des voyes ingrates de l'extravagançe & de la ſtupidité, dans les ſentiers de la juſtice & de la droite raiſon. Des Prophêtes autoriſés par ſa miſſion leur annonceront long-tems d'avance les jugemens & les graces du Très-haut, renfermés dans le tréſor d'un avenir éloigné, afin qu'ils voyent que c'eſt ſa ſageſſe éternelle qui gouverne les reſ-

ſorts impénétrables du deſtin. Il leur parlera ſouvent par des Anges, ſouvent auſſi par des prodiges, & il y aura des Juſtes pour qui ſa bonté infinie le fera deſcendre lui-même de ſon Trône, juſqu'à ce qu'enfin le grand myſtére du ſalut des hommes ſe dévelope, & que la race de la femme écraſe la tête du ſerpent.

L'Ange ſe tut : ſon soûris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois ; ô ami céleſte, lui dis-je, ſi tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainſi ; (& tu le permets ſans doute, car pourrois-tu haïr celui que l'Eternel ne hait pas, celui pour qui la clémence divine ſe manifeſte avec tant d'éclat, que les Cieux en ſont dans l'admiration, & que l'ame humiliée dans la pouſſiére, ne balbutie qu'imparfaitemént ſa reconnoiſſance faute de termes ſuffiſans pour l'exprimer ?) Oſerai-je te demander,

Eſprit lumineux, s'il ne t'eſt pas permis de tirer ces auguſtes Myſtéres de la ſainte obſcurité qui les voile, de m'aprendre au moins ce que ſignifie cette grande promeſſe, que la race de la femme briſera la tête du ſerpent, & quelle eſt la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme quand il lui a dit : tu mourras. L'Ange répondit : je ne te cacherai rien de ce qu'il m'eſt permis de te dévoiler. Aprens donc, ô Adam, qu'à l'inſtant que tu eus péché, Dieu dit aux Eſprits bienheureux : » Adam m'a déſobéï, & il mourra «. Cependant tout-à-coup un nuage ténébreux environna le Trône de l'Eternel, & il ſe fit d'une extrémité du Ciel à l'autre un ſilence profond, qui remplit d'effroi toute la Cour céleſte : mais ce ſilence ne dura que peu de tems. Le nuage ténébreux s'écarta comme un rideau de devant le Trône, jamais

Dieu

Dieu ne s'étoit manifesté aux Anges avec tant de magnificence, si ce n'est en cet instant mémorable, où sa voix créatrice apelant les astres du néant, leur dit : Soyez faits, & continua de parcourir en créant, toute l'immensité de l'espace. Tandis que tout étoit dans l'attente de ce qui alloit suivre, sa voix retentissante comme le tonnerre fit entendre ces mots pleins de bonté : » Je » ne détourne point mes regards de » dessus le pécheur. La terre rendra té» moignage de ma miséricorde infinie. » La femme donnera naissance à un » vengeur qui écrasera la tête du ser» pent. L'Enfer n'aura pas lieu de se » réjouir de sa victoire, & la mort per» dra sa proye. Cieux, célébrez ce » jour ! « Ainsi parla l'Eternel ; l'éclat éblouissant de sa gloire auroit terrassé les Archanges mêmes, si quelque leger voile n'en eût tempéré sur le champ

la vivacité. Les Cieux célébrérent tout ce jour-là le grand Myſtére de la bonté divine ; mais comment Dieu pourra-t'il, ſans bleſſer ſa juſtice, faire grace au pécheur ? Voilà ce qui eſt incompréhenſible pour l'Archange même. Il doit ſuffire que Dieu l'ait dit. Nous ſavons, & il t'eſt permis de ſçavoir que la mort a perdu ſa puiſſance, qu'elle ne fera que dégager l'ame de ſes liens. Le corps, cette envelope de bouë qui l'enferme, retournera dans la pouſſiére dont il fut formé. L'ame épurée s'élévera au ſéjour céleſte pour y être infiniment heureuſe, comme nous le ſommes. Ecoute, Adam, l'ordre de ton Dieu : » Je veux t'être favorable à » toi & à ta race ; je veux qu'il y ait » un ſigne entre moi & toi, qui ſoit le » ſceau de cette grande promeſſe. Bâ» tis un Autel ſur cette colline, immole » deſſus un jeune agneau ; & de ma part

» j'envoyerai un feu dévorant qui con-
» sumera la victime. Tous les ans tu re-
» nouvelleras le même sacrifice, & tous
» les ans j'envoyerai la même flamme
» pour le consumer. « Voilà, dit l'Ange, continuant de parler, voilà que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît au Très-haut que la créature sçache de ses décrets. Seulement, il m'a permis encore de vous montrer avant de vous quitter, que vous n'êtes pas si seuls qu'il vous semble sur ce globe, & que cette terre toute maudite qu'elle est, est encore habitée par de purs Esprits, à qui l'Eternel a ordonné de veiller pour vous défendre & vous conserver. L'Ange à l'instant toucha nos paupiéres, & nos yeux dessillés virent des beautés que je n'entreprens pas de décrire : nulle expression ne peut rendre les traits majestueux que je vis. Toute la Contrée étoit peuplée d'enfans des Cieux

plus beaux que n'étoit Eve, lorſque nouvellement créée, elle ſortit des mains de l'Eternel, & qu'elle me réveilla d'une voix gracieuſe en me tendant les bras avec tendreſſe. Quelques-uns recueilloient de legers brouillards de la terre, & les portoient en haut ſur leurs aîles déployées, pour en faire de douces roſées & des pluyes rafraîchiſſantes; d'autres repoſoient près des ruiſſeaux gaſouillans, veillant à ce que la ſource ne tarît pas, de peur que les plantes ne fuſſent privées de leur humide nourriture. Pluſieurs étoient diſperſés dans la plaine; là ils préſidoient à la croiſſance des fruits, répandoient ſur des fleurs naiſſantes la couleur de feu, l'aurore ou l'azur; & leur inſinuoient des parfums agréables en les fomentant de leur haleine; pluſieurs erroient diverſement occupés dans l'ombre des bocages; & de leurs aîles bril-

lantes faiſoient éclore à chaque pas de doux zéphirs, qui tantôt voltigeoient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planoient agréablement ſur les fleurs, & s'alloient enſuite rafraîchir ſur la ſurface frémiſſante des ruiſſeaux ou des lacs. D'autres Eſprits ſe repoſoient de leurs travaux, & aſſis à l'ombre, des harpes d'or à la main, chantoient en chœur en s'accompagnant, à la louange du Très-haut, des hymnes que l'oreille des mortels ne ſçauroit entendre. Pluſieurs ſe promenoient ſur notre colline même & parmi nos berceaux, où par leurs doux regards ils ſembloient compatir à notre ſort. Mais bien-tôt la taïe levée de deſſus nos yeux ſe rabattit, & cette ſcène raviſſante diſparut.

Ce ſont-là, nous dit l'Ange, les Eſprits tutelaires de la terre; la nature fourmille de beautés trop ſublimes pour

être goûtées par le ſens des mortels, le Créateur en a fait de diverſes pour les différens ordres d'Etres penſans ; & ces merveilles cachées à vos yeux, font le raviſſement & l'admiration des claſſes innombrables d'eſprits. Ces mêmes enfans des Cieux que vous avez vûs, ont auſſi pour fonction d'aider la nature dans ſon attelier ſecret, à opérer les productions diverſes que les ordres de Dieu éxigent d'elle de toute éternité. Ils font auſſi chargés de veiller à la ſûreté de l'homme, de diriger ſes actions, & de détourner ſouvent de deſſus lui des malheurs dont il eſt menacé ſans le ſçavoir ; ils l'aſſiſtent dans toutes ſes routes, ſi tortueuſes qu'elles ſoient, & font que d'un mal aparent il réſulte en ſa faveur un bien réel ; ils font les paiſibles témoins de tes plaiſirs domeſtiques, & ils accompagnent tes actions les plus ſecrettes d'un ſoûris d'aproba-

tion, ou d'une marque de dédain. Ce sera d'eux que le Seigneur se servira, soit pour répandre l'abondance dans les pays qu'il aura bénis, soit pour porter la famine & la désolation chez les Nations qui se seront écartées de lui, lorsqu'il lui plaira de les rapeler par la voye des châtimens. L'Ange en finissant ce discours, qu'il avoit prononcé avec une douceur attendrissante, rentra dans son nuage; & nous, pleins d'un ravissement inexprimable, nous nous prosternâmes en terre pour rendre à l'Eternel nos hommages & nos actions de graces.

Aussi-tôt après je bâtis l'Autel sur le sommet de la colline, & depuis Eve fit son occupation de construire à l'entour une espéce de nouveau Paradis. Ce qu'elle trouvoit de fleurs dans la prairie & sur les côteaux, elle les venoit planter aux environs de l'Autel, & les

arrosoit le matin & le soir avec l'eau claire de la source qui murmuroit tout près de là. O esprits tutelaires qui m'environnez, dit-elle alors, achevez cet ouvrage de mes mains, car sans votre secours mes soins sont inutiles. Rendez ces fleurs plus brillantes encore qu'elles ne l'étoient sur leur lieu natal, car cette enceinte est consacrée au Seigneur. Et moi je plantois ce grand cercle d'arbres qui environne l'Autel d'un saint & paisible ombrage.

Nous passâmes l'été dans ces sortes d'occupations, brûlés par un soleil ardent; déja l'automne couronnée de fruits divers, tiroit à sa fin; les aquilons rigoureux commençoient à souffler, & les montagnes se couvroient de frimats. Nous vîmes avec douleur la nature ainsi contristée: nous ignorions qu'il falloit que la terre débile, après s'être épuisée par ses bienfaits, répârât ses forces

par le repos de l'hyver ; car avant la malédiction, on avoit en une même saison, le printems, l'été & l'automne ; & sans ces diverses dénominations, c'étoit toujours une température agréable & riante. Cependant le deuil de la nature augmenta encore, les fleurs mouroient panchées sur leurs tiges, ou si quelques-unes survivoient de place en place aux environs de l'Autel, elles sembloient à leur air flétri s'affliger de leur destruction prochaine ; les arbres se dépouilloient de leurs fruits les plus tardifs, & finissoient par perdre leurs feuilles. Bien-tôt la fureur des aquilons augmenta : ils soufflérent des orages, des torrens de pluïes, & la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette désolation générale avec une frayeur inquiéte. Si par hazard, disions-nous, ce ne sont là que les premiers effets de la malédiction pronon-

cée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantage que sa dégradation lui a laissé encore. Elle en avoit peu, en comparaison du Paradis : cependant il lui en restoit assez pour répandre sur nos jours des douceurs & des commodités. Mais si la malédiction doit s'apesantir de plus en plus sur la terre, qu'un jour notre sœur sera triste & malheureux ! Au milieu de ces pensées nous nous exhortions réciproquement à bannir de nos cœurs toute idée de mécontentement, & à mettre notre espérance dans le Seigneur avec une respectueuse adoration. Cependant nous fîmes des provisions de fruits, nous séchâmes au feu ce que la corruption & la pourriture nous auroient enlevé, & moi je garnis la caverne en dehors pour qu'elle nous mît à l'abri des frimats & des pluïes. Pendant ce tems, le petit troupeau erroit languis-

famment ſur la colline, broutant quelques brins d'herbes repouſſés ; & moi pour le préſerver d'une diſette totale, j'allois ſur les prés & ſur les côteaux faire ſa proviſion de fourage, que je ſerrois ſoigneuſement. Les jours s'écouloient triſtement & lentement parmi les ouragans & les pluyes : mais à la fin le ſoleil vivifiant ſe remontra, & ramena la ſérénité ſur l'horiſon ; des vents plus doux chaſſérent au haut des montagnes les brouillards humides, la nature rajeunie ſembloit ſoûrire, une douce verdure revêtit la terre, un mélange varié de fleurs diverſes embelliſſoit les prairirs, & diſputoit d'éclat avec le ſoleil ; les arbres & les arbriſſeaux ſe paroient de feuilles nouvelles ; toute la nature ranimée étoit dans la joïe. Ainſi reparut ſur la terre, couronné de fleurs & de feuillages, l'aimable printems, ce gracieux matin de l'année. Rien n'éga-

loit ſur-tout la belle enceinte d'arbres dont j'avois environné l'Autel. Eve y voyoit avec un raviſſement inexprimable renaître les fleurs qu'elle y avoit aportées des environs. J'eſſayerois en vain, mes enfans, de vous dépeindre nos tranſports : qu'ils étoient vifs ! Ils nous conduiſirent au pied de l'Autel, le ſoleil éclairoit le ſaint lieu de l'éclat le plus pur ; là chaque créature paroiſſoit conſacrer ſes louanges au Seigneur ; les fleurs d'alentour rempliſſoient l'air des odeurs les plus ſuaves, & les arbres étendoient l'ombrage de leurs branches fleuries juſques ſur l'Autel ; les inſectes aîlés qui ſe logent ſous l'herbe, exprimoient leur joïe par de doux ſiflemens, & les oiſeaux chantoient ſans ceſſe du haut des arbres. Nous nous jettâmes à genoux, des larmes de joïe échapées de nos yeux, ſe confondirent ſur le gazon qu'elles mouillérent avec la ro-

ſée du matin, & notre ardente priére s'éleva vers le Maître de la nature, vers ce Dieu de grace & de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets même de ſa juſte vengeance.

Je commençai alors à cultiver un petit champ ſur la colline, & à répandre dans la terre féconde des graines conſervées de l'automne précédente. J'enrichis même la colline de quelques nouveaux légumes ramaſſés au loin dans la contrée. Souvent la nature, le hazard, ou la réfléxion me firent découvrir des expédiens propres à faciliter mon travail. Mais ſouvent auſſi j'ai fait des mépriſes faute de connoître les tems & les lieux propres à la culture; ſouvent auſſi mon imagination eſt reſtée en défaut, lorſque j'attendois de ſa perſpicacité l'art de ſimplifier mes opérations. Elle ne m'eût été même jamais d'aucune reſſource, ſi les Anges tutelaires ne l'euſſent éclairée.

Un jour de grand matin, comme je jettois la vue sur l'Autel que j'avois construit, je vis la flamme du Seigneur qui brûloit dessus, à l'heure du crépuscule, & le soleil levant doroit la colomne de fumée qui s'élevoit dans les airs. Eve, m'écriai-je, voici l'accomplissement de la promesse; voici la flamme du Seigneur descendue sur notre Autel, allons-y sur le champ, ce jour est consacré au Seigneur, que tout autre travail cesse maintenant; vas cueillir les plus belles fleurs pour les répandre sur le Sacrifice, & moi je vais égorger le plus jeune de nos agneaux. Je sortis en effet, & j'égorgai le plus beau des agneaux, la premiére créature vivante que j'ai mise à mort. O mes enfans, qu'il m'en coûta pour le faire! Un frémissement me saisit, les mains me tomboient sans force, & je n'aurois jamais pu m'y résoudre si l'ordre exprès du Sei-

gneur n'eût soutenu mon courage. Je souffre encore par l'idée seule de l'innocent animal cherchant à s'échaper ; se débatant sous le couteau, luttant pour sa vie, & annonçant les derniers instans de son éxistence, par des mouvemens qui me glacérent d'horreur, jusqu'à ce qu'enfin il restât immobile & sans vie. A cette vûe, d'affreux pressentimens s'emparérent de mon ame : mais sans m'y arrêter alors, j'étendis la victime sur l'Autel, Eve répandit dessus des fleurs odorantes, & nous nous prosternâmes devant l'Autel avec crainte & respect, nos louanges & nos actions de graces montérent vers le Seigneur qui vérifioit si solemnellement ses saintes promesses ; un profond silence régnoit autour de nous, comme quand la terre célébre la presence de Dieu, & dans ce calme parfait, il nous sembloit entendre des Hymnes immortelles, que les

Anges dispersés autour de nous mêloient à nos priéres. Bien-tôt la flamme consuma la victime, ensuite elle s'éteignit sur l'Autel, & un parfum céleste remplit la contrée.

Peu de tems après le jour solemnel de la réconciliation, j'allois, mes enfans, sur le déclin du soleil, me reposer de mon travail à côté de ma bien-aimée : je monte la colline, & l'ayant cherchée vainement dans la cabane & dans l'ombre des berceaux, je la trouvai sans force assise près de la fontaine; & toi, mon premier né, couché sur son sein. Tandis qu'elle vaquoit à ses travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avoient surprise près de la fontaine; elle versa des larmes de joïe sur toi, ensuite elle leva les yeux vers moi en souriant. Je te salue, dit-elle, pere des hommes, le Seigneur m'a assistée dans mes douleurs, & j'ai enfanté

enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn, en le mettant au monde. O toi, cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici-bas l'heure de ta naiſſance, que tous tes jours ſoient conſacrés à ſes louanges. Ah! que celui qui naît de la femme eſt foible & incapable de s'aider ſoi-même! Mais éleve-toi comme une fleur s'éleve dans le printems, que ta vie ſoit un doux parfum devant le Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né, dans mes bras : Je te ſalue, dis-je à Eve, avec des larmes de joïe ; je te ſalue, mere des hommes, que le Seigneur qui t'a aſſiſtée dans tes douleurs, ſoit loué. Je te ſalue, ô Caïn, le premier des humains qui coûtes des douleurs à ta mere ; qui le premier entre dans la vie pour aller au-devant de la mort. O Dieu, continuai-je, regarde favorablement du haut du ciel ta foible créa-

ture, & verſe ta douce bénédiction ſur l'aurore de ſa vie. Qu'il me ſera doux d'inſtruire ſa jeune ame des merveilles de ta grace ! ſoir & matin je veux accoutumer ſes jeunes lévres à tes louanges. O mere des humains, des races ſans nombres fleuriront autour de toi. Ce myrte étoit comme toi ſolitaire, juſqu'à ce que de tendres rejettons ſoient ſortis de la tige maternelle ; & à chaque fois que le printems les a ornés d'une nouvelle parure, ſes premiers rejettons en ont produit d'autres : à preſent ce mérite unique forme un petit bocage aromatique qui s'étend fort loin. De même, chére épouſe (puiſſe cette perſpective adoucir l'amertume de ta douleur preſente) de même nos enfans ſe multiplieront autour de cette colline. Nous verrons de ſon ſommet leurs paiſibles cabanes garnir la plaine. Nous les verrons eux-mêmes, ſi la mort tarde aſſez

pour nous le permettre, nous les verrons comme les abeilles diligentes, se prêter un secours mutuel, amasser autour d'eux les vivres, les commodités, & même les douceurs de la vie. Souvent nous descendrons de cette hauteur pour visiter nos petits-fils; & sous leurs ombrages fertiles, nous leur raconterons les merveilles du Seigneur, nous les exhorterons à la vertu & à la piété. Quand ils goûteront de la joïe, nous la partagerons avec eux, & nous les consolerons dans la tristesse. Du haut du côteau nous verrons alors mille autels domestiques fumer à l'entour, & la fumée des holocaustes environnera notre demeure de saints nuages, à travers lesquels perceront nos priéres ferventes pour la race humaine; & quand le jour solemnel de la réconciliation sera revenu; quand la flamme du ciel sera descendue sur le premier & le plus saint

des autels, alors ils s'aſſembleront ſur la colline, & nous avancerons au milieu d'eux pour ſacrifier, tandis qu'ils feront proſternés autour de nous dans un vaſte cercle. C'eſt ainſi, Caïn, que je m'écriai dans un doux tranſport; & je baiſai tes joues avec la joie la plus tendre. Enſuite ſa mere te reprit dans ſes foibles bras; & l'ayant aidée à ſe relever, je la conduiſis dans notre demeure. Bien-tôt ſa force & la vivacité animérent tes petits membres, les ris & la gaïeté petilloient dans tes yeux & ſur tes joues. Déja tu étois en état de ſauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats, déja tes petites lévres commençoient à balbutier de jeunes penſées, lorſqu'Eve mit au monde Mehala, qui depuis, mon fils, eſt devenue ton épouſe. Plein de joie tu ſautas autour de la nouvelle née; tu la baiſas & tu la couvris de fleurs nouvelle-

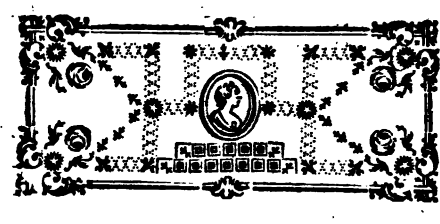
ment cueillies. Eve ensuite t'enfanta, ô Abel, & ne tarda pas après à te mettre au monde une compagne. O quelle joïe ravissante nous transporta ! lorsque nous vîmes vos jeux enfantins, vos plaisirs innocens, & comme vos jeunes ames qui se dévelopoient, essayoient leurs forces & parvenoient peu à peu à leur maturité. Alors nos soins attentifs s'employoient à cultiver vos penchans de maniére que tournés tous au bien ils répandissent une agréable odeur de vertu, ainsi que de plusieurs fleurs diverses combinées avec art se forme un bouquet odoriférant ; car lorsque vous jouiez encore d'un air enfantin sur mes genoux, je voyois déja que l'homme né dans le péché, avoit autant besoin d'être cultivé que la terre maudite à cause du péché ; ce n'est que par les soins vigilans qu'on peut faire germer les talens & les nobles inclinations

Mais j'ai enfin le bonheur de vous voir parvenus au terme de votre croissance ; ainsi que de jeunes arbrisseaux se transforment avec le tems en grands arbres. Loué soit le Seigneur qui a signalé sur nous tous si merveilleusement sa miséricorde & sa bonté. Par amour, par respect, par reconnoissance, soyez-lui fidèles en tout tems ; & la grace & la bénédiction du ciel habiteront toujours dans vos demeures.

Adam finit là son recit. Ainsi qu'un jeune époux à côté de sa bien-aimée écoute au lever de l'aurore le doux chant du rossignol : tout se taît à l'entour ; les tendres accens, qui semblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénétre jusqu'au fond de l'ame : mais le chant venant à cesser, ils écoutent encore longtems vers les branches où l'oiseau chantoit : ainsi lors même qu'Adam eut cessé de parler, ses enfans lui prêtoient en-

core une oreille avide. Les différentes ſcènes de ſon recit les avoient émus diverſement, & leur avoient arraché, tantôt des larmes, tantôt des ſignes de joïe ; ils rendirent tous graces au pere des hommes. Caïn lui rendit graces comme les autres, mais plus ferme, ſeul il n'avoit ni pleuré ni ſoûri.





LA MORT D'ABEL.

CHANT TROISIÉME.

Tous alors sortirent du berceau ; Abel embrassa tendrement son frere, la lune éclairoit leurs pas, & chaque couple prit le chemin de sa cabane. Abel embrassa sa bien-aimée, en disant : Quelle joye se répand dans mon ame ! Mon frere... Ah ! mon frere n'est plus courroucé contre moi, il veut m'aimer. Ah ! que les larmes qui ont

ont mouillé aujourd'hui ses jouës m'ont ravi ? Non, la rosée n'est pas plus agréable après les chaleurs brûlantes d'un soleil ardent. La tempête furieuse de son ame s'est calmée, le repos & la joye sont revenus habiter parmi nous. O toi qui as veillé avec une bonté infinie sur nos deux parens, lorsqu'ils ont commencé à habiter seuls la grande terre, ah ! défends au tumulte de rentrer jamais dans son ame pour la troubler.

Thirza embrassa son époux, & versa des larmes de joye, en disant : Ah ! une douce pluye ne rafraîchit pas tant les prairies altérées ; le retour du printems après les tristes frimats de l'hyver, n'a pas causé tant de joye aux Auteurs de nos jours, que m'en ont causé les larmes de mon frere, le retour de son amour. Heureux instant ! la fraîcheur & la sérénité ont rajeuni les traits de

nos parens ; la félicité, les délices ont inondé leur ame. Heure fortunée ! la nature m'en semble plus belle ; & toi, lune tranquille, ton flambeau m'en paroît plus brillant ! C'est ainsi que la joye s'exhaloit de leurs lévres.

Caïn prit aussi le chemin de sa cabane, accompagné de Mehala son épouse ; elle le regarda tendrement, & pressa ses mains de ses lévres, en lui disant : Mon bien-aimé ! quel sérieux glace tes regards ? le calme de retour dans ton coeur, n'est-il pas capable de répandre de la sérénité dans tes yeux, & de dérider ton front ? Je sçais que ta gravité naturelle a toujours modéré en toi le sentiment du plaisir, ou l'a concentré dans ton cœur. Cependant, cher époux, quel contentement, quels transports animoient tes yeux, & se peignoient sur ton visage, lorsque tu embrassois ton frere fraternelle-

ment! Alors l'Eternel du haut de ſon Trône t'a beni, & les Anges qui nous environnent, ont verſé ſur nous des pleurs de joye. Daigne le permettre, mon bien-aimé, daigne le permettre à mon tendre amour, à mon raviſſement; laiſſe-moi te preſſer contre mon ſein. Elle dit, & le preſſa tendrement contre ſon ſein.

Caïn ne réſiſta pas aux tendres empreſſemens de ſon épouſe; mais il lui dit: Votre joye exceſſive m'offenſe, oui, elle m'offenſe; ne ſemble-t'il pas que vos tranſports veuillent dire: Caïn s'eſt corrigé; auparavant c'étoit un homme vicieux, méchant, qui haïſſoit ſon frere? Eh non, je n'étois ni vicieux, ni méchant. Quelle étrange idée! Quoi! je haïſſois donc mon frere, parce que je ne le perſécutois pas toujours d'embraſſemens & de larmes? Je n'ai jamais haï mon frere, non jamais: j'ai

ſeulement vû avec peine ces careſſes molles & efféminées, par leſquelles il m'enlevoit l'affection d'Eve & d'Adam.... & le moyen d'être inſenſible à cela? .... Mais au ſurplus, Mehala, ce n'eſt pas ſans cauſe que la gravité ride mon front. Quelle imprudence à notre pere de nous raconter l'hiſtoire honteuſe de ſa chûte, & tous les deſaſtres dont elle eſt cauſe! Qu'avons-nous beſoin de ſçavoir & d'entendre répéter ſi ſouvent, que c'eſt par ſa faute & celle d'Eve, que nous avons perdu un Paradis de délices; que c'eſt par leur fait que nous ſommes malheureux? Si nous l'ignorions, notre miſére en ſeroit plus ſuportable, & nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous reſteroit pas d'idée. Mehala étouffa dans ſon cœur ſes remontrances & ſes plaintes, & regardant ſon époux, pour lire dans ſes yeux

ſi elle pouvoit hazarder de lui répondre, elle lui dit avec tendreſſe : Laiſſe-moi, je te conjure, mon bien-aimé, je ne ſçaurois retenir ces larmes qui m'échapent, laiſſe-moi t'implorer pour toi-même ! Tiens toujours éloignées de toi ces ſombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de diſſiper ! Rends la ſérénité à ton ame, & ne vois pas toujours de la miſére & de la calamité, où tu ne devrois voir que la miſéricorde & la grace divine. Ne fais pas un reproche à ce pere qui nous aime, à cette tendre mere, de nous raconter les merveilles que Dieu a faites en faveur de l'homme déchu ; ils veulent exciter dans nos ames une vive reconnoiſſance & une ferme confiance. Ils ſont ſi ſenſibles ſur tout ce qui peut nous être un ſujet de peine ou de ſouffrance, qu'il y auroit de la barbarie à leur reprocher notre miſére. Surmon-

te, mon bien-aimé, surmonte le chagrin qui veut s'introduire de nouveau dans ton cœur, & obscurcir tes jours & les miens d'une sombre tristesse. Elle se tut & le regarda tendrement, les yeux mouillés de larmes : alors un soûris affectueux tempéra son sérieux; je le surmonterai, dit-il, le chagrin qui veut prendre de l'empire sur moi; embrasse-moi, ma bien-aimée, je ne veux plus qu'il obscurcisse tes jours ni les miens. Il dit, & l'embrassa.

Déja depuis long-tems un génie, que l'enfer apeloit *Anamalech*, observoit ses démarches & ses discours. Cet Anamalech n'étoit à la vérité qu'un démon subalterne; mais en orgueil & en ambition, il ne le cédoit pas à Satan. Souvent dans l'enfer il s'étoit dérobé à ses compagnons, qu'il méprisoit, pour rester dans la solitude. Là, parmi les ruisseaux infects de souffre qui tra-

verſoient ce terrein brûlé, & des rochers énormes qui cachoient leurs noirs ſommets dans la nuë orageuſe, il frémiſſoit de ſon indigne repos. L'affreuſe réverbération des flammes réfléchies de deſſus les Montagnes contre les nuës, jettoit une lueur obſcure ſur le ſentier où ſe portoient ſes pas errans. Dans le tems que l'enfer avec un bruit tumultueux, célébroit le triomphe & les louanges de ſon Roi, qui revenu du globe terreſtre, racontoit orgueilleuſement du haut de ſon Trône, comment il avoit ſéduit les premiers humains, & forcé le Maître du Ciel à lancer contr'eux des arrêts de mort & de malédiction : alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le ſein d'Anamalech. La gloire & les honneurs, dit-il en lui-même, ne ſont donc faits que pour lui, & pour ceux qui entourent faſtueuſement ſon Trône? Et moi, je roderai

obſcur dans les recoins ténébreux des enfers, parmi la vile populace des démons! Non, je me ſens capable d'actions dont l'enfer même ſera étonné, & alors...je veux que Satan, oui Satan lui-même, ne prononce mon nom qu'avec reſpect! Occupé de ces projets, il tramoit ſourdement dans la ſolitude la déſolation du genre-humain, & rouloit dans ſon noir cerveau divers plans de ruïne & de deſtruction. Ses odieux deſſeins ne réuſſirent que trop; il ne parvint que trop à rendre ſon nom impoſant aux puiſſances mêmes infernales. Ce fut lui qui, dans la ſuite des tems engagea un Roi pervers à maſſacrer des milliers d'enfans dans Béthléem; il vit avec un ſoûris amer des hommes cruels, des démons déployer une rage féroce contre ces innocentes créatures, les briſer contre les murailles, qui en reſtoient teintes, ou le

glaive tranchant dans les mains, les égorger ou les démembrer dans les bras même de leurs meres déſeſpérées. L'infâme Anamalech planoit alors en soûriant ſur les toîts de la Ville infortunée. Les cris de ces tendres victimes étoient à ſes oreilles une mélodie agréable. Il ſe repaiſſoit avec une joïe infernale des plaintes lugubres des meres inconſolables ; il ſe plaiſoit à voir ces cadavres enfantins tronqués, ouverts & défigurés par de larges bleſſures, rouler ſous les pieds chancelans de leurs meurtriers, & leurs peres & meres ſe traînant à terre, pouſſer des ſanglots plaintifs parmi le ſang innocent.

Je veux monter, dit-il, je veux monter ſur la terre, je veux voir ce que c'eſt que cette menace faite à l'homme, *tu mourras!* J'en accélérerai l'effet, je tuerai; puis il paſſa la porte

de l'enfer, & fuivit le fentier que Satan avoit tracé à travers l'ancienne nuit, & l'empire tumultueux du cahos. Ainfi un brigantin bien équipé, vogue à pleines voiles fur la mer immenfe; il aborde les côtes de l'Hefpérie; il y furprend les tranquilles habitans de quelque Bourg, dont il enléve la vive jeuneffe; alors les peres & meres, les freres & les fœurs, l'époufe inconfolable, fe lamentent fur le rivage, en pourfuivant des yeux les raviffeurs qui s'éloignent. Le génie infernal vole long-tems avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit, jufqu'à ce qu'enfin il aperçoit dans le lointain une lueur foible de crépufcule vers les frontiéres de l'Univers créé. Comme un malfaiteur, qui médite quelque meurtre nocturne, marche pendant l'obfcurité vers quelque Cité Royale, qu'il voit de loin éclairée de lumiéres

innombrables, il s'y glisse avec crainte & évite la clarté ; l'esprit impur étoit saisi d'une crainte pareille en traversant les sphéres immenses qui servent d'avenue au globe de la terre. Arrivé sur ce globe, il ne fut pas long-tems à y trouver la demeure des hommes ; son regard perçant la lui découvrit aisément ; ensuite il s'y abbatit du haut des airs, parmi des bocages ombragés. Voici donc, dit-il, en y abordant, cette terre qui a été maudite ! J'ai vû, en planant, le Paradis gardé par l'épée flamboyante ; c'est un beau séjour, il ressemble aux campagnes du Ciel ; ils l'ont perdu. Mais cette terre qui leur reste n'est pas un enfer. Peut-être par des suplications basses & plaintives ont-ils adouci la colére de leur Dieu, peut-être leur corps plus grossier est-il exposé à des tourmens & à des douleurs qui ne sçauroient agir sur des es-

prits plus purs & ſur des ſubſtances éthérées ; car ici je pourrois être heureux ſi l'enfer ne me ſuivoit pas en tout lieu. Mais je vois des Anges répandus ici de place en place : tâchons d'échaper à leur attention, de peur qu'ils ne traverſent mes entrepriſes. Voici là-bas ſur la colline cette famille de pécheurs ; mais ils ne me paroiſſent pas être malheureux ; c'eſt peut-être que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort ;.... aſſurons-nous-en par un éxemple : peut-être pourra-t'on les engager eux-mêmes à des forfaits ;.... car, à ce qu'il paroît, leur cœur eſt ouvert à la ſéduction. Satan a bien réuſſi auprès du chef de cette famille par un artifice aſſez commun, lorſqu'ils étoient encore parfaits : à preſent qu'ils ne le ſont plus, & que la malédiction céleſte les a dégradés, combien ſera-t'il plus aiſé

de renverſer leurs Principes moraux ? Oui, je le prévois, nous les engagerons à des actions ſi noires, que les Anges ſaiſis d'horreur, ſeront contraints de quitter la terre, & que celui qui les créa, les exterminera de ſon foudre, ou les précipitera dans l'abîme. Alors de nos rives affreuſes, goûtant la ſeule joïe qui puiſſe nous toucher, nous les verrons avec tranſport tomber & rouler dans les vagues enflammées de l'enfer, ces dignes habitans de la terre. J'en vois là un dans la campagne, qui porte un front farouche & ridé : ſi j'en crois les traits de ſon viſage, j'opérerai par lui de grandes choſes. Je vais le trouver, & ſonder ſes penſées & ſes inclinations. Il dit, & s'étant adroitement caché, il rodoit parmi les hommes, ne ſongeant qu'au meurtre & à la ſéduction.

Cependant il venoit de paſſer à côté

de Caïn & de sa compagne ; & il avoit entendu ce qu'ils se disoient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane, qu'il s'arrêta & redit après eux, avec un soûris moqueur : Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de dissiper ! surmontes le chagrin qui veut rentrer dans ton ame.... & quittant l'ironie, pour laisser parler la rage : Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais sur ton terrein ingrat, je sçaurai l'y détruire ; & ces nuages de la mélancolie, qu'on a crû si bien dissipés, je les rassemblerai au-dessus de ta tête, aussi épais & aussi sombres que ceux qui environnent de ténébres éternelles les sommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile ! toi-même tu travailles à les amasser, je n'ai qu'à t'aider. Qu'il me sera doux de te seconder ! Oui, laisse-moi faire, je veux les

accumuler ſur ton front, afin que la déſolation & la miſére, maux encore inconnus parmi les mortels, commencent à s'y répandre ; & qu'alors vos jours ſoient couverts d'une obſcurité encore plus noire que celle qui obſéde perpétuellement l'enfer.

L'aimable aurore commençoit à dorer l'horiſon, & inſpiroit les chants & la gayeté : Caïn prit ſes inſtrumens, pour s'en retourner aux champs. Déja Abel l'avoit ſalué tendrement, & vouloit conduire ſes troupeaux ſur les pâturages couverts de roſée ; Mehala & Thirza ſe tenant par la main, alloient s'avancer vers le jardin au milieu duquel étoit placé l'Autel, lorſqu'Eve ſortit de ſa cabane avec des geſtes de déſolation. Inquiétes & ſaiſies toutes deux, elles s'aprochérent, & lui dirent avec émotion : Ah, ma mere !... vous pleurez, & pourquoi pleurez-vous ?

Eve redouble d'abord ses pleurs ; puis tâchant de suspendre sa douleur, elle les regarda tendrement, & leur dit ces paroles entrecoupées de sanglots : Hélas ! mes enfans, n'avez-vous pas entendu les tristes gémissemens qui venoient de notre cabane ? Des souffrances aigues ont surpris cette nuit votre pere. Le voilà actuellement qui lutte contre un mal dont il est pénétré jusqu'aux os : il s'efforce de le dissimuler, il voudroit retenir tous les soupirs qui s'échapent de son cœur ; il voudroit étouffer ses plaintes, & me consoler. Ah ! mes enfans, de tristes frayeurs se sont emparées de mon ame, & mon cœur déchiré se refuse à toute consolation. Lors même qu'il repose le plus tranquillement, il paroît abîmé dans les réfléxions ; un instant après il gémit avec anxiété, une sueur froide baigne alors son front, & les larmes rete-

nues

nues s'échapent comme un torrent de ſes yeux. O preſſentiment affreux! tu es apeſanti ſur mon ame comme une montagne énorme. O mes enfans, ſoutenez-moi, mon malheur m'accable, retournons dans la cabane. Elle s'apuyoit, en pleurant, ſur l'épaule de Mehala, & ſuivie du triſte cortége de ſes enfans éplorés, elle s'en retourna vers la cabane.

Tous environnérent triſtement le lit du pere; il repoſoit plus tranquillement, ſon viſage & ſes geſtes annonçoient que ſon ame, malgré les aſſauts de la ſouffrance & des douleurs, étoit toujours reſtée la maîtreſſe; & accompagnant d'un doux ſoûris, un regard tendre qu'il jetta ſur ſes enfans affligés: O mes bien-aimés, leur dit-il, la main du Seigneur a répandu de la douleur ſur ma pouſſiére, mes entrailles en ſont déchirées. Louanges ſoient

à l'Eternel qui régle tout ſagement. Peut-être ordonne-t'il que ces douleurs ſervent à détacher les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre d'où il eſt ſorti, je m'y ſoumets, j'attendrai, en l'adorant, l'heure fatale, & je louerai le Seigneur de la vie & de la mort, juſqu'à ce que ma pouſſiére diſparoiſſe; alors l'ame délivrée du corps que la malédiction accable, en louera plus dignement le Seigneur. Oui, mon Dieu, tu as conſervé à l'ame cette nobleſſe de ſentiment. Il eſt bien juſte que je ſois le premier qui rende ſa pouſſiére à la terre : mais, ô Dieu conſolateur, daigne me ſoutenir de ton aſſiſtance, & fais-moi endurer les maux preſens par la ferme eſpérance d'un avenir plus heureux. Mais ſur-tout ne m'abandonne pas lorſque l'heure fatale de la mort s'avancera ſur ma tête, & que le der-

nier frémissement se fera sentir dans mes os ! Vous, Eve, que j'aime comme moi-même ; & vous, mes chers enfans, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes & vos lamentations. Hélas ! comme vous voilà ensévelis dans une tristesse sombre & profonde ! Mes bien-aimés.... cessez ces plaintes & ces lamentations qui me font souffrir. Peut-être mes maux ne sont-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'aproche de moi lentement : peut-être aussi le Seigneur les retirera-t'il de dessus moi. Mais quoiqu'il en soit, préparez vos ames à tout, & accoutumez-vous d'avance à une résignation soumise & ferme pour le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon qui entoure mon ame, & de m'enlever du milieu de vous. Là les sanglots interrompirent son discours : il se tut, regarda fixement & dans un pro-

fond ſilence chacun des aſſiſtans ; mais il arrêta ſur-tout ſes regards ſur Eve ; dont la vûe redoubla ſa triſteſſe, puis reprenant ſon diſcours : Hélas ! dit-il, ſans doute que la mort du premier qui l'éprouvera, ſera quelque choſe d'affreux pour ceux qui en ſeront les témoins : mais elle ſera plus affreuſe encore pour qui en ſera la victime. Veuille ce Dieu ſecourable, qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me ſecourir à cette heure terrible. Il le fera, ſes bontés paſſées nous en font des gages. Pour vous, mes enfans, ajouta-t'il en finiſſant, ſortez, laiſſez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur, priez-le pour moi avec ferveur ; cette criſe effrayante va peut-être finir par un doux ſommeil, qui rendra la vigueur à mes membres fatigués.

Là le pere des hommes ſe tut, & ſes enfans éplorés, s'inclinérent pour

baiſer ſa main affoiblie. Oui, mon pere, s'écriérent-ils, nous allons, proſternés devant le Seigneur, le ſuplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuiſées par la ſouffrance. Hélas! puiſſe notre priére être éxaucée, puiſſe le Seigneur avant ton réveil calmer les ſouffrances qui te déchirent. Et le cœur percé de douleur, ils ſortirent de la cabane, Eve ſeule y reſta. Je voudrois ſommeiller, dit Adam en lui adreſſant la parole; mais la voyant baignée de larmes: Et quoi! tu pleures, chére épouſe, ajouta-t'il, crains que ton attendriſſement augmentant ma peine, ne chaſſe le repos loin de moi. Enſuite il envelopa ſon viſage dans des peaux, pour cacher à ſa compagne le chagrin qui dévoroit ſon ame inquiéte. L'eſt-ce, ſe demandoit-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi? Je le crois; ah! grand Dieu, qu'elle me paroît

terrible ! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant, quelqu'affreuse qu'elle me paroisse, ce seroit une consolation bien douce pour moi, si mon triste sort pouvoit acquiter les miens, si par ma mort j'éxemptois tous mes descendans d'un sort pareil à celui-ci. Mais non, ils me suivront ; les mêmes horreurs, le même voile de ténébres s'étendront sur tous ceux qui seront enfantés par la femme ; car d'un tronc empoisonné par le péché, que peut-il naître autre chose que des pécheurs, & des pécheurs sujets à la mort ? J'ai tué toute ma postérité. Tous tant que nous sommes, nous finirons par être arrachés d'entre les bras de ceux qui nous chérissent, de ceux qui nous adoucissent cette vie par mille délices. O Eva, ô épouse tendrement aimée, que de larmes tu verseras sur ma cendre ! Ah,

trifte & effroyable perfpective ! Mais ma pouffiére inanimée ne frémira-t'elle pas, lorfque de jeunes orphelins demeurés fans apui, pleureront la perte de leurs parens enlevés au milieu de leur courfe ; ou que des peres & meres décrépits fe verront arracher par une mort précoce les foutiens de leur vieilleffe ; lorfque des freres arroferont de leurs larmes le tombeau de leurs fœurs ; l'époufe celui de fon époux, & l'amante celui de fon amant ? Faites graces alors à ma mémoire, ô mes enfans, ne maudiffez pas ma tranquille pouffiére. Il eft bien jufte que es aproches de la mort foient accompagnées de frémiffemens & d'horreur, il eft bien jufte que nous fentions tout le poids de la malédiction à la derniére heure qui nous arrachera de cette vie de péché. C'eft la mort qui ôte à l'ame cette enveloppe de limon qui

l'entoure, pour la tirer de ſon état de malédiction, & la rendre heureuſe ; ſi malgré le peu de pouvoir qui lui reſte pour le bien elle a lutté contre ſes vices, & qu'elle ait tâché de s'élever à la vertu. Ainſi, mes enfans, il ne faudra pas que vous maudiſſiez ma cendre. Notre ſéjour ſur la terre n'eſt pas proprement une vie ; c'eſt l'aurore de la vie. Ecroulez-vous, montagnes accablantes qui peſez ſur moi. C'eſt en mourant que je retournerai à la vie, j'en attends l'inſtant, comme un tendre pere, qui s'étant éveillé le premier pendant un matin délicieux du printems, attend au lever du ſoleil que ſes chers enfans ſe réveillent, & viennent goûter ſes embraſſemens. Telles étoient les penſées d'Adam livré à lui-même, lorſqu'un doux ſommeil vint s'emparer de ſes ſens, & lui rendit le calme & le repos.

Pendant

Pendant ce tems-là, Eve assise à ses côtés, pleuroit amérement, & disoit à voix basse, pour ne pas troubler le sommeil de son époux : Que de maux j'éprouve ! O malédiction, suite du péché, apesantis ton fardeau sur moi. Double les maux que tu répands sur moi. Tout ce que vous souffrez de douleurs & de maux, ô vous tous, vient de moi seule ; c'est moi qui ai péché la premiére : hélas ! les maux que vous suportez sont autant de vers rongeurs qui me dévorent. Cher époux, si tu mourois ! (Ah, je frémis de cette idée ! un frissonnement général, une sueur froide me saisissent : les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables ?) si tu allois mourir par ma faute, ô Adam ; si c'étoient actuellement les angoisses de la mort qui te saisissent ; ah ! ne me regarde pas avec mépris ou avec colére : &

vous, mes enfans, ne maudiſſez pas votre mere, je ne ſuis que trop à plaindre. Il eſt vrai qu'aucun reproche n'eſt encore échapé de vos lévres : mais, hélas ! chacun de vos ſoupirs, chacune de vos larmes n'eſt-elle pas un reproche douloureux ? O Dieu tout-puiſſant, prête l'oreille à mes priéres plaintives, ôte-lui ſes ſouffrances ; ou ſi ce ſont les avant-coureurs de la mort, ſi ſon corps doit retourner à la terre, affreuſe idée ! pour lors ne me ſépare pas de lui, laiſſe-moi mourir avec lui, à ſes côtés ; retire mon ame la premiére, pour que je ne voye point ſa mort ; j'ai péché la premiére. Eve ſe tut, & toute inconſolable, elle pleuroit à côté d'Adam aſſoupi.

Caïn étoit ſorti dans les champs, les larmes de ſes joues avoient eu le tems de ſe ſécher ; je ne pouvois, diſoit-il en s'en allant, je ne pouvois m'empêcher

de pleurer auprès du lit de mon pere ; ſes gémiſſemens & ſes diſcours avoient pénétré mon ame. Cependant.... il ne mourra pas, je l'eſpére. O Dieu! fais qu'il ne meure pas, ce bon pere que j'aime. Oui, je ne pouvois m'empêcher de pleurer : mais pour pleurer comme mon frere, il faudroit que je fuſſe plus efféminé que je ne le ſuis. Dira-t'on encore que je ſuis d'une humeur farouche Ou ne dira-t'on pas au moins qu'Abe aime plus ſon pere que moi, parce que je n'ai pas ſanglоté comme lui? J'aime mon pere, je l'aime autant que fait Abel : mais je ne puis pas commander à mes larmes de couler.

Abel de ſon côté accablé de douleur alloit à ſes pâturages, les larmes couloient encore de ſes yeux, lorſqu'il ſe jetta à terre, baiſſant ſon front juſques ſur l'herbe, qu'il humectoit de ſes pleurs, & adreſſa cette priére au Seigneur.

Je te loue dans la plus profonde humilité, ô toi qui régles le destin des mortels avec une sagesse & une bonté infinie. J'ose dans nos tribulations élever mes priéres jusqu'à toi ; car tu as permis au pécheur de t'implorer ; tu nous as permis cette douce consolation dans nos maux. Je ne dois pas sans doute espérer que tu réformes les voïes de ta sagesse, pour écouter les vœux d'un vermisseau plaintif. Tes voïes sont sages & bonnes, ô mon Dieu : je ne te demande absolument que la force de souffrir, & de la consolation dans nos peines. Mais si nos vœux ne sont pas en contrariété avec les voïes de ta sagesse, rends-nous notre pere commun, rends à notre mere son époux qu'elle te demande, rends-lui celui qui partageoit son bonheur & sa misére, & dont le sort étoit si étroitement lié au sien, que la vie de l'un est celle de l'autre.

Rends à des enfans inconſolables un pere chéri, remets l'heure de ſa mort à des jours éloignés. Commande par un ſimple ſigne, & les maux les plus affreux diſparoîtront auſſi-tôt ; la joïe, le raviſſement & les actions de graces, s'éleveront vers ton trône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie reſte encore long-tems avec nous ; qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, & qu'il dicte tes louanges à nos fils & à nos filles, dès l'âge où ils articuleront à peine. Que ſi les decrets de ta ſageſſe ordonnent qu'il meure, ne t'offenſe pas, ô mon Dieu, de ma douleur & de mon frémiſſement !.... mais ſi ta ſageſſe ordonne qu'il meure, pardonne à ma douleur le déſordre de mes paroles, & ſouffre que mes entrailles ſoient émues ; s'il doit mourir, prête-lui ton aſſiſtance à l'heure terrible où

sa poussiére se dissoudra. Pardonne alors nos cris & nos lamentations ; permets à notre douleur d'éclater, ou modére-la par tes consolations divines, afin que nous ne succombions pas au désespoir, & que nous louïons ta sagesse dans l'abîme même de la misére.

Telle avoit été la priere d'Abel, prosterné à terre avec une profonde humilité ; il entendit du bruit, & des odeurs suaves repandues dans la contrée, portérent leurs parfums jusqu'à lui ; il tourna la tête, & il aperçut près de soi un Ange Gardien tout rayonnant de beautés ; des roses couronnoient son front serein, son soûris étoit gracieux comme l'Aurore, & il dit d'une voix douce comme l'haleine du Zéphir : Ami, le Seigneur a entendu favorablement ta priére, il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, & de vous aporter dans vos maux la consolation & la

ſecours. La ſageſſe éternelle qui veille ſans ceſſe au bien-être de chaque créature, & qui a ſoin de l'inſecte rampant, comme de l'Archange brillant de lumiére, a bien voulu ordonner à la terre de produire dans ſon ſein des remédes ſalutaires pour le ſervice de ſes habitans, dont le corps eſt ouvert aux douleurs & à toutes les influences malfaiſantes que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux, comme autant de dégrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prend ces fleurs & ces plantes, ce ſont des ſpécifiques propres à rétablir la ſanté de ton pere, fais-les bouillir dans de l'eau de fontaine, qu'il en boive, & il ſera guéri.

L'Ange lui donna les fleurs & les plantes, & diſparut : frapé d'un étonnement inexprimable, Abel étoit reſté immobile. O Dieu, s'écria-t'il, qui

fuis-je, pour que tu éxauces aussi favorablement les gémissemens d'un pécheur qui n'est que cendre & poussiére ? Comment le mortel peut-il te rendre de suffisantes actions de graces ? Comment peut-il éxalter dignement ta bonté ? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur, les Anges mêmes par leurs hymnes ne le pourroient pas. Soudain il court à sa cabane; la joïe lui prête des aîles, & il prépare avec une impatience avide la boisson salutaire. Ensuite il vole à la cabane du pere, où Eve étoit assise auprès de son lit, baignée de larmes, où Thirza & Mehala se tenoient tristement debout à ses côtés. Elles virent avec surprise son empressement, la joïe peinte dans ses yeux, & le soûris sur ses lévres. O mes Bien-aimées, dit-il, essuyez vos larmes, le Seigneur a éxaucé notre priére, il nous a secouru; car un Ange m'est aparu comme je priois

dans le jardin , il m'a donné des ſimples cueillies de ſa main céleſte : fais-les bouillir, m'a-t'il dit, dans de l'eau claire , & rends à ton pere la ſanté. Elles écoutérent ce recit avec étonnement , & témoignérent leur reconnoiſſance par des louanges & des actions de graces. Le pere avoit pris la boiſſon odorante, & déja en éprouvant l'effet ; il ſe leva ſur ſon ſéant & rendit graces au Seigneur , avec une ardente piété ; enſuite prenant la main du fils , il la preſſa tendrement contre ſes joues, & la mouilla de ſes larmes , en diſant : O mon fils , mon cher fils , beni ſois-tu , toi par qui le Seigneur m'envoye du ſecours , toi dont la vertu plaît au Seigneur , toi dont il éxauce les priéres ; béni ſois-tu encore une fois , mon fils bien-aimé. Eve & ſes filles s'aprochérent auſſi & embraſſérent celui par qui le Seigneur avoit envoyé ſon ſecours.

A cet inſtant même, Caïn revint des champs. Des ſoucis inquiets me tourmentent, avoit-il dit, je vais monter à la cabane de mon pere ; peut-être a-t'on beſoin de mon ſecours, peut-être qu'il meurt, hélas ! & que je ſerai aſſez malheureux pour ne pas recevoir la derniére bénédiction de ſes lévres. Et dans cette penſée il étoit revenu des champs. Il vit avec ſurpriſe en arrivant régner la joïe & les tendres embraſſemens ; il entendit comme le pere béniſſoit le fils. Mehala ſi-tôt qu'elle l'eut aperçu, courut à lui, l'embraſſa, & lui raconta comment le Seigneur avoit envoyé du ſecours par Abel. Caïn s'aproche du lit du pere. lui baiſe la main en diſant : Je vous ſalue, ô mon pere ; loué ſoit le Seigneur qui vous rend à nos larmes. Mais, ô mon pere, n'avez-vous point de bénédiction pour moi ? Vous avez béni celui par qui le Sei-

gneur vous a envoyé du ſecours ; béniſſez-moi, mon pere, je ſuis votre premier né. Adam le regarda tendrement, & lui ſerrant la main dans la ſienne, je te donne ma bénédiction, lui dit-il, ô Caïn : ſois béni de Dieu, ô mon premier né. Que la grace du Seigneur ſoit toujours ſur toi ; que ton cœur jouiſſe d'une paix tranquille, & ton ame d'un repos inaltérable. Enſuite Caïn ſe tourna vers ſon frere, & l'embraſſa, (comment eût-il pû ne le pas faire ? tous les autres l'avoient fait.) Puis il ſortit de la cabane, mais ce fut pour s'aller confiner dans l'enfoncement d'un bocage obſcur, ou accablé de mélancolie, il s'écria : Une paix tranquille ! ... un repos inaltérable dans l'ame ! Eh comment aurois-je cette paix, ce repos ? .... N'a-t'il pas fallu que je demandaſſe la bénédiction, qui couloit volontairement de ſes lévres lorſqu'il

s'eſt agi de bénir mon frere ? On me laiſſe mon rang de premier né ; grand avantage ; malheureux que je ſuis ! je n'ai de ſupériorité qu'en fait de miſére & de dédain. C'eſt par lui que le Seigneur a envoyé du ſecours à notre pere. Tout ce qui peut le faire aimer plus que moi lui arrive. Comment auroient-ils de la conſidération pour moi, qui ſuis le rebut du Seigneur & de ſes Anges ? Ils ne m'aparoiſſent pas à moi, ils paſſent avec dédain ſans m'honorer de leur attention, tandis que je m'épuiſe à travailler aux champs, & que la ſueur coule ſur mon viſage baſané ; ils paſſent, & c'eſt pour l'aller trouver, lui dont les mains délicates ſe jouent dans les fleurs, ou qui ſe tient oiſif près de ſon troupeau, ou verſe quelques larmes qu'il a de trop, à l'occaſion de ce que le ſoleil couchant colore de pourpre les nuages, ou que la roſée éclate ſur l'émail

des fleurs. Malheur à moi d'être le premier né, puiſque mon aîneſſe ne m'aſſure qu'un poids plus accablant de malédiction. Toute la nature lui ſoûrit; je ſuis le ſeul à manger un pain de douleur à la ſueur de mon viſage; je ſuis en tout le ſeul malheureux. C'eſt en roulant dans ſon cerveau mélancolique ces noires penſées de haine & d'envie, qu'il erroit dans ce fond de bocage.

Le ſoleil ſe retiroit derriére les monts d'azur, & teignoit, en deſcendant ſous l'horiſon, les nuées en couleur de feu, lorſqu'Adam de ſon côté parla ainſi: Le ſoleil ſe retire derriére les monts, je veux aller devant la cabane avant que le jour finiſſe, louer le Seigneur, qui m'a ſecouru, & il ſortit de ſon lit plein de force & de vigueur. Eve avec ſes filles l'accompagnoit. Le ſoleil du ſoir répandoit ſur ces régions une lumiére douce,

Adam ſe jette à genoux, & parcourant avec des yeux tranſportés la contrée ainſi éclairée : Me voici, dit-il à Dieu, avec une fervente effuſion de cœur : me voici, mon ſouverain Maître, proſterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie. Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues ? Vous aviez atteint juſqu'à mes os ; vous bruliez mes viſcéres comme un feu : mais au milieu de mes ſouffrances. mon ame s'eſt élevée au Ciel, elle a mis ſa confiance dans le Seigneur ; le Seigneur m'a regardé du haut du Ciel, & a éxaucé nos priéres ; auſſi-tôt les douleurs ont ceſſé de me déchirer, la force & la gaïeté ſont venues ranimer mes membres ; la mort n'avoit pas encore de droit ſur ma cendre, je devois encore te louer dans ce corps mortel, & donner en ma perſonne de nouvelles preuves à l'univers de ta clémence & de tes miſéricordes

ſur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon, depuis le crépuſcule du matin juſqu'à celui du ſoir. Tant que mon ame ſera entourée de ſon enveloppe terreſtre, elle bégayera tes louanges & ſa reconnoiſſance : mais dès qu'elle en ſera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face à face dans tout l'éclat de ta magnificence. O vous, Anges brillans de lumiére, jettez les yeux ſur cette demeure de pécheurs, ce ſéjour de la Mort. Cette terre dont les fondemens s'ébranlérent. d'où le printems diſparut dès que le péché l'eut ſouillée, dès que Dieu eut détourné ſes regards de deſſus nous ; cette terre eſt le théâtre des merveilles de ſa bonté infinie ; ſoyez-en les témoins, & dans une ſainte yvreſſe, louez-en l'auteur plus dignement que nous ne pouvons faire. L'homme, hélas ! ne peut qu'eſquiſſer, que bal-

butier son ravissement ! Je te salue, aimable soleil, je te salue avec ton coucher. Lorsque tes rayons du matin commençoient à briller derriére les cédres, je gémissois, accablé par la douleur; lorsqu'ils éclairérent ma cabane, je te saluai par des soupirs; lorsque le soir tes rayons brillent derriére les montagnes, prosterné à genoux, je rends graces au Seigneur, qui m'a déja secouru, qui a dissipé mes douleurs. Je vous salue, montagnes élevées, & vous, collines répandues dans les pleines, mon œil vous verra encore, quand vous réfléchirez les rayons vermeils de l'un & l'autre crépuscule : je vous salue, oiseaux qui chantez les louanges de l'Eternel, votre chant recréera encore mon oreille; il me réveillera dès le matin pour chanter des hymnes au Seigneur. Vous, fontaines murmurantes, mes membres se reposeront encore sur vos bords émail-

lés

lés de fleurs, où le bruit de vos douces ondes fait naître un ſommeil bienfaiſant. Et vous, bocages, buiſſons, berceaux, je me promenerai encore ſous vos ombrages : vous verſerez encore votre agréable fraîcheur ſur ma tête, lorſqu'enſeveli dans de profondes méditations, j'errerai dans vos charmans labyrinthes. Je te ſalue, ô nature entiére : mais j'en adore uniquement le tout-puiſſant Modérateur qui a ſoutenu mon vil limon prêt à s'écrouler.

C'eſt ainſi que le pere des humains louoit le Seigneur ; la nature paroiſſoit attentive à ſa priére, & les créatures ſembloient le féliciter ſur ſon retour à la vie. Le ſoleil ne donnant plus qu'une lumiére adoucie, dardoit encore ſes rayons à travers le feuillage, prêt à s'aller cacher derriére les montagnes ; les fleurs diſtribuoient leurs parfums ſur les jeunes zéphirs, comme pour les

charger de les exhaler ſur lui ; & les oiſeaux, comme à l'envi, lui donnoient l'agréable amuſement de leur doux gafouillement & de leurs folâtres badinages. Caïn & Abel arrivérent ſous le feuillage, & virent avec une joïe délicieuſe leur pere rendu à leurs vœux. Sa priére finiſſoit ; il ſe leva, & embraſſa ſa femme & ſes enfans ; des larmes de joïe couloient de ſes yeux : après quoi il s'en retourna dans ſa cabane. Cependant Abel dit à Caïn : mon cher frere ! quelles actions de graces rendrons-nous au Seigneur de ce qu'il a éxaucé nos gémiſſemens, & de ce qu'il nous rend notre précieux pere ? Je vais, pour moi, à cette heure où a lune ſe leve, m'acheminer vers mon Autel, pour y offrir au Seigneur en ſacrifice le plus jeune de mes agneaux. Et oi, mon cher frere, es-tu dans la même idée ? Voudrois-tu auſſi ſur ton Autel faire un ſacrifice au Seigneur ?

Caïn le regardant d'un oeil chagrin : Oui, dit-il, je vais aller aussi à mon Autel, offrir en sacrifice au Seigneur, ce que la pauvreté des champs me donne. Abel lui répondit gracieusement : Mon frere, le Seigneur ne compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, ni les fruits de la campagne que la flamme consume, pourvu qu'une piété sans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre.

Caïn repartit : il est vrai, le feu tombera tout d'abord du Ciel pour consumer ton holocauste, car c'est par toi que le Seigneur a envoyé du secours ; pour moi il m'a dédaigné ; mais je n'en irai pas moins lui offrir mon sacrifice : Je suis aussi pénétré que toi de reconnoissance ; notre pere rendu à nos voeux m'est précieux comme à toi ; qu'au surplus le Seigneur agisse avec moi, misérable vermisseau, selon son bon plaisir.

Abel alors se jetta tendrement au col

de ſon frere, en diſant : Ah ! mon frere, eſt-ce que tu te fais un nouveau ſujet de chagrin de ce que le Seigneur s'eſt ſervi de moi pour porter du ſecours à mon pere ? S'il s'eſt ſervi de moi, c'eſt une commiſſion dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frere, écarte, je t'en ſuplie, ces fâcheuſes idées, le Seigneur qui lit dans nos ames, ſçait bien y découvrir les penſées injuſtes & les murmures ſourds. Aime-moi comme je t'aime. Vas offrir ton ſacrifice : mais ne permets pas que des diſpoſitions impures en ſouillent la ſainteté ; & compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges & tes actions de graces, & qu'il te bénira du haut de ſon trône.

Caïn ne répondit point, il prit le chemin de ſes champs, & Abel le regardant avec triſteſſe, prit celui de ſes pâturages, chacun s'avançant vers ſon Autel. Abel égorgea le plus jeune de

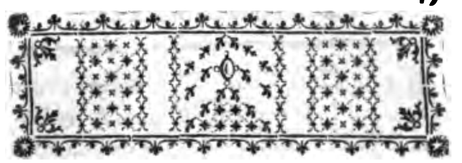
ſes agneaux, l'étendit ſur l'Autel, le parſema de branches aromatiques & de fleurs, & mit le feu à l'holocauſte; puis échauffé d'une piété fervente, il ſe mit à genoux devant l'Autel, & fit à Dieu les actions de graces & les louanges les plus affectueuſes. Pendant ce tems, la flamme du ſacrifice s'élevoit en ondoyant à travers les ombres de la nuit: le Seigneur avoit défendu aux vents de ſouffler, parce que le ſacrifice lui étoit agréable.

De ſon côté Caïn mit des fruits de ſes champs ſur ſon Autel, alluma ſon ſacrifice & ſe proſterna devant ſon Autel. Auſſi-tôt les buiſſons s'agitérent avec un bruit épouvantable, un tourbillon diſſipa en mugiſſant le ſacrifice, & couvrit le malheureux de flammes & de fumée. Il recula de l'Autel en tremblant, & une voix terrible qui ſortit de l'obſcurité effroyable de la nuit, lui dit: pourquoi trembles-tu, & pourquoi

la terreur eſt-elle peinte ſur ton viſage ? Il en eſt encore tems, corrige-toi ; je te pardonnerai ton péché, ſinon ton péché & ſon châtiment te pourſuivront juſques dans ta cabane. Pourquoi haïs-tu ton frere ? il t'aime, te complaît & t'honore ! La voix ſe tut, & Caïn ſaiſi de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, & s'en retourna à travers la nuit ; le vent furieux chaſſoit encore après lui la fumée infecte du ſacrifice ; ſon cœur friſſonnoit, & une ſueur froide coula de ſes membres. Cependant en promenant ſes regards, il vit dans la campagne les flammes du ſacrifice de ſon frere, qui s'élevoient en tournoyant dans les airs. Déſeſpéré par cette vue, il tourna ſes regards ailleurs, & dit en grinçant des dents : Le voilà, le favori qui offre ſon ſacrifice. Fuyez, mes yeux, ce ſpectacle outrageant : ſi j'en étois plus long-tems le témoin, toute la rage des enfers eſt dans mon

cœur, non, je ne pourrois pas m'abſte-nir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection : mais tour-nons notre fureur ſur nous-mêmes. Venez, ô mort, ô deſtruction, ve-nez finir les maux d'un infortuné. Ah! mon pere, faut-il que tu ayes péché! Je devrois peut-être me preſenter à tes yeux avec ce pâle déſeſpoir peint ſur mon viſage, afin que tu voyes le comble de ma miſére, afin que tu preſ-ſentes tous les malheurs de tes deſcen-dans; non, ſoyons malheureux ſeuls, & ne nous vengeons pas ſur un pere, en lui preſentant cet affreux tableau. Une hor-reur mortelle le ſaiſiroit, il en expi-reroit en ma preſence, & j'en ſerois bien plus malheureux. La colere du Seigneur s'eſt apeſantie ſur moi, il m'a maudit, il me dédaigne : je ſuis la plus malheureuſe créature qui habi-te cette terre. Les animaux de la cam-pagne, les inſectes rampans, ſont pour

moi dignes d'envie. O Dieu miséricordieux, si tu pouvois étendre ton indulgence sur moi ! Laisse fléchir ta colére, ou me replonge dans le néant.... Mais que dis-je, cœur endurci que je suis ? Si tu te corriges, m'a-t'il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choisis le pardon ou la misére ; misére éternelle, misére inexprimable ! Oui, j'ai péché ; oui, mes iniquités s'élevent au-dessus de ma tête, & te crient vengeance, ô Dieu juste ! que ta vengeance est juste aussi ! Plus on s'éloigne des voïes de la perfection & de la sagesse, plus on devient malheureux. Il faut bien que je sois coupable, puisque je suis malheureux. Je les quitterai ces voïes perverses. Détourne tes yeux, ô mon Dieu, de dessus mes iniquités passées. Préserve-moi d'en commettre de nouvelles. Prends pitié de moi, ô mon Dieu ! ou.... anéantis-moi ! *LA*



LA MORT D'ABEL.

CHANT QUATRIÉME.

L'Air étoit encore humide de la roſée de la nuit, les oiſeaux aſſoupis gardoient le ſilence, & le ſoleil levant n'avoit pas encore doré les ſommets des montagnes & les brouillards errans du matin. Caïn ſortoit de ſa cabane, traînant ſa noire mélancolie au-devant du crépuſcule. Mehala, ſans ſçavoir qu'il l'entendoit, avoit pleuré ſur lui, & ſon occupation pendant la nuit entiére avoit été de lever les mains au Ciel en priant

& gémiſſant. Pour lui, errant avant l'aurore, ſa voix murmurante réſonnoit dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. O nuit odieuſe, diſoit-il, quels noirs nuages rodoient autour de moi ! Quel effroi, quelle terreur ! Cependant mon imagination alloit ſe calmer, mes viſions affreuſes alloient diſparoître, lorſque ſes ſanglots & ſes lamentations m'ont éveillé. Hélas ! le ſommeil ne me quitte que pour me plonger dans la déſolation. Ne puis-je donc jamais jouir d'une heure de repos ? Qu'avoit-elle à pleurer ſur moi ! Elle ne ſçait pas encore que mon ſacrifice a été rejetté. Ses pleurs m'accablent ; je ne puis tenir à ſes gémiſſemens, à ſes cris, ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un ſoûris d'aprobation accompagne tout ce que fait mon frere. Il n'y a que moi que la triſteſſe pourſuit

en tous lieux. Je t'aime, Mehala, je t'aime plus que moi-même; pourquoi faut-il que ce soit toi qui remplisses d'amertume le peu d'heures destinées à mon repos! .

Il s'arrêta sous un buisson qui par le pied tenoit à un roc. Oh! doux sommeil, dit-il, rends-moi ici ta faveur bienfaisante. Malheureux que je suis, fatigué jusqu'à l'épuisement, je t'attendois dans ma cabane, & à peine avois-tu déployé tes douces aîles sur moi, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici sans doute personne ne troublera mon repos, à moins que les Etres même, inanimés, ne me poursuivent jusques dans les retraites les plus écartées. O terre, qui depuis ta malédiction trop sévére éxiges des travaux si rudes!... travaux encore qui ne prolongent ma vie que pour me rendre plus long-tems malheureux......... en ce moment au

moins, laiſſes-moi par quelques inſtans de repos réparer ma laſſitude extrême ; je n'attends pas d'autre bonheur, & n'en connois pas de plus grand. Il dit, & ſe coucha ſur l'herbe parfumée, où bien-tôt le ſommeil déploya ſur lui ſes ſombres aîles.

Anamalech avoit ſuivi ſes pas en ſecret, & ſe trouvoit à côté de lui. Un profond ſommeil s'eſt emparé de ſes yeux, dit-il, je vais me coucher à ſon côté ; & pour arriver à mon but, je troublerai ſon ame par des objets fantaſtiques. Venez, ſonges legers, ſecondez-moi, raſſemblez toutes les images qui pourront faire naître en lui la fureur & l'égarement, l'envie à la dent corroſive, la colére emportée, & toutes les paſſions tumultueuſes. Ainſi dit l'eſprit impur & ſe blottit auprès de Caïn. Tandis qu'il s'y arrangeoit, un bruit épouvantable ſe fit entendre ſur

la cime des Montagnes, un vent mugissant agitoit les buissons, & rabattoit les boucles des cheveux de Caïn le long de son front & de ses jouës. Mais en vain les buissons mugirent, en vain les boucles de ses cheveux battirent son front & ses jouës : le sommeil s'étoit apesanti sur ses yeux, rien ne put les lui faire r'ouvrir.

Il vit en songe une vaste campagne, parsemée de pauvres chaumiéres. Il vit ses fils & ses petits-fils dispersés dans la plaine, où ils s'exposoient résolument au soleil du midi qui dardoit ses rayons brûlans sur leurs cols hâlés ; assidus à leurs durs travaux, tantôt ils recueilloient les fruits nécessaires à leur subsistance ; tantôt ils préparoient la terre à recevoir de nouvelles semences, ou courbés dans les sillons ils s'ensenglantoient les mains à extirper les ronces épineuses qui étouffoient leurs grains naissans, & en interceptoient la nu-

trition ; tandis que leurs femmes plus résidentes dans les cabanes, préparoient de sobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Eliel, son fils aîné, (car il voyoit distinctement dans ce songe) il vit Eliel soûlever de terre en gémissant, un pesant fardeau, & le charger sur ses épaules ; la sueur couloit sur son visage rembruni, & la tristesse étoit peinte dans ses yeux. Que cette vie est malheureuse, disoit-il, accablé par le faix, qu'elle est remplie de peines & d'incommodités ! Que la malédiction est rudement apesantie sur les fils de Caïn. Celui qui créa cette terre les a-t'il tous bannis de ses yeux après la malédiction ? Ou la malédiction n'a-t'elle sçu fraper que les enfans du premier né ? Là-bas dans les campagnes habitées par les fils d'Abel, d'où ces durs parens nous ont exclus, ne nous laissant de libre que

ces deserts arides, là-bas où ils reposent voluptueusement à l'ombre des bocages, la nature semble avoir consacré toutes ses productions à leur molle paresse ; toutes les consolations, les adouçissemens, les plaisirs, s'il en est sur la terre, sont réservés pour ces voluptueux ; notre partage à nous est l'indigence & le travail. A ces mots Eliel, toujours chargé de son fardeau, se traîne vers la cabane. Caïn vit ensuite plus loin une plaine émaillée de fleurs, que traversoient en serpentant des ruisseaux d'eau vive ; dans leur course vagabonde, ils s'avançoient jusques sous les cintres des berceaux, sous l'ombrage des bosquets toufus, & le long des routes bordées d'arbres ; leur onde réfléchissoit les couleurs éclatantes des divers fruits, & après avoir erré longtems à travers des gazons fleuris, ils finissoient par s'aller confondre avec

des étangs tranquilles & ombragés. Ici dans un bois de Citroniers folâtroient des zéphirs rafraîchiſſans ; plus loin un bocage de figuiers déployoit ſon vaſte ombrage ſur les tendres fleurs. Ce ſéjour réuniſſoit dans la réalité tous les agrémens dont il a plû à la Fable de décorer la belle valée de Tempé, & l'agréable région de Gnide, où s'élevoit en l'honneur de Vénus un Temple magnifique ſur de brillantes colomnes. Caïn vit dans ſon rêve des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute, & brouter les fleurs odorantes, pendant que le Berger délicat, couronné de fleurs, fredonnoit une chanſon tendre auprès de ſa douce amie, couchée négligemment à l'ombre. Là de jeunes garçons, beaux comme les Amours, & de jeunes filles, belles comme les Graces, s'aſſembloient ſous la voûte d'un treillage garni de

chévre-feuille & de myrte. Alors de doux breuvages pétilloient dans des coupes d'or, & des fruits délicieux brilloient ſur des tables couvertes de fleurs ; tandis que des chants agréables & des inſtrumens harmonieux retentiſſoient à l'entour. Il lui ſembla qu'un jeune homme ſe levoit au milieu de l'aſſemblée. Que tout vous proſpére, mes bien-aimés, dit-il à ſes compagnons, que tout vous proſpére ; & pour vous rendre votre bonheur durable, écoutez ce que j'ai à vous dire. La nature, il eſt vrai, nous soûrit, elle a raſſemblé tous ſes charmes autour de notre demeure : mais elle ne laiſſe pas d'éxiger de nous des ſoins & du travail, travail & ſoins trop pénibles pour nous, qui nous ſommes conſacrés à des occupations plus douces. Il ſeroit dur pour nos mains accoutumées à toucher les cordes ſonores de la lyre, de cultiver

les champs ; & nos têtes qui tous les jours reposent à l'ombre, couronnées de roses, ne sçauroient endurer l'ardeur brûlante du soleil. O mes bien-aimés, je vais vous confier des pensées qui m'ont, je crois, été inspirées par un Ange protecteur. Quand l'obscurité de la nuit sera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs ; & quand harassés des travaux de la journée, ils seront ensévelis dans un profond sommeil, allons les surprendre, les lier, & menons-les prisonniers dans nos demeures, afin que ces hommes grossiers, qui ne sont pas comme nous initiés dans les beaux arts, suportent seuls les travaux de la campagne, & que leurs femmes & leurs filles soient employées à servir les nôtres. Mais je vous l'ai dit, choisissons la nuit pour cette expédition. Il est pourtant vrai que nous leur sommes supérieurs en

nombre : mais qu'avons-nous beſoin de riſquer de dangereux combats ? Ainſi parla le jeune homme, & la foule témoigna ſon aplaudiſſement par des acclamations de joye. Auſſi-tôt une nouvelle ſcène vint fraper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'éxécutoit déja. Il étoit nuit. Des cris d'épouvante & de déſolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui toutes en flammes éclairoient les roches & les campagnes. A la lueur de l'embraſement, il vit ſes fils attachés, & leurs femmes & leurs enfans marchans devant les fils d'Abel, comme un troupeau timide d'agneaux bêlans.

Tel fut le ſonge de Caïn. Il en frémiſſoit encore dans ſon ſommeil, lorſqu'Abel qui l'avoit aperçu dans le bocage au pied du rocher, s'aprocha de lui ; & jettant ſur lui des regards pleins

pleins d'affection, il dit avec cette douceur qui lui étoit propre : Ah ! mon frere, puisses-tu bien-tôt te réveiller, pour que mon cœur gros de tendresse, te puisse exprimer ses sentimens, & que mes bras puissent t'embrasser ! Mais plutôt modérez vos desirs empressés, retenez vos haleines, zéphirs du bocage; & vous, petits oiseaux, ne fredonnez qu'à demi-voix, de peur d'interrompre ou de troubler le précieux repos de mon frere. Peut-être que ses membres fatigués, ont encore besoin des influences restaurantes du sommeil. Mais.... comme le voilà étendu, pâle... défait... inquiet... la fureur paroît peinte sur son front. Eh ! pourquoi le troublez-vous, songes effrayans ? Laissez son ame tranquille ; venez, images agréables, peintures des douces occupations domestiques, & des tendres embrassemens, venez dans son ame. Que tout

ce qu'il y a de beau & d'agréable dans la nature, remplisse son imagination de charmes & de délices ; qu'elle soit riante comme un jour de printems ; que la joye soit peinte sur son front, & qu'à son réveil les Hymnes éclosent de ses lévres. A ces mots, il fixe son frere avec des yeux animés d'un tendre amour, & d'une attente inquiéte.

Tel qu'un lion redoutable, dormant au pied d'un rocher, qui tout endormi qu'il est, glace d'effroi par sa criniére hérissée le voyageur tremblant, & l'oblige à prendre un détour pour passer : si d'un vol rapide une fléche meurtriére vient à lui percer le flanc, il se léve soudain avec des rugissemens affreux, & cherche son ennemi en écumant de rage ; le premier objet qu'il rencontre sert de pâture à sa fureur, il déchire un enfant innocent qui se jouë avec des fleurs sur l'herbe. Ainsi se leva Caïn ;

les yeux étincellans & le visage pâle de fureur. Un orage de colére se formoit, la nuée étoit prête à crever, il frapa du pied contre terre ; ouvre-toi, ô terre ! s'écria-t'il, ouvre-toi, & engloutis-moi profondément dans tes abîmes. Je n'éprouve que des malheurs, & pour comble d'horreurs, ô fatale perspective ! je vois que le sort affreux qui me poursuit, doit être un jour transmis sur la tête de mes enfans. Mais non, tu ne t'ouvriras pas, je t'implore en vain ; le vengeur tout-puissant t'en empêchera ; il faut que je sois misérable, il le veut ; & de peur que mes maux futurs ne me laissent jouir du present, il écarte lui-même le rideau pour me faire voir les profondeurs de l'avenir. Maudite soit l'heure à laquelle ma mere, en m'enfantant, a donné la premiére preuve de sa triste fécondité. Maudite soit la région où elle a

ſenti les premiéres douleurs de l'enfantement. Périſſe tout ce qui y eſt né ; que celui qui veut y ſemer perde ſes peines & ſa ſemence, & qu'une terreur ſubite faſſe treſſaillir tous les os de ceux qui y paſſeront.

Telles étoient les imprécations du malheureux Caïn, lorſqu'Abel pâle comme on l'eſt au bord du tombeau, riſqua de s'avancer à pas chancelans. Mon frere, lui dit-il, d'une voix entrecoupée par l'effroi : mais non....Dieu....je friſſonne.... un des ſéditieux réprouvés ; que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel, a ſans doute emprunté ſa figure, ſous laquelle il blaſphême !.... Où eſt-il mon frere ? Ah ! fuyons, où es-tu, mon frere, que je te béniſſe ?

Le voici, s'écria Caïn, avec une voix de tonnerre, le voici, beau favori ; mignon chéri du vengeur éternel, & de toute la nature, toi dont la race de

vipére sera un jour la seule heureuse dans le monde : car il le faut bien. Il étoit juste qu'il y eût une génération qui donnât à la troupe benite, des serviteurs soumis, des bêtes de somme, afin que ces hommes délicats n'épuisent pas à des travaux rudes, des corps consacrés à la volupté. Ah ! toute la rage de l'enfer est dans mon cœur. Ne pourrai-je...

Caïn, mon frere, dit Abel en l'interrompant avec une émotion dans la voix, & une altération dans le visage, qui exprimoit tout à la fois sa surprise, son inquiétude & son affection, quel songe affreux a troublé ton ame? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embrasser, pour te bénir avec le jour naissant : mais quelle tempête intérieure t'agite ? que tu reçois mal mon tendre amour ! quand viendront, hélas ! les jours fortunés, les jours délicieux, où la paix & l'amitié

tié fraternelle rétablies feront revivre dans nos ames le doux repos & les plaifirs rians ; ces jours après lefquels notre pere affligé, & notre tendre mere foupirent avec tant d'ardeur ? O Caïn, tu ne comptes donc pour rien ces plaifirs de la réconciliation, à quoi tu feignis toi-même d'être fenfible, lorfque tout tranfporté de joïe je volai dans tes bras ? Eft-ce que je t'aurois offenfé depuis ? Dis-moi, fi j'ai eu ce malheur : mais tu ne cefTes pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de facré, laiffe-toi calmer, fouffre mes innocentes careffes ! Tout en difant ces derniers mots, il fe mit en devoir d'embraffer les genoux de Caïn ; mais celui-ci recula en arriére ; .... ah ferpent, dit-il, tu veux m'entortiller !... Et en même-tems ayant faifi une lourde maffuë, qu'il éleva d'un bras furieux, il en fendit la tête d'Abel. L'innocent

tomba à ſes pieds, le crâne fracaſſé ; il tourna encore une fois ſes regards ſur ſon frere, le pardon peint dans les yeux, & mourut ; ſon ſang coula le long des boucles de ſa blonde chevelure, aux pieds même du meurtrier.

A la vue de ſon crime, Caïn épouvanté, étoit d'une pâleur mortelle ; une ſueur froide couloit de ſes membres tremblans ; il fut témoin des derniéres convulſions de ſon frere expirant. La fumée de ce ſang qu'il venoit de verſer, montoit juſqu'à lui. Maudit coup ! s'écria-t'il, mon frere !... réveille-toi, ... réveille-toi, mon frere ! Que ſon viſage eſt pâle ! que ſon œil eſt fixe ! comme ſon ſang inonde ſa tête ! ... Malheureux que je ſuis ! ... Ah ! qu'eſt-ce que je preſſens ? ... des horreurs infernales. Son déſeſpoir lui faiſoit pouſſer des hurlemens. Il jetta loin de lui la maſſuë ſanglante, & de ſon poing fermé

il se frapoit violemment le front. Puis se baissant sur la malheureuse victime de sa rage, il voulut la relever de terre. Abel!... mon frere!... crioit-il au cadavre sans vie, Abel, réveille-toi... Ah! l'horreur des enfers vient me saisir! Comme sa tête dégoutante de sang est panchée! Quelle défaillance! O mort.... c'en est donc fait pour toujours! mon crime est sans remède. Où fuir, & comment fuir? Mes genoux chancelans se refusent à moi; puis poussant des hurlemens effrayans, il se traîne languissamment dans le bocage voisin.

Le séducteur, d'un air triomphant, se tenoit près du mort, avec une orgueilleuse allégresse; il se dresse fiérement sur son corps gigantesque; son aspect étoit aussi effrayant que la noire colomne de fumée qui s'éleve des décombres à demi-consumés d'une cabane solitaire, dont les habitans travail-

loient paisiblement dans les champs, tandis que la flamme dévoroit toutes leurs commodités domestiques, toutes leurs richesses. Anamalech suivoit le criminel des yeux avec un soûris infernal ; puis jettant sur le cadavre un regard de complaisance : Quel doux spectacle, dit-il, qu'il est agréable de voir pour la premiére fois la terre abreuvée de sang humain ! Je n'ai jamais vû couler avec autant de plaisir les sources sacrées du Ciel, avant cette époque fatale où le maître de la foudre nous en précipita ; jamais les harpes harmonieuses des Archanges n'ont résonné à mes oreilles avec autant de charmes, que ce râlement, que ces derniers soupirs d'un frere assassiné par son frere. O toi ! la plus moderne des productions divines, magnifique & dernier chef-d'œuvre sorti de la main toute-puissante du créateur, comme te voilà étendu ridiculement !

Leve-toi, beau jeune homme., ami des Anges ; leve-toi, le culte de ton Dieu ne te permet pas cette indolence à faire tes actes d'adorations. Mais il ne se meut point, c'est son propre frere qui l'a étendu là avec si peu de ménagement. Que dis-je ? C'est moi-même qui ai conduit le bras du parricide Caïn ; c'est par de pareilles actions, dont Satan lui-même s'honoreroit, que j'entends me distinguer parmi la classe obscure des démons.... Il est tems que je m'en retourne au pied des trônes infernaux ; qu'il me sera doux d'entendre les cris d'allégresse célébrer mes louanges ! Là, tandis que les voûtes de l'abîme retentiront d'aplaudissemens, je marcherai triomphant au milieu de cette foule obscure d'esprits malheureux qu'aucune entreprise d'éclat n'a encore ennoblis. Dans son triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer sa vic-

time : mais les traits hideux du désespoir dissipérent tout-à-coup son soûris ironique, & effacérent l'orgueil imprimé sur son front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le saisir ; & une mer de tourmens se déborda sur lui. Alors il maudit l'heure de son éxistence, il maudit l'éternité pleine de tourmens, & s'enfuit.

Cependant, les derniers soûris du mourant, & ses derniers gémissemens, étoient montés devant le trône du tout-puissant, & demandoient vengeance à la justice éternelle. Le tonnerre se fit entendre du lieu très-saint ; les harpes d'or cessérent de résonner ; l'alleluia éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit sous les voûtes élevées du Ciel. A ce bruit formidable succéda la voix majestueuse du Très-Haut sortant de la nuée d'argent qui environne le trône. Elle apela un Archange

L'esprit de lumiére s'avance, se voilant la face de ses aîles éclatantes; & Dieu dit : Voilà que la mort a pris sa premiére proïe sur l'espéce humaine. Ta fonction sera désormais d'assembler les ames des justes ; j'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorsqu'il tomba; dorénavant tu te tiendras à côté du juste que glace la froide sueur de la mort, pour l'assurer de sa béatitude éternelle, dans ces momens de perpléxité où l'ame tremblante sur sa vie passée, redoute sa séparation. Tu calmeras ses frayeurs, & lui inspireras la confiance : tu détourneras ses yeux de dessus ma justice rigoureuse, pour ne les laisser tomber que sur ma clémence, Vas dès cet instant sur la terre au-devant de l'ame du mort ; & toi, Michel, accompagne son vol, & annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. Tel fut l'arrêt de l'Eternel, & le tonnerre re-

tentit trois fois ſous les voûtes élevées du Ciel. Auſſi-tôt les Archanges traverſérent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleſte, & ayant paſſé rapidement les portes du ſéjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles-mêmes à leur. aſpect, ils virent des ſoleils ſans nombre, & s'abbatirent enfin ſur la terre.

Auſſi-tôt l'Ange de la mort apela l'ame d'Abel de ſa dépouille ſanglante; elle s'avança avec un soûris gracieux; les parties les plus ſpiritueuſes du corps la ſuivoient, & mêlées aux exhalaiſons balſamiques, dérobées par les doux zéphirs aux fleurs qui croiſſoient partout où portoit l'éclat rayonnant de l'ange, elles environnoient l'ame, & ſe formoient en un corps éthéré. Elle vit avec un tranſport qu'elle. n'avoit jamais ſenti, l'ange qui venoit au-devant d'elle.

Je te ſalue, dit l'eſprit céleſte, avec un



un front où se peignoit la bonté, je te salue, ô ame bienheureuse, dégagée de ta dépouille terrestre. Reçois mes embrassemens. Que je me félicite d'être celui de tous les Anges que Dieu a choisi pour t'introduire dans la béatitude, des millions d'autres esprits t'y attendent. Conçois, si tu peux, ton bonheur, ce que c'est que de contempler Dieu face à face, d'en jouir. Tu vas voir avec quelle magnificence il sait récompenser la vertu. Que je t'embrasse encore une fois, ô toi qui le premier as déposé la poussiére qui t'envelopoit pour te revêtir de lumiére.

Permets que je t'embrasse à mon tour, ami céleste, reprit l'ame; & elle resta confondue avec l'ange par le sentiment ravissant de sa béatitude. O quelle félicité inexprimable !.... Lorsque mon ame qui est sortie de son limon y étoit encore attachée, & qu'à

la clarté douce & bénigne d'une lune sans nuage, j'allois tranquile & solitaire, méditant sur les grandeurs de mon Dieu, & sur les charmes de la vertu : élevé au-dessus de moi-même par ces sublimes objets, j'éprouvois déja, sans le sçavoir, un crépuscule obscur de la béatitude que je goûte à present. Qu'ils ont encore pour moi à cette heure des attraits bien plus piquans, ces charmes de la vertu! Combien les images des attributs divins se sont agrandies à mes yeux! Quelles pensées nouvelles!.... Elles sont agréables comme la vue d'un beau jour de printems, brillantes & sublimes comme les astres qui roulent dans l'immensité de l'espace. A ces mots l'ame embrassa encore l'Ange, & continua ainsi : Me voilà possesseur assuré de l'éternité. Je pourrai donc ne plus faire autre chose que d'éxalter les bontés de

Dieu, qui récompense à jamais d'une félicité inexprimable celui qui aimoit ce qui est beau & bon.

Ainsi s'entretenoient les deux Bienheureux, ainsi leur amour réciproque s'épanchoit en de tendres embrassemens. Viens, dit l'Ange à l'ame, suis mon vol, quitte la terre; tu n'as rien à y chérir que les cœurs vertueux qui y restent. Ne les regrette pas; encore quelques années, & ils te suivront. Quant à present, les chœurs des Archanges t'attendent, répons à leurs empressemens. Viens prendre possession de ces nouveaux amis; viens célébrer avec eux dans de saints transports de joïe le nom sacré de l'Eternel.

Je te suis, reprit l'ame du Juste. Dans quel torrent de délices & de félicité tu m'emportes, cher & respectable ami, dont la nature est d'une ex-

cellence ſi ſupérieure à la mienne ! Et vous, mes bien-aimés, que je laiſſe dans la pouſſiére ; quand un jour les années de votre vie ſe feront écoulées ſur vos têtes, quand l'heure de votre diſſolution ſera arrivée, le céleſte introducteur des ames ira au-devant de vous ; & moi je tâcherai de l'accompagner. Proſterné au pied du trône du Très-haut, je lui demanderai cette grace inſigne. Avec quelle joïe je verrai vos ames pures & ſaintes s'élancer de la fange où elles ſont enſévelies, dans le ſéjour de la béatitude ! Et toi, Thirza, ma chére & tendre compagne, je te reverrai auſſi, quand tu auras long-tems pleuré ſur mes oſſemens : quand l'enfant qui ne commence qu'à balbutier ſera devenu auſſi vertueux que toi ſous ta conduite, tu ſubiras la mort à ton tour. Quel raviſſement, quand alors ton ame, quit-

tant ſon corps glacé, viendra voler dans mes bras!

Ainſi parloit Abel, & s'élevant dans les airs, il commençoit à perdre la terre de vûe; cependant ſon regard errant encore ſur les cabanes, tomba par hazard ſur ſon frere; le remord étoit empreint ſur ſon viſage. Il joignoit les mains par-deſſus ſa tête, & levant les yeux vers le Ciel avec un regard farouche, il frapa ſa poitrine palpitante à grands coups de poing; puis plein d'un déſeſpoir inquiet, il ſe jetta par terre dans le buiſſon, & ſe roula dans la pouſſiére. Des larmes de compaſſion roulérent dans les yeux du Bienheureux; enſuite ſon regard attendri ſe détourna de cette ſcène affreuſe, & ne vit plus qu'une multitude d'Anges qui s'étoient joints à ſon Conducteur. Les Eſprits tutelaires de la contrée, entaſſés en groupe autour

de lui, s'étoient fait une joïe de l'escorter par de-là les confins de l'atmosphére terrestre. Là, remplis d'un saint amour, ils embrassérent encore les célestes voyageurs ; puis ils restérent sur une nuée vermeille, accompagnant seulement par des hymnes leur vol à travers l'Ether. La douce harmonie de la flûte & les sons argentins de la harpe, se mêloïent à leurs célestes accens.

Il s'éléve, chantoient-ils en chœur, le nouvel habitant des Cieux, il s'éléve vers sa patrie : plus beau, plus resplendissant que le printems, quand il vient sur la terre environné d'une sérénité délicieuse, & de mille charmes rians. Rendez-lui hommage, brillantes Constellations dispersées dans l'immensité de l'espace ; rendez hommage par votre allégresse à la terre votre compagne. Quelle gloire pour cette sphére

opaque & maudite, d'avoir nourri dans ſa pouſſiére des êtres pour le Ciel ! Quel éclat elle renvoye vers nous ! Une verdure plus fraîche tapiſſe ſes prairies, ſes collines réfléchiſſent une lumiére plus claire.

Il s'éléve, le nouvel habitant des Cieux s'éléve vers ſa patrie ; des légions d'Anges l'attendent au portes du Ciel. Avec quel raviſſement ils voyent le premier du genre-humain abandonner la terre pour prendre poſſeſſion du Ciel ! Comme ils s'empreſſent à le couronner de roſes qui ne ſe flétriſſent jamais ! Qu'il va être heureux, lorſqu'il ſe proménera dans les campagnes fleuries du Ciel, lorſque ſous des berceaux aromatiques d'une verdure éternelle, il ſe mêlera aux chœurs des Eſprits céleſtes, pour louer avec eux celui qui eſt la ſeule ſource & le principe unique du bonheur.

Nous avions déja célébré par des Cantiques, le jour ſolemnel où l'ame de ce Juſte, deſcendue du Ciel, entra dans le corps pour le gouverner. Nous vîmes alors comme chaque vertu y croiſſoit en force & en éclat, ainſi que les lys croiſſent dans un jardin de délices. Nous l'avons toujours accompagnée inviſiblement ; quêlle admirable uniformité de conduite ! nous avons vû toutes ſes actions, tous ſes vœux, les larmes qu'elle a verſées. L'amour de la vertu étoit en tout ſon mobile & ſon guide. A preſent qu'elle eſt échapée de ſa priſon d'argille, volez vers elle, Eſprits céleſtes, & couronnez-la de myrtes & de roſes.

Voilà ſa dépouille étendue ſans mouvement ; la voilà comme une fleur fanée ; reprens-la cette pouſſiére, ô terre qui l'avois fournie ; qu'elle produiſe chaque printems des fleurs odo-

riférantes. A l'avenir nous célébrerons chaque année le retour de ce jour solemnel, auquel le premier Juste a quitté la terre.

L'hymne finie, les Esprits tutelaires portés sur leur nuée brillante, se rabbatirent sur la terre.

Caïn erroit dans le bocage voisin; son désespoir le faisoit courir çà & là, il vouloit fuir; mais comment fuir l'horreur qui l'accompagne? Ainsi le voyageur que poursuit un serpent irrité avec d'horribles sifflemens, accélére en vain ses pas, & déploye inutilement sa force & son adresse pour l'éviter: bien-tôt l'animal venimeux, victorieux de sa résistance, lui entortille de son corps souple & long les reins & le col; & quelques efforts que fasse le malheureux pour s'en garantir, lui enfonçant profondément son dard dans le sein, lui lance son poi-

ſon mortel juſqu'au cœur. Quoi ! s'écrioit Caïn, j'aurai ſans ceſſe devant les yeux la preſence de mon frere ſanglant ! J'ai beau fuir, quelque part où je porte mes pas, ſon ſang me ſuit. Que devenir ? Où me cacher, malheureux que je ſuis ! Il me ſemble encore le voir tourner ſur moi ſon dernier regard ; & ce regard me tue. Qu'ai-je fait ? O crime affreux ! tu me fais éprouver les ſuplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfans à naître.... Mais quel bruit entends-je ? il ſemble que ce ſoit les gémiſſemens d'un mourant ! Encore ſi mes pieds, qui tremblent ſous moi, pouvoient m'emporter loin de lui, loin de ce ſang que je vois ruiſſeler, loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets. Puiſſent mes genoux tremblans, teints du ſang de mon frere, m'entraîner, hé-

las ! jusqu'au fond des abîmes infernaux. A ces mots il voulut fuir.

Un sombre nuage s'abbatit avec un bruit épouvantable à ses pieds. Caïn, où est ton frere ? dit une voix effrayante, qui sortoit du nuage. Que me demande-t'on ? répond Caïn en bégayant, mon frere ! Eh bien, mon frere, me l'avoit-on donné en garde ? & il recula en arriére, le visage défiguré par une pâleur mortelle. Cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre qui consuma l'herbe & les buissons d'alentour : & des mêmes flancs sortit un Ange, qui portoit empreintes sur son front les menaces du Seigneur. Dans sa droite flamboyoit un foudre ; il étendit sa gauche sur le pécheur consterné. Un nouveau tonnerre se fit entendre, & l'Ange dit d'un ton de voix épouvantable : Arrête, tremble, & écoute ta malédiction. Qu'as-

tu fait, dit le Seigneur? Le ſang de ton frere crie vers moi, tu vas être maudit ſur la terre qui s'eſt ouverte & a bû le ſang de ton frere verſé par tes mains. Tu auras beau la cultiver, elle ſera toujours ſtérile pour toi, & tu y ſeras éternellement fugitif. Une épouvante affreuſe tenoit le pécheur muet & immobile, la tête inclinée & le viſage fixé vers la terre. Mais le fond de ſon ame étoit agité comme l'eſt l'impie athée, quand Dieu, dans ſes terribles jugemens, faiſant trembler la terre à ſes yeux, il voit s'écrouler les voûtes des temples profanés, les palais des pécheurs s'abîmer dans des gouffres profonds; lorſqu'il entend parmi le tumulte de la nature en déſordre, les cris des mourans retentir à ſes oreilles, & que des playes de la terre entr'ouverte, il s'éléve de ſombres nuages & des flammes à l'entour

de lui ; alors il ſe trouble, chancelle, & tombe ſur la terre ébranlée. Ainſi trembla le fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, & ſans voix ; il eſſaya de parler, & ſes lévres ne purent proférer un ſeul mot ; il bégayoit, & n'oſoit élever ſes regards. Mon forfait, dit-il enfin, eſt trop grand...... ah ! beaucoup trop grand, pour que jamais il puiſſe m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inéxorable ! tu m'as maudit ſur la terre, &... où puis-je me cacher devant ta face ? Il faudra que je ſois toujours errant & fugitif. Puiſſe le premier qui me rencontrera me tuer, & débarraſſer la terre d'un infâme meurtrier.

Qu'une vengeance ſept fois plus terrible tombe ſur celui qui te tuera, dit la voix tonnante. La ſombre inquiétude & les remords rongeurs empreints ſur ton front, te déſigneront aſſez ;

pour que tous ceux qui t'envisageront puissent dire : Voilà Caïn le fratricide, & quitter promptement le sentier que tes pieds errans auront tracé. Ainsi l'Ange annonça l'anathême au criminel, & disparut ; des coups de tonnerre furieux partirent du nuage qui s'éloignoit, un tourbillon qui mit les buissons d'alentour en piéces, rendit d'horribles hurlemens, tels que ceux d'un criminel, qui se désespére au milieu des suplices les plus affreux.

Caïn restoit immobile, le désespoir peint dans les yeux : des vents furieux agitoient sa chevelure hérissée ; il leva ses regards, couverts par des sourcils épais, émû d'une crainte farouche, & s'exprima ainsi, avec des lévres tremblantes : Que ne m'a-t'il anéanti, entiérement anéanti, pour qu'il n'y eût plus de trace de moi dans la création ? Que la foudre ne m'a-t'elle atteint ?

Que ne m'a-t'elle enfoncé dans les profondeurs de la terre ? Mais il veut me réserver à des châtimens sans fin. Me voilà dans cette attente détesté sur toute la terre, en horreur à toute la nature.... en horreur à moi-même !.... Ah ! déja je les sens, ces compagnes odieuses du crime qui ne me quitteront plus ; l'anxiété, le désespoir, les remords, qui.... me tenant éloigné de Dieu, des hommes, me feront éprouver sans cesse, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui, je les sens. Maudit sois-tu, bras trop obéissant, qui as soulevé la massuë pour le meurtre, puisses-tu sécher sur mon malheureux corps, comme une branche séche sur l'arbre ! Maudite soit l'heure, où un songe sorti de l'enfer m'a déçû ! Que les campagnes mugissent toutes les fois que le soleil renaissant te raménera.... O nature ! que ne

montres-tu par des ſignes hideux ton horreur pour moi ? Tu es maudite toi-même par-tout où je porte mes pas. Et toi, monſtre infernal, de qui vient le ſonge qui m'a perdu, où es-tu, que je te maudiſſe ? Es-tu retourné aux enfers ? Ah ! puiſſes-tu y ſentir ſans fin ce que je ſens en cet inſtant : je ne te puis rien ſouhaiter de pis. Spectacle affreux ! je vois.... des tourbillons de flammes s'élever de l'enfer ! Comme les démons jettent leurs regards ſur moi d'un air ſatisfait ! Ah ! triomphez, eſprits de ténébres ; ſoyez contens, on ne peut pas être plus malheureux que je le ſuis.... Ou, ſi vous pouvez encore ſentir la pitié, que mon état vous l'inſpire. Nul de vous ne ſouffre au fond des enfers ce que je ſouffre. Après ces mots, Caïn s'étoit traîné vers une ſouche couchée à terre ; il s'y aſſit ſans force & ſans voix. Il rêvoit profon-

profondément, lorſque tout-à-coup il s'écrie en friſſonnant : Quel bruit entends-je près de moi ?... C'eſt la voix d'Abel maſſacré ; ah ! j'entens ſes cris plaintifs ; voilà ſon ſang qui ruiſſelle ! O mon frere ! mon frere, par pitié pour mes tourmens inexprimables, ceſſe de me perſécuter. Et il continua de reſter aſſis en pouſſant de profonds ſoupirs, ſans force & ſans parole.

Cependant le pere des humains accompagné de ſon épouſé, ſortit de ſa cabane. Avec quelle majeſté le ſoleil du matin lance ſes premiers rayons, dit Eve ! Comme il dore & éclaire le leger brouillard qui couvre au loin les campagnes ! Avançons dans cette belle Contrée, & promenons-nous à la roſée, juſqu'à ce que l'heure du travail me rapelle dans la cabane, & toi dans les champs. O mon bien-aimé, que la terre eſt belle, toute maudite qu'elle

eſt ! Elle l'eſt autant comparée au Paradis que nous avons perdu, hélas ! par ma tranſgreſſion, que tu l'étois dans tes jours pleins d'innocence, en comparaiſon des Anges qui venoient nous rendre viſite. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures ſe réjouiſſent, comme leurs chants ſe font entendre de chaque buiſſon, de chaque colline ; comme chaque animal domeſtique s'égaye autour de la cabane, en ſaluant les rayons du matin, ſoit par des accens joyeux, ou par des bonds récréatifs.

Adam lui répondit : O Eve ! la terre eſt belle : quoiqu'elle ſoit maudite, elle porte pourtant les traces toujours viſibles de la preſence de Dieu & de ſes bontés infinies, que ni notre chûte, ni notre ingratitude n'ont pû tarir, quelque indignes que nous fuſſions d'en éprouver encore les effets. Oui, ſa mi-

séricorde & son indulgence propice, sont supérieures à tout ce que notre langue foible & débile peut exprimer, à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusques dans les prés fleuris, où le troupeau d'Abel foule la rosée, peut-être y trouverons-nous ce fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur.

Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. J'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, & des figues choisies parmi mes plus exquises, dans ce panier que voici. J'irai, me suis-je dit, trouver Caïn mon premier né ; je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir, lorsqu'après son travail il ira se reposer à l'ombre de quelque arbre voisin. Car je me flatte, cher époux, que le Ciel bénira

tous les pas, toutes les démarches par où nous le pourrons guérir de cette noire idée à quoi il s'attache, qu'il n'eſt pas aimé de nous.

Que tes tendres ſoins ſont attentifs, chére Eve! dit Adam, je goûte comme je le dois tes ſages conſeils. Je le veux bien, allons trouver Caïn, qu'il ne diſe pas que nous ne chériſſons qu'Abel; peut-être la ſérénité de ce beau matin rendra ſon cœur plus ouvert aux impreſſions de la tendreſſe. Tout en diſant ces derniers mots, ils doublérent le pas, & Eve tenant toujours le panier à ſon bras, ils s'avancérent tous deux vers la campagne en ſe donnant la main. Et ils rediſoient en marchant : Quel bonheur ce ſeroit, ſi dans ces inſtans favorables où la nature riante ſemble réveiller les ſentimens, nous lui en trouvions de conformes à nos deſirs!

Ils ſortoient de derriére un bocage, Eve la premiére. Qui eſt étendu-là, dit-elle, en reculant pleine d'effroi?... Adam..... qui vois-je étendu-là?... Ce n'eſt pas quelqu'un qui ſe ſoit mis à ſon aiſe pour repoſer; il a le viſage renverſé contre terre..... Cette blonde chévelure eſt celle d'Abel.... Adam, ah! pourquoi eſt-ce que je friſſonne?... Abel! Abel! réveille-toi mon bien-aimé, tourne vers moi ton viſage gracïeux, ce viſage où eſt peinte la tendreſſe filiale: réveille-toi, cher fils, ſecoue ce ſommeil qui me glace d'effroi. A ces mots, ils s'aprochérent de plus près. Que vois-je? s'écria Adam, & il recula en friſſonnant? du ſang.... Il coule du ſang de ſon front....ſa tête en eſt inondée.... O Abel! ô mon cher fils! s'écria Eve, en ſoulevant ſon bras roide, & elle tomba pâle & à demi-morte ſur le cœur palpitant d'Adam.

Ils étoient tous deux ſans voix par l'effet du ſaiſiſſement, lorſque Caïn, qui erroit déſeſpéré dans le bocage, ſans ſçavoir où tendoient ſes pas, les tourna par un triſte hazard du côté du mort: & voyant autour du cadavre, le pere immobile d'effroi, & la mere pâle & défigurée dans les bras de ſon époux: C'eſt moi qui l'ai tué, s'écria-t'il, tremblez, c'eſt moi. Maudite ſoit l'heure où tu m'as engendré, pere des hommes. Et toi, femme, maudit ſoit l'inſtant où tu m'as mis au monde. C'eſt moi qui l'ai tué, répéta-t'il encore une fois, & il s'enfuit.

Ainſi qu'un couple d'amans, unis par le ſentiment de leurs perfections mutuelles, étant aſſis l'un près de l'autre, ſi dans le fort d'un orage ſurvenu tout-à-coup, la foudre étend juſqu'à eux ſa vapeur étouffante, ils reſtent apuyés l'un ſur l'autre, toujours aſſis & paroiſ-

ſant toujours vivre, mais n'étant plus qu'une cendre inanimée; de même nos premiers parens reſtoient aſſis, pâles, muets, & immobiles; on les eût crus morts, ſi ce n'eſt qu'ils trembloient de tous leurs membres. Adam ſortit le premier de cette funeſte létargie. Où ſuis-je, dit-il, d'une voix entrecoupée? quel friſſon me glace juſqu'aux viſcéres? Mon Dieu! mon Dieu! en quel état le voilà étendu! Ah! malheureux, ah! déplorable pere que je ſuis? Quelle horrible épouvante a frapé mon ame? Elle met le comble à mon infortune. C'eſt ſon frere qui l'a tué, il l'a dit en nous maudiſſant, & s'eſt enfui. Que n'achevez-vous, ô affreuſes images, de m'accabler? Celui qui vient de me maudire eſt mon fils; celui qui nage ici dans ſon ſang eſt auſſi mon fils. Miſérable que je ſuis! que de maux, que de tourmens j'ai attiré ſur moi &

ſur les miens ! O Abel ! Abel ! .... Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour ſentir toute l'étendue de tes malheurs ? Es-tu morte dans mes bras ? C'eſt donc moi, c'eſt moi ſeul qui reſte en proye à la déſolation. Cependant, ô mon Dieu, je loue & bénis tes décrets. Mais voici le froid de la mort qui gagne le long de mes veines, juſqu'à mon cœur palpitant. Mes yeux s'éteignent, tu différes, ô mort de me frapper de ce que tu as de plus horrible ! Qu'attends-tu?... O Dieu !... O Abel !... le meilleur des fils ! puis laiſſant retomber ſes regards ſur le cadavre, il pleura ; une ſueur mortelle couloit avec ſes larmes. Tu te réveilles enfin, chére Eve, continua-t'il ? Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre ! Tes yeux ſe r'ouvrent, ils ſe tournent vers moi. Quel regard au milieu de tes larmes, ô compagne précieuſe dans ma miſére ! Adam,

Adam, reprit Eve, d'une voix mourante..... le meurtrier se feroit éloigné ? Je n'entends plus retentir ses malédictions à mes oreilles. Il nous a maudits ; ah ! maudis - moi encore, fratricide féroce : mais ne maudis que moi. Malheureuse que je suis ! j'ai péché la premiére !... O Abel ! fils si tendrement aimé ! A ces mots elle se laissa tomber des bras d'Adam sur le mort : Mon fils, mon cher fils, crioit-elle en adressant la parole au cadavre refroidi. O Dieu ! ses yeux immobiles ne se tournent plus vers moi. Mon fils, mon fils, réveille-toi ; hélas ! je l'apelle en vain. Il est mort. Voilà la mort, cette mort qui nous a été annoncée lorsque nous fûmes maudits après le péché. Mais, ô remords cuisans, ô tourmens inexprimables ! c'est moi qui ai péché la premiére. O toi, mon époux, époux précieux, chacune de tes larmes est

pour moi un reproche terrible ; ce fut moi qui te ſéduiſis, qui te fis pécher ; demande-moi le ſang de ton fils, ô pere éploré ! Malheureux enfans, redemandez-moi votre frere. Et toi, parricide, qui nous l'as ravi, maudis-moi ; mais épargne ton pere, c'eſt moi qui ai péché la premiére. O mon fils ! mon fils ! ton ſang s'éléve contre moi ; il m'accuſe, mere infortunée que je ſuis ! Elle ſe lamentoit ainſi, & arroſoit le cadavre d'un torrent de larmes.

Adam regardant ſon épouſe avec des yeux remplis de douleur : Chére Eve, dit-il, tu fais ſouffrir à mon cœur des peines inexprimables ; ceſſe je t'en conjure, par nos malheurs, par cet amour ſi tendre que j'ai pour toi, ceſſe de me déchirer par les reproches que tu te fais à toi-même ; ils me tourmentent, ils m'accablent. Nous avons péché l'un & l'autre, il eſt vrai ; les ſuites améres

de notre prévarication ne nous en font que trop ſouvenir : cependant ce Dieu que nous avons offenſé, ce Dieu qui nous châtie, jette encore ſes regards d'en haut ſur nos tribulations. Oui, mon Dieu, tu nous permets ſur cette terre maudite, de t'implorer dans nos déſaſtres. Tu n'as pas entiérement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve : la mort n'attentera pas à nos ames, elle n'a de pouvoir que ſur leurs dépouilles ; l'ame ſurvivra au corps, & ſi elle a été vertueuſe, des récompenſes éternelles l'attendent..... C'eſt ſans doute une conſolation. Mais, hélas ! maſſacré par ſon frere ; ah Dieu ! c'eſt ſon frere qui l'a maſſacré.

Oui, cher fils, s'écria Eve ! & ſes larmes recommencérent, la mort t'a ouvert une iſſuë pour ſortir de cette vie de tribulation, ne dévrions-nous pas ſouhaiter de te ſuivre ? Hélas ! nous

reſtons en proye aüx peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue, cette dépouille ſanglante ! Ces ris que faiſoit éclore la tendreſſe filiale, ont abandonné ſes jouës à preſent flétries, livides, & ſouillées de ſon propre ſang ; ſa bouche ne nous entretiendra plus des diſcours des Anges ; ſon œil terne ne verſera plus ces larmes de joye, qu'il répandoit lorſque je lui laiſſois voir les marques de cet amour inexprimable que m'inſpiroit ſa vertu. Ah! dans quel abîme de maux ſommes-nous tombés ! O péché, péché, que tu es affreux à contempler ! ſous quelles formes hideuſes tu nous aparois ! Cher Abel ! moi ta mere, ta malheureuſe mere.... Je la ſuis auſſi de ton aſſaſſin, Abel, mon bien-aimé ! Et la parole lui manquant, elle reſta étendue, ſans mouvement, ſur le cadavre glacé du mort. Elle y demeuroit ſans donner

aucune marque de ſentiment, lorſqu'Adam interrompit ce ſilence, en s'écriant : Comme me voilà abandonné ! Comme tout eſt deſert & lugubre autour de moi ! Toute la nature me ſemble avoir changé de face ; je ne vois plus dans ce qui m'environne qu'une conſternation générale. Il eſt mort, hélas ! celui qui rempliſſoit ma vie de conſolation, de doux plaiſirs, d'eſpérances heureuſes. Il n'eſt plus, le ſoutien ſur lequel ſe fondoit tout mon eſpoir, il n'eſt plus. O toi, cher Abel ! eſt-il donc vrai que tu ſois mort ? Eſt-il bien vrai que ce ſoit Caïn.... ce monſtre fugitif, l'horreur de la nature, qui.... Grand Dieu, qui vois notre déſolation extrême, pardonne ſi nous nous lamentons, ſi nous nous traînons dans la pouſſiére, comme le vermiſſeau, (& que ſommes-nous autre choſe devant toi) ſi nous nous traînons dans la pouſ-

ſiére comme le vermiſſeau, à qui le paſſant a écraſé la moitié du corps contre une pierre !

Ces mots finis, il demeura pâle & muet, comme une ſtatue qui repreſente la déſolation ſur un tombeau couvert de mouſſe & entouré de cyprès. Il tourna la tête vers l'endroit fatal ; un ſilence effroyable, inquiet, régnoit à l'entour ; puis il ſe traîna vers Eve, & retira ſa main défaillante du cadavre, en la ſerrant ardemment contre ſon ſein. Eve, ma chére compagne, dit-il, en ſe baiſſant vers elle, réveille-toi, chére épouſe, réveille-toi. Tourne ton viſage ſur moi, retire-le de ce cadavre que tu as aſſez arroſé de larmes ; ne ſuccombe pas ſous le poids de ta peine. Ta douleur étouffe-t'elle toute tendreſſe, tout ſouvenir pour moi, pour ton époux ? Ah ! léve ton viſage ſur moi, chére épouſe. Il eſt

juſte que nous ſentions les frayeurs inexprimables de la mort, les ſuites fatales de notre chûte : mais de nous traîner avec abbatement dans la pouſſiére, c'eſt péché; il ſemble que ce ſoit reprocher à la Juſtice éternelle de nous avoir trop punis. Laiſſe affoiblir, ô Eve! ce deſeſpoir exceſſif auquel tu t'abandonnes, de crainte que la Miſéricorde divine ne nous juge indignes par notre révolte, de toute eſpéce de conſolation. Eve auſſi-tôt détournant ſon viſage du cadavre, le tourna vers Adam; puis levant au Ciel ſes yeux humides de larmes : O Dieu, pardonne-moi, malheureuſe que je ſuis! pardonne-moi, ô mon époux, ô mon bien-aimé? Ma douleur eſt inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi qui ſuis la cauſe du forfait que nous déplorons, du fratricide, de ce ſang verſé. Adam, ah! laiſſe-moi pleurer ſur

ta main, ſur ce cadavre; laiſſe-moi mêler mes larmes à ce ſang.... Elle dit, & preſſa ſon viſage arroſé de larmes ſur la main d'Adam.

Ils pleuroient & ſe lamentoient ainſi tous deux, apuyés l'un ſur l'autre, lorſqu'une figure éclatante traverſant la campagne, s'avança vers eux. Les fleurs odorantes qui naiſſoient à chaque pas, marquoient les traces legéres de ſes pieds, ſon front ſerein annonçoit la paix, l'amitié conſolante étoit exprimée par la douceur de ſes yeux, & par les traits rians de ſa bouche & de ſes jouës: un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine, qui environnent l'aſtre de la nuit, ſe jouoit ſur cette taille legére & déliée, en plis ondoyans. Ainſi avançoit la figure céleſte, ranimant à l'entour toute la verdure de la Contrée. Eve dit Adam, leve tes yeux noyés

de larmes, étouffe tes soupirs ; vois cette figure céleste s'aprocher, vois avec quel air d'affection & de bonté elle s'avance. Déja la consolation porte son flambeau dans les ténébres de ma détresse. Ne pleure pas, Eve ; leve-toi, allons au-devant du céleste messager. Eve s'apuya sur son époux, & l'Ange se trouva devant eux.

Il fixa quelque-tems le premier mort: mais bien-tôt il ramena ses regards d'un air affectueux sur Adam & sur Eve. L'éclat qui l'environnoit illumina les deux époux. Puis il leur dit avec une voix douce & harmonieuse : Soyez bénis, ô vous qui pleurez ici, près de la dépouille de votre fils ; soyez bénis : Le tout-puissant a daigné me permettre de vous visiter dans votre désastre. Parmi les anges qui environnent les mortels sur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi ; tou-

jours j'étois à ses côtés, quand les ordres du Très-Haut ne m'obligeoient pas de m'en éloigner. Lorsque sa belle ame portant jusqu'à l'enthousiasme son goût vif pour la vertu, s'épanchoit en larmes de joie, ou en cantiques, que les anges de la contrée répétoient dans leurs concerts ; c'étoit moi qui lui inspirois des pensées d'anges, au moins celles dont peut être susceptible une ame ensévelie dans la poussiére. Ne vous désolez pas, comme s'il n'éxistoit plus du tout : puisque son ame, qui est immortelle, survit, vous ne devez pas être inconsolables. La mort n'a fait que la dégager des liens accablans du corps : elle va jouir sans obstacle & sans interruption, de tout ce que peut desirer un être vertueux, sage, curieux des grandes vérités. Son bonheur est au-delà de tout ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore

que par l'entremiſe des ſens. Il eſt avec les anges près du trône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés : mais que votre douleur ne ſoit point inconſolable. Vous ne ſerez ſéparés de lui que peu de tems ; bien-tôt la mort viendra vous enlever auſſi. Elle ſe preſentera, il eſt vrai, à chacun de vous, ſous diverſes formes : mais vous la recevrez tous, ainſi que doivent faire des ames religieuſes, comme un ami long-tems attendu. Pour toi, Adam, voici ce que l'Eternel t'ordonne ; « rends ce corps » corruptible à ſon origine, creuſe une » foſſe, & couvre-le de terre. Tels furent les diſcours de l'Ange, il les enviſagea avec affection, & ſon regard arracha de leurs ames l'excès de la déſolation. C'eſt ainſi que l'onde pure d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué ; lorſqu'après avoir long-tems foulé les ſables brûlans des dé-

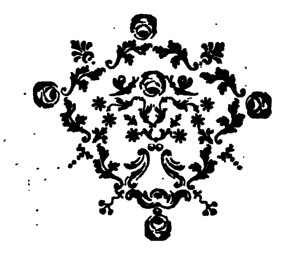
ſerts, il eſt prêt à tomber en défaillance par l'ardeur de ſa ſoif : mais dès qu'il a puiſé dans la ſource criſtalline qui coule avec un doux murmure, il ſe repoſe plein de ſatisfaction ſur les bords, & ſent ſes forces renaître. Puis ſuivant ſon cours gaſouillant qui le conduit dans une contrée agréable, où la nature soûrit avec toutes ſes graces ; il arrive enfin à la maiſon du pere de famille, qui le reçoit ſous un ombrage frais, & l'accueille avec largeſſe & bonté.

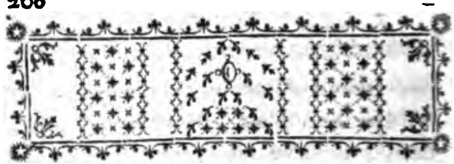
L'ame réconfortée par des ſentimens nobles & élevés, Adam jetta ſes regards ſur l'éclat éblouiſſant de l'Ange. Nous te beniſſons, céleſte ami, lui crioit-il, tandis qu'il s'éloignoit : ô Dieu, que tu es propice & bienfaiſant ! Tu jette les yeux ſur nous dans nos maux, & tu ordonne aux Anges de nous conſoler. Quoi ! ramperons-nous dans l'ab-

batement & le désespoir, comme des réprouvés, lorsque ta presence nous environne de toutes parts, lorsque tu nous regardes gracieusement du haut de ton trône, lorsque les Anges de la contrée recueillent nos moindres soupirs ? Notre ame se livrera-t'elle à la douleur, sans vouloir recevoir de consolation ? Immortelle comme elle est, & marchant au-devant d'une béatitude infinie, lui sied-il de s'affliger de ce que son court pélerinage est semé d'incommodités ? Nous devons, il est vrai, des larmes à notre bienheureux fils, nous sommes privés de ses embrassemens dans cette vie : mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu, quelle joïe mon ame éprouveroit, si tu ne le bannissois pas entiérement de devant ta face ! Il est le premier sorti de mes reins ; il est le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chére Eve, crois

que ſi nous implorons Dieu pour lui, ſans nous rebuter, ce Dieu eſt aſſez bon pour éxercer ſur lui ſa miſéricorde. Si nous en doutions, nous ſerions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grace à nous autres pécheurs; indignes des promeſſes ineffables qu'il nous a faites, lorſque proſternés dans le plus humble abbaiſſement nous attendions, non pas des promeſſes pour l'avenir, mais pour l'inſtant même, un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, d'obéïr aux ordres du Très-haut; je vais porter ce cadavre à notre cabane, & rendre à la terre la pouſſiére du bienheureux. Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame ſe ſent un peu ſoulagée de ſon abbatement; continue de me ſoutenir par tes conſolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma foibleſſe s'attache à toi comme le lierre à la tige

des arbres. Adam prit le cadavre ſur ſes épaules, pleurant ſous ce triſte fardeau, & Eve ſanglotoit à ſon côté; ce fut ainſi qu'ils arrivérent à la cabane.





LA MORT D'ABEL.

CHANT CINQUIÉME.

APrès un sommeil troublé par de noir es visions, Thirza rouvoit ses yeux à la lumiére du jour, elle quitta précipitamment son lit couvert de peaux de bêtes. Ainsi se léve un voyageur à demi éveillé : qui excéde de fatigue, s'étoit couché sous le ceintre d'un roc caverneux, lorsque son Ange bienfaisant lui a representé en songe que le roc fondoit

fondoit ſur ſa tête : il ſe retire en tremblant, & entend avec effroi, l'inſtant d'après, le roc s'écrouler en éclats. Il y a laiſſé, en ſe ſauvant, le compagnon de ſon triſte voyage ; & il ne ſçait pas encore que le malheureux eſt accablé ſous les ruines. Quels fantômes terribles ont, dit-elle, paſſé devant moi en ſonge ? Quels ſpectres lugubres ! je ne ſçais rien qui leur reſſemble dans la nature. Graces te ſoient rendues, aimable clarté du jour, tu les as diſſipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés qui faites mes ſoins les plus agréables, vos parfums divers, exprimés par la douce chaleur du matin, vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous, ô joyeux habitans de l'air, vos tendres accens vont rétablir la ſérénité dans mon ame. Ma voix va ſe mêler à vos ramages ; mes louanges & mes actions

S

de graces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. » Créateur tout-
» puiſſant, Sauveur propice, mon ame
» confondue par tes bontés, n'exprime
» qu'imparfaitement l'immenſité de tes
» bienfaits, & la grandeur de ma re-
» connoiſſance. Ta providence veille
» ſans ceſſe, tandis que les voiles de
» la nuit & les pavots du ſommeil ſont
» apeſantis ſur nos yeux. Ah! que mes
» louanges & mes actions de graces ſe
» mêlent avec celles de toute la natu-
» re réparée! » A ces mots elle ſortit de la cabane, & s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies : les zéphirs du matin leur raviſſoient leurs premiers parfums. Mais, continua-t'elle, pourquoi donc cette ſombre triſteſſe qui, malgré moi, me pénétre juſqu'au fond de l'ame? Je friſſonne intérieurement. Qui peut me cauſer un ſerrement de cœur ſi extraordinaire? Il me ſemble voir

des nuages obſcurs qui s'avancent ſous l'horiſon en maſſes énormes, ſemblables à des montagnes ; à leur aſpect toute la nature ſe taît, & les campagnes contriſtées frémiſſent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel ? Chére moitié de mon ame, je cours me jetter dans tes bras, pourſuivie par de noirs ſoucis, comme on court à travers un bois épais & ſolitaire, pour regagner la plaine lorſqu'on eſt accéléré par la peur.

Et tout en diſant ces mots, elle doubloit le pas, lorſque Mehala ſortant de ſa cabane, alla à ſa rencontre. Je te ſalue, ô ma chére ſœur, lui cria-t'elle, où vas-tu avec tant de hâte ? Pourquoi ces cheveux épars, où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur, aucun ornement ?

Je cours, dit Thirza, me jetter dans les bras de mon bien-aimé ; des frayeurs

extraordinaires m'ont inquiétés pendant mon ſommeil, & encore à preſent elles me pénétrent juſqu'au fond de l'ame; la ſérénité du matin ne les a pas diſſipées : mais ce que n'a pu faire une belle aurore printaniére, ce que n'a pû faire l'aſpect riant de la nature dans ſon plus grand éclat; la preſence de mon bien-aimé le fera; je cours me jetter dans ſes bras.

A ces mots, l'épouſe de Caïn dit en ſoupirant : hélas ! je n'ai pas cette douceur : je ne puis tirer de conſolation que de mon pere, qui m'aime; de ma mere qui me chérit auſſi, de toi, Thirza, & de ton époux. Oui, c'eſt près de vous que je dépoſe les ſoucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule ſur ma tête. La belle nature ne lui inſpire que de la mélancolie ? Il regrette les travaux qu'il lui faut ſuporter pour rendre ſes champs fructueux;

mais ce qui me fait le plus gémir, c'est sa haine invétérée pour son frere !

Mehala se mit à pleurer, & sa sœur pleurant aussi, l'embrassa tendrement & lui dit : Que de larmes améres cette idée fait verser à mon époux & à moi, pendant les intervalles d'insomnies que nos chagrins nous occasionnent ! Notre ressource est de lever nos mains au Ciel, & d'implorer le Tout-puissant ; ah ! puisse un rayon de sa bonté, dissiper les sombres nuages de ce cœur où croît une odieuse ivraye, qui étouffe tout principe de vertu ! Alors le doux repos refleurira autour de nos cabanes, & le chagrin ne ternira plus le front de notre pere, ni celui de notre tendre mere, que la dureté de leur fils aîné accable de douleur.

Mehala reprit en pleurant : » Ah ! » c'est-là, c'est-là aussi le sujet de mes » prieres. Hélas ! combien de fois m'ar-

» rive-t'il de passer plus de la moitié
» des nuits à pleurer avec sanglots pour
» mon époux, & à prier le Seigneur
» à voix basse, de lui amollir le cœur !
» Mais s'il arrive que ma priére & mes
» sanglots s'exhalent assez haut pour le
» réveiller à mon côté, alors sa voix
» foudroyante me glace d'épouvante,
» il me reproche que je trouble son
» repos, l'unique bonheur que Dieu
» irrité lui laisse gouter sur cette terre
» maudite. Hélas ! Thirza, voilà ce que
» je demande sans cesse au Ciel, occupée
» dans la cabane aux affaires domesti-
» ques ; mes jeunes enfans pleurent
» autour de moi, en voyant couler mes
» larmes, & me demandent dans leur
» langage enfantin, qu'ils accompagnent
» d'innocentes caresses, pourquoi je
» pleure. Hélas, Thirza ! je dépéris
» par la douleur, comme une fleur à
» laquelle des arbres trop pressés in-

» terceptent la roſée rafraîchiſſante &
» les rayons échauffans du ſoleil. Au-
» jourd'hui encore, lorſqu'il eſt ſorti
» de la cabane avant l'aurore; ah, qu'il
» étoit terrible! Jamais la mélancolie
» n'avoit été ſi fortement empreinte ſur
» ſon front; la fureur étinceloit dans
» ſes yeux, ſous l'abri de ſes ſour-
» cils épais. En paſſant le ſeuil de la
» porte je l'entendois, & j'en friſſon-
» nois d'horreur: je l'entendois s'ex-
» haler en imprécations, & maudire
» l'heure de ſa naiſſance; c'eſt ainſi
» qu'il ſaluoit l'aube matinal. Il eſt vrai,
» Thirza, comme tu en as été témoin
» pluſieurs fois, que ſes principes de
» vertu, redevenant les plus forts,
» étouffent ces idées ténébreuſes, &
» rendent le calme à ſon ame. Alors
» il nous demande pardon de nous avoir
» offenſées; mais, hélas! bien-tôt cette
» foible lueur ſe diſſipe, ainſi que dans

» les jours ſombres de l'hyver, le ſoleil » perce avec peine l'épaiſſeur des nua» ges ; qui bien-tôt ſe rejoignent & le » cachent à nos yeux. Eſpérons pour» tant qu'à la fin la ſérénité du prin» tems les écartera entiérement ; ne » ceſſons jamais de le demander à Dieu. » Pour moi je nourris toujours cette » eſpérance au fond de mon cœur «.

Tandis que Mehala parloit, Thirza écoutoit, en pâliſſant, du côté du bocage. Quels accens lugubres entends-je venir du côté des arbres, dit-elle toute friſſonnante ?..... Jamais douleur ne s'eſt exprimée par des plaintes ſi vives : ma ſœur, c'eſt du côté de ces arbres.... Mehala, hélas ! cette ſcène déſolante ſemble s'aprocher d'ici.... O Dieu !.... à ces mots Thirza tomba défaillante dans les bras de ſa ſœur.

Adam d'un pas chancelant ſortoit de derriére les arbres ; il portoit ſur ſes épaules

épaules le triste fardeau, le corps de son fils; Eve, la tête panchée, marchoit à côté de lui; tantôt elle tournoit son visage, flétri par la douleur, du côté du cadavre sanglant, tantôt elle l'envelopoit dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit restée immobile dans les bras de sa sœur; Mehala s'évanouit aussi sous le fardeau qu'elle soutenoit; ses jambes chancelantes manquant sous elle, sa foiblesse, jointe à sa charge, la renversa par terre. Ainsi, quand trois aimables compagnes, unies par une tendre affection, sont allées ensemble pendant une belle soirée de l'été visiter les campagnes dorées d'épis vers le tems de la moisson; si la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup imprévu les renverse: mais si revenues peu à peu de leur frayeur;

deux d'entr'elles voyent à leur côté la troifiéme en cendre, elles retombent frapées d'un nouveau faififfement, plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut auffi la fituation des deux filles d'Adam, lorfqu'en fe réveillant elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre fur l'herbe, & retenoit dans fes bras fon époufe toujours prête à retomber à terre. Où fuis-je? s'écria Thirza, ô Dieu! où fuis-je?.... Comme le voilà étendu!.... Abel, ah! pourquoi faut-il que je me fois éveillée?... Lumiére odieufe!... ah, malheureufe que je fuis!... Mehala, ah que je fuis malheureufe!.... le voilà étendu mort! ô fpectacle horrible! je fuis frapée comme d'un coup de tonnerre!... lumiére odieufe! pourquoi faut-il que tu me fois rendue?

Thirza, s'écria Mehala d'une voix

tremblante !.... ah ! ne te laiſſe pas accabler de l'idée funeſte qui me terraſſe moi-même !... Ah, Thirza ! tu retombes encore !..... réveille-toi, Thirza, aprochons-nous ; nous ne ſommes pas encore certaines de notre malheur : il n'eſt pas mort.... aprochons-nous ; ta voix, tes embraſſemens le réveilleront.

Après ces mots, les deux ſœurs s'étant apuyées l'une ſur l'autre pour ſe relever, ſe traînérent tremblantes & ſans force juſques vers le cadavre. » O mon pere ! ô ma mere ! comme » ils fondent en larmes !.... Quels friſ- » ſons me ſaiſiſſent !.... s'écria Thirza, » en ſe trouvant près du cadavre..... » Abel !.... Abel... mon bien-aimé ! » cher époux, mon bonheur, ma vie, » mon tout ! réveille-toi.... Ah, mal- » heur extrême ! tu ne te réveilles pas. » Abel.... entends mes cris plaintifs ;

» entends les cris de ton épouse. Puis elle se précipita sur le cadavre, & voulut l'embrasser ; mais elle recula épouvantée, en poussant un cri aigu, après avoir vû sa blessure, & le sang qui lui couvroit le front. Elle étoit à terre, sans voix, sans mouvement, sans aparence de vie, pâle & froide comme un marbre inanimé. Le désespoir étoit peint dans ses yeux ouverts & fixes. Mehala pleuroit à côté d'elle, & les mains jointes, elle levoit vers le Ciel ses yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles, & essaya de les consoler. O mes bien-aimées, ô Mehala, ô Thirza, leur dit-il, que ne puis-je apaiser vos maux ! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes consolations. Pendant que nous pleurions

nous-mêmes, déſeſpérés auprès de ce cadavre, Eve & moi, un Ange revêtu d'une beauté céleſte, eſt venu à nous, ayant commiſſion d'en-haut pour nous conſoler. Pleurez, nous a-t'il dit, mais ne ſoyez pas inconſolables. Vous ne devez pas le regarder, comme n'éxiſtant plus du tout : remettez à la terre cette pouſſiére qui a ſervi d'envelope à ſon ame. Quant à l'ame même, la voilà dégagée des liens du corps ; il eſt heureux, plus heureux que ne peut le concevoir une ame encore environnée de ſon limon terreſtre ; vous ne ſerez ſéparés de lui que pour un court eſpace de tems, après lequel lui étant réunis, vous goûterez avec lui des torrens de délices, dont les ſens charnels & groſſiers ne ſçauroient vous donner une idée. Ah! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du Bienheureux par des plaintes inconſolables.

Tandis que Thirza restoit toujours sans mouvement & sans voix, l'épouse de Caïn joignant ses mains au-dessus de sa tête, exprimoit sa douleur en ces termes : O mon pere! est-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs ? Quelle vûe affreuse que ce cadavre tristement étendu! O toi, notre consolation, notre joïe, ô Abel! tu nous es donc ravi pour toujours ; & notre occupation la plus douce sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure de notre mort. Oui, te voilà en possession de cette béatitude, dont l'attente t'a fait verser tant de saintes larmes, & après laquelle je soupire à present plus que jamais. Voilà que nous gémissons de ta perte, dans ce triste éxil où nous vivons! Tu nous as été enlevé ; & notre plus douce occupation sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure desirée de notre mort. Caïn, Caïn, où étois-

tu lorſque ton frere eſt mort ? Ah ! ſi tu l'avois du moins embraſſé auparavant avec une tendreſſe fraternelle, ſi tu avois alors imploré le ſecours de ſes ſaintes priéres, avec quelle affection il t'auroit encore ſerré dans ſes bras défaillans, & béni de ſes lévres mourantes ! Quelle douce conſolátion, quel heureux ſoulagement c'eût été pour toi à l'avenir ! Mais... ô ma mere... quelle nouvelle douleur te rend défaillante ?... Tu te tais... tu parois friſſonner d'horreur..... mon pere, quelle conſternation ſe répand ſur ton viſage ? Funeſte preſſentiment ! Où eſt-il, le ſçavez-vous, ô mon pere, le ſçavez-vous, ma mere ? Où eſt Caïn ? où eſt mon époux ?

Eve abbatue s'écria : Qui ſçait juſqu'où le pourſuit la vengeance divine ? Ah, Dieu ! le malheureux ! C'eſt..... mais que vais-je dire ? je tremble de

parler... malheureuse mere que je suis! affreuse & détestable idée, ne tourmente que moi, déchire mon sein comme le feu d'enfer! Ah! mere infortunée, pourquoi..... Mehala saisie, s'écria : Laisse éclater, ô ma mere, laisse éclater sur moi le fatal orage, aussi-bien mes soupçons m'arrachent déja les entrailles. O mon pere, ô ma mere, ne m'épargnez plus. Caïn auroit-il..... ah! parlez, je vous en conjure!.... Il l'a tué, Mehala, Thirza, il l'a tué, s'écria Eve ; & aussi-tôt l'excès de sa douleur lui ôta l'usage de la parole.

L'épouse de Caïn étoit frapée d'une terreur muette, ses yeux immobiles ne versoient point de larmes, une sueur froide couloit de son front, ses lévres décolorées trembloient, puis elle s'écria : Il a tué Abel! Caïn, mon époux a tué son frere! O crime horrible!....

Où es-tu, fratricide ? où... où ton forfait te pourſuit-il ?..... Le tonnerre de Dieu a-t'il vengé ton frere ? N'éxiſtes-tu plus, malheureux ? Ou ſi tu éxiſtes, où es-tu à preſent ? Quelles contrées le déſeſpoir te fait-il parcourir ? Ainſi ſe lamentoit Mehala en s'arrachant les cheveux.

Barbare fratricide ! s'écria Thirza ; ah !.... comment a-t'il pû maſſacrer ce bon, ce vertueux frere, qui, ſans doute, ſous le coup mortel, l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour ? Ah, Caïn ! maudit.... maudit ſoit.... O ma ſœur ! ô Thirza ! ne le maudis pas, s'écria Mehala, ne le maudis pas : c'eſt ton frere, c'eſt mon époux ; implorons bien plutôt la miſéricorde de Dieu ſur lui. Je ſuis ſûre qu'en tombant enſanglantée, la ſainte victime de ſa fureur a jetté des regards de compaſſion ſur lui, qu'il l'a béni ; & qu'à preſent

prosterné devant le trône de l'Eternel, il demande grace pour lui. Ne le maudis pas, Thirza, ne maudis pas ton frere ; que nos priéres s'élévent de la poussiére, & se joignent à celles du Bienheureux.

Où m'emporte l'excès de mes maux, repartit Thirza ? Je ne l'ai pas maudit, Mehala, je ne l'ai pas maudit : le malheureux !... A ces mots elle tomba sur le cadavre ; elle baisa ses jouës inondées de sang, & ses lévres froides & livides : elle demeura long-tems ensévelie dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée : Ah ! que n'ai-je pû, lorsque tu tombois, baiser encore tes lévres pâles, entendre encore de ta bouche les expressions de ton amour ? Ton œil mourant se seroit encore tourné vers moi, peut-être... (& plût à Dieu que cela me fût arrivé ?) peut-être aurois-

je expiré en t'embraſſant pour la derniére fois. Que ne puis-je encore à preſent te ſuivre, que mon corps n'eſt-il étendu ſans vie à côté du tien? Mais je te ſurvis, hélas! pour être en proïe à des maux inexprimables. Berceaux, qui me fûtes ſi agréables, vous m'inſpirerez déſormais la terreur; je croirai vous entendre me redemander celui qui, ſous vos cintres ombrageux, m'embraſſoit avec de ſi vifs tranſports? Les fontaines murmurantes me paroîtront gémir de ſa perte. Pauvre délaiſſée, je ne vais plus faire que pleurer mon déſaſtre, ſoit à l'ombre des bocages, ou ſur le bord des ruiſſeaux. Il m'échape, hélas! je l'ai perdu pour jamais. Ah! Dieu... je verrai toujours ces yeux éteints, immobiles, cette pâleur mortelle, ces jouës livides, ce ſang qui teint ſon front. Ah! coulez mes larmes, coulez ſans meſure ſur ce

corps flétri ! Hélas ! c'étoit par sa beauté le plus digne logement d'une si belle ame. Il m'honoroit trop, en descendant jusqu'à m'embrasser. Comme la vertu y brilloit par des traits visibles qui la rendoient aimable ! Comme elle éclatoit dans ses yeux, comme elle soûrioit sur ses jouës & sur ses lévres ! Maintenant elle s'est échapée de ce corps, trop pure, trop sainte pour commercer avec les mortels, & singuliérement avec moi. Ah ! coulez mes larmes, coulez sans mesure sur cette envelope flétrie, jusqu'à ce que mon ame, empressée de le rejoindre, laisse sa poussiére auprès de la sienne.

C'étoit ainsi que Thirza se lamentoit, arrosant le cadavre de ses larmes. Eve sentit sa douleur augmenter par celle de ses filles. O mes enfans ! s'écria-t'elle, je ne suis pas moins sensible à votre affliction qu'à la mienne pro-

pre : vos lamentations me déchirent l'ame. Vos plaintes sont pour moi des reproches rongeurs. . . . . Elles me rapellent que c'est moi qui ai introduit le péché, la malédiction & la mort dans le monde. Ah ! pardonnez - moi, mes enfans, pardonnez à votre malheureuse mere, qui vous a enfantés avec douleur. Ses filles attendries, lui embrassant les genoux, lui dirent affectueusement : O Eve, notre mere, par cette douleur même que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine & la nôtre, cesse d'aggraver nos tourmens par ton desespoir. N'apelles pas des reproches nos larmes & nos soupirs : ah ! si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échaperoit de notre sein & de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, à la voix de la nature ? Ce sont-là les sour-

ces d'où partent nos pleurs. Elles tenoient encore embrassés les genoux de leur mere, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes lorsqu'Adam prit la parole en ces termes : O mes bien-aimées, ne différons pas plus long-tems d'accomplir les ordres de l'Eternel ; rendons à la terre d'où elle provenoit cette envelope matérielle, l'objet de nos larmes & de nos lamentations. Le tems qui guérit tout, & la raison victorieuse adouciront notre douleur ; elle sera comme les desirs d'une épouse après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. Rends-le donc à la terre, reprit Thirza, & elle tourna en pleurant ses regards sur son pere. Mais permets-moi, ô mon pere, ajoûta-t'elle, de pleurer encore sur lui, & tu le rendras ensuite à la terre. Ces mots dits, elle se jetta les bras ouverts sur le cadavre.

Cependant Adam creusa une fosse dans la terre, & Eve & Mehala se tinrent éloignées à quelque distance. Sur ces entrefaites arrivérent les jeunes enfans de Caïn, qui s'acheminoient vers la triste scène, se tenant par la main. O mon cher Josia, s'écria Eliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous? Aprochons-nous; que vois-je? C'est Abel... comme le voilà étendu, comme il est pâle & défait, comme sa chévelure est ensanglantée! C'est ainsi, mon frere, c'est ainsi qu'est étendu un agneau qu'on a égorgé pour le sacrifice. Mon cher Eliel, reprit le petit Josia, vois-tu comme Thirza pleure sur lui; & comme il tient son œil immobile sans tourner ses regards sur elle. Retirons-nous de-là, je frissonne, cette vûe m'épouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mere éplorée. A ces mots, les

enfans s'étant aprochés d'elle, ils lui prirent la main en la regardant tristement. O ma mere, lui demandérent-ils, pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi Abel, est-il étendu-là comme un agneau de sacrifice ? Là, Mehala embrassa ses enfans, & les regardant d'un air douloureux, elle leur dit : Mes chers enfans, la mort a tiré son ame de la poussiére, & l'a portée dans le séjour qu'habitent les Anges pour y jouir des félicités éternelles. Il ne se réveillera donc plus, reprit le jeune Eliel, pleurant avec sanglots, il ne se réveillera plus, lui qui nous aimoit si tendrement, qui nous tenant sur ses genoux, Josia & moi, nous aprenoit de beaux Cantiques, nous entretenoit de Dieu, des Anges, des merveilles de la nature ; quoi ! il ne se réveillera jamais ? Ah ! que notre pere va pleurer quand il sera venu des champs ! Et les

deux

deux enfans consternés s'envelopérent dans les plis du vêtement de leur mere.

Adam avoit fini de creuser la fosse : » Réveille-toi, dit-il à Thirza, réveille-» toi, ma bien-aimée : ne différons pas » de rendre cette poussiére à la terre, » le Seigneur l'a commandé, ma Thir-» za, & s'aprochant d'elle, il la prit » par la main avec tendresse. Elle avoit » eu une extase sur le cadavre, & se » réveillant de sa sainte vision : Oui, » je l'ai vû, dit-elle, il s'avançoit vers » moi dans un éclat céleste. Qu'il étoit » éclatant de Gloire ! «... Ne pleure pas, m'a-t'il dit, ne pleure pas ; je suis heureux, bien-tôt tu viendras me trouver dans ce séjour de bonheur & de gloire, où il n'y aura plus de mort qui puisse nous séparer. A ces mots il a disparu, en me jettant un soûris divin, & un éclat céleste marqua les

traces de ses pieds. Thirza dit, & une consolation sublime illumina son visage. Enterre, ô mon pere, enterre, dit-elle, cette envelope de poussiére. Puis elle se leva, & se mit à côté de sa mere & de sa sœur; & toutes trois se cachérent le visage dans les ondes de leur chévelure éparse, tandis qu'Adam, après avoir envelopé de peaux le cadavre, le mit dans la fosse, & le couvrit de terre. Maintenant, dit-il, chére épouse, chers enfans, adorons le Très-haut, prosternés près de ce tombeau: & tous se prosternérent auprès du tombeau, Eliel & Josia, rangés aux deux côtés de leur mere; alors le pere des humains prononça cette priére à haute voix, les bras en croix sur la poitrine.

O toi, qui demeures au haut du Ciel, Dieu, Créateur, justice éternelle, bonté infinie, tu nous vois prof-

ternés devant toi, auprès du tombeau du premier mort, tu vois des pécheurs t'implorer dans la pouſſiére. Ah! fais que notre priére s'éleve vers toi, jette favorablement tes regards ſur nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure de péché : nos iniquités ſont grandes, mais ta bonté infinie eſt encore plus grande. Pleins de ſouillures & d'impuretés, que ſommes-nous devant toi? & cependant tu ne détournes pas ta face de deſſus nos têtes, & du haut de ton Trône tu regardes encore notre miſére d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer, tu ne nous a pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les Cieux. Ce n'eſt pas ſeulement l'agréable printems qui te louë, ce n'eſt pas ſeulement la ſérénité du Ciel qui t'annonce, tu te manifeſtes auſſi par les éclats bruyans du tonnerre qu'enfante

un ſombre nuage, par l'aquilon mugiſſant qui excite les tempêtes & les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, & de la joye riante du mortel heureux, & des triſtes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vûe, la fille du péché, l'affreuſe mort; elle eſt venue dans nos cabanes ſous une forme hideuſe. Une funeſte prévarication dont la terre auroit dû marquer le fatal inſtant par des hurlemens funèbres, par d'épouvantables orages, un noir forfait l'a conduite ici par la main; le premier ſorti de mes reins.... ah! j'en frémis, il a livré ſon frere à la mort. Dieu miſéricordieux, ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, ſi j'oſe t'implorer pour lui. Dieu clément, daigne ne pas rejetter entiérement le coupable de devant toi: jette tes regards ſur lui, verſe ta terreur dans ſon ame, afin qu'il tremble de ſon crime;

qu'il s'humilie devant toi ſur la terre, qu'il pleure, qu'il gémiſſe, & te demande ſans ceſſe pardon; & quand il t'aura long-tems imploré, ô mon Dieu! répands alors quelque conſolation ſur ſa miſére : éxauce je t'en conjure, la priére que j'oſe t'adreſſer. J'ai creuſé un tombeau, j'ai jetté de la terre mouillée de nos larmes ſur le corps corruptible du mort; écoute favorablement nos vœux, qu'ils montent du creux de ſa ſépulture juſqu'au pied de ton Trône ſublime. Exauce-nous, Seigneur, Seigneur, éxauce-nous; nous te demandons grace pour notre premier-né, ne le laiſſe point périr dans ta colére; ſoit que nous t'implorions au coucher du ſoleil ou à ſon lever, ſoit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre & nous être favorable. Nous ſommes encore trop heu-

reux ſous la main même de ta juſtice vengereſſe. Louanges éternelles te ſoient rendues, tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a pris ſa premiére victime ; nous la ſuivrons, cette victime l'un après l'autre, dans la ſombre foſſe, nous la ſuivrons dans l'éternité. O toi ! dont un ſigne créa le Ciel, dont la parole tira la terre du néant ; ils paſſeront, ce Ciel & cette Terre : mais pour toi tu es éternel. Nous vivons dans la pouſſiére, & notre pouſſiére ſe diſſoudra : mais tu reſtes éternellement inaltérable, tu nous raſſembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir ſur ſes fautes ; & le Juſte qui s'afflige de ce que ſa vertu eſt encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de ſa conſcience eſt encore altérée de quelques taches qu'y imprime la foibleſſe humaine ; tu les tireras l'un & l'autre

de la pouſſiére, afin qu'ils ſe réjouiſſent éternellement, & qu'ils ſoient purs comme des Anges. Car... ô promeſſe ineffable ! la race de la femme doit un jour briſer la tête du ſerpent. Que la terre bondiſſe, que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même que les maux ſortis de ta main viendront tonner ſur nos têtes. L'homme eſt déchu, il eſt dégradé de ſa dignité premiére ; mais trop heureux encore de ce que ſon Dieu ne l'a pas rejetté pour toujours, & que de ſon tribunal même il jette encore ſur nous des regards de bonté. Il eſt tombé, celui que Dieu avoit créé ſi heureux, & à l'inſtant de ſa chûte, confus & tremblant, il attendoit dans l'humiliation & la détreſſe, la malédiction divine & ſa damnation éternelle ; car que pouvoit attendre autre choſe d'un Dieu irrité, une créature ingrate &

rebelle ? Mais, ô prodige de bonté inattendu ! la nature entiére annonce de la part de Dieu avec solemnité, qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystére sublime, mais environné, il est vrai, d'une sainte obscurité, qu'un être créé ne sçauroit pénétrer : mystére ineffable, mais consolant, que le pécheur puisse, malgré ses crimes, être réconcilié avec Dieu ! .... Et nous nous désolerions encore par des larmes profanes dans notre demeure terrestre, de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs & d'affliction, jusqu'à ce que la mort qui s'aproche, dégage l'ame de son enveloppe souillée, & l'affranchisse des fers d'une juste malédiction ? A cet heureux instant, l'ame qui, malgré le limon qui l'entoure, a conservé l'idée de sa dignité originaire, qui a répondu fidèlement aux saintes inspirations de l'amour

l'amour divin, sort alors de sa prison; pure & heureuse comme les Anges. Ah! je pénétre dans les secrets d'un heureux avenir! Je vois ceux que la mort a transportés au séjour céleste; je vois une race nombreuse, pure comme les flammes que les Anges allument sur l'autel, en face de l'Eternel. Ils sont au milieu des Anges, ils chantent des hymnes sans fin devant le trône éclatant du Tout-puissant. Ah! qu'est-ce que je suis? Comme mon ame s'éleve! Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable. O bonté infinie, elle ne suffit pas à célébrer tes louanges. Elle nage dans de saints ravissemens; & quand elle penseroit avec autant de force que le premier des Anges; elle les exprimeroit imparfaitement, elle ne pourroit que les sentir.

Adam se tut, & resta long-tems dans un profond silence; toute sa famille

prosternée près de lui autour du tombeau, y étoit sans mouvement & sans voix. La nature entiére comme étonnée, observoit le même silence ; & le Ciel serein au-dessus de leurs têtes, n'avoit pas le plus leger nuage.

Le soir vint, l'air étoit frais & le tems calme. Caïn agité de frémissemens inquiets & de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus sauvages. Accablé de fatigue, il s'assit du côté où la lune montoit au-dessus de l'horizon, & fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de la nuit :
» Là-bas, dit-il, de derriére cette mon-
» tagne, se leve la lune avec son éclat
» blanchâtre, & nage dans l'atmos-
» phére obscur ; elle répand au loin
» sa pâle lumiére, & une douce tran-
» quilité ; tout respire le repos & la
» fraîcheur sous cette belle voûte parse-
» mée d'étoiles. L'homme seul est agité ;

» des cris & des accens lugubres s'éle-
» vent de ces cabanes ; c'est moi, scé-
» lérat, c'est moi qui ai porté la dé-
» solation dans ces cabanes ! Ces cris,
» ces accens lugubres dont l'air reten-
» tit, m'accusent : c'est mon crime qui
» les cause. Reculez-en d'horreur,
» constellations qui m'entendez, &
» toi, lune, pâlis & voile ton flam-
» beau ; en ce jour, jour maudit, la
» terre que tu éclaires a été abreuvée
» du premier sang humain ; & c'est moi,
» malheureux, c'est moi qui l'ai abreu-
» vée de ce sang, & du sang de mon
» propre frere. Je ne mérite plus, astres
» benis, vótre influence favorable. Re-
» fusez-la moi, j'y consens, refusez-
» la aux champs que je laboure, à la
» contrée que j'habite ; j'ai massacré
» mon frere ; envelope-moi, sombre
» obscurité, cache-moi aux yeux de
» toute la nature ! Je veux sous ton

» voile traîner par-tout ma misére avec
» moi. Je fuirai dans des lieux déserts
» & arides , dont aucun pied mortel
» n'aura foulé l'herbe flétrie ; j'habi-
» terai parmi des rochers , d'où une
» eau infecte distillera en forme de
» larmes , dans des repaires maréca-
» geux d'horribles reptiles, où des buis-
» sons épais , asyles des oiseaux de
» proïe , me déroberont l'aspect du
» Ciel ; là je passerai le jour à me plain-
» dre , à me lamenter , & à me traî-
» ner sur la terre. Et quand le sommeil
» aura ramené le cortége des songes
» les plus noirs , ils présenteront tous
» à mon imagination effrayée , un
» crâne brisé , une chevelure ensan-
» glantée. »

C'étoit ainsi que Caïn, saisi d'hor-
reur , exprimoit ses remords au milieu
des ténébres de la nuit , il se tut en-
suite , & resta long-tems en silence,

abandonné à ſon affliction. L'oiſeau nocturne, effrayé de ces lugubres accens, retenoit les ſiens. On n'entendoit dans la contrée qu'un murmure ſourd ; Caïn, promenoit ſes regards au loin, & reprit la parole en ces termes : O vous, collines élevées, & vous, ô bois ſacrés que je contemple, ſoyez ſenſibles à mes maux. Qu'ils ſont grands ! ils le ſont plus que je ne ſçaurois dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commiſération. Plaignez mon déſaſtre, ô belle nature, hélas ! vous n'avez plus pour moi d'attraits ! Plaignez-moi, ô vous, créatures quelconques, qui reſſentez la preſence efficace d'un Dieu infiniment bon. Mais, hélas ! ſes bontés n'ont plus rien qui me regarde, je ne puis plus éprouver que ſa juſtice. Dieu n'eſt plus pour moi qu'un Dieu vengeur. A ces mots ſa voix reſte encore ſuſpendue quelques inſtans, puis

il dit, en ſoupirant profondément : Du moins à préſent, voilà que je commence à pouvoir pleurer, je ne le pouvois pas auparavant, voilà que mes larmes coulent en abondance ; ah ! précieuſes larmes, qui m'atteſtez à moi-même que mon malheur eſt adouci. D'abord le déſeſpoir s'étoit emparé de mon ame, à preſent c'eſt la douleur lugubre & plaintive. Ah ! coulez, mes larmes ; reçois-les, ô terre, qui as reçu le ſang de mon frere. Je ſuis maudit ſur ta ſurface ; mais.... reçois les pleurs que me fait verſer ma douleur amére. Mais...: quelle penſée naît dans mon ame !..: elle redouble l'abondance de mes larmes... Oui, je le veux... maintenant que la nuit m'envelope, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les benir encore... Les benir.... moi ?... les vents en courroux emporteront cette bénédiction, qui

ne peut que faire horreur. Malheureux que je suis ; je ne puis plus les bénir ! J'irai toutefois, je les veux bénir & pleurer. Après cela.... hélas ! après cela, je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai, Mehala, je fuirai nos chers enfans. Alors n'en pouvant plus, il se tut, & s'avança vers les cabanes, en arrosant de ses larmes les routes desertes qu'il parcouroit.

Il aperçut de loin un cabinet de verdure, qu'Abel son frere avoit planté sur le doux panchant d'une colline. Cette vûe lui rapela qu'Abel avoit dit en le plantant : Croissez & montez, tendre charmille, que nos derniers neveux se disent sous votre ombrage : c'est ici qu'Eve a reçu son premier né ; c'est ici qu'elle l'a embrassé la premiére fois sur la terre, c'est ici qu'elle a acquis le titre de mere qui faisoit sa consolation dans son triste éxil : elle nomma

le nouveau né, Caïn. Elle se panchoit sur lui avec un ravissement inexprimable, & le baisa en disant : O cher & doux présent que le Seigneur m'a fait! Le meurtrier pour qui ce monument de la tendresse de son frere étoit un reproche de sa barbarie, détourna le visage en passant devant; une sueur froide couloit sur son front, ses genoux chancelans le portoient à peine. C'est ainsi que frissonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un pere, que le parricide auroit fait périr lui-même, en mêlant du poison dans son manger, lorsqu'il revenoit des champs, excédé de faim & de fatigue. La douce exhalaison des fleurs dont l'urne du pere auroit été parfumée; le bruit des feuilles des arbres funébres plantés autour du tombeau, feroient le supplice du fils. Caïn avoit passé le cabinet de verdure, & s'aprochoit des

cabanes. La pâle lumiére de la lune les éclairoit foiblement, à travers les branches entrelacées des arbres, & un calme effrayant régnoit à l'entour. Il y jetta les yeux, pleura, leva les mains au Ciel, & resta long-tems immobile & muet; une douleur inexprimable lui tenoit le cœur serré; aucun objet ne pouvoit le tirer de son attitude fixe & de son lugubre silence. » Que la » tristesse repose profondément ici ; » dit-il enfin à voix basse; d'où pro- » viennent ces sifflemens...... ne sont- » ce pas des soupirs ? Ne sont-ce pas » les cris nocturnes de la désolation » qui viennent des cabanes ? .... Le » voici. . . . ô famille déplorable, le » voici qui tremble dans l'obscurité ; » poursuivi par l'enfer, celui qui vous » a rendu vos demeures affreuses.... » celui.... ah ! misérable que je suis ; » qui a chassé loin de vous le repos &

» toutes les douceurs des liens du ſang.
» Et j'oſe encore reſpirer un air rem-
» pli des ſoupirs de ceux que j'ai ren-
» dus malheureux ; j'oſe porter mes
» pas dans une Contrée conſacrée à
» la déſolation des juſtes, qui gémiſ-
» ſent ſur mon forfait.... Fuis, mal-
» heureux, ne profane pas cette ſainte
» Contrée !... Oui, je vais fuir loin
» de vous ; mes yeux noyés dans les
» pleurs ne vous verront plus que quel-
» ques inſtans : mais permettez-moi
» de verſer encore quelques larmes, &
» d'élever ces mains ſanglantes vers le
» Ciel pour vous bénir. Je fuirai en-
» ſuite. Soyez bénie, ſoyez à jamais
» bénie, ô famille juſtement éplorée.
» Malheureux que je ſuis, peu s'en eſt
» fallu que je n'aye profané ces ſaints
» noms, ces titres reſpectables, qui
» déſignent les liens ſacrés par où je
» devois leur être uni, & qui m'at-

» tachent inviolablement à eux. Soyez » bénis encore une fois. Puisse votre » affliction vous quitter avec l'obscurité » de la nuit, & puisse croître la mienne, ce doit être là mon partage pour » toujours sur cette terre que j'ai tant » maudite. Puissiez-vous oublier pour » jamais celui dont l'image fait votre » suplice ; hélas ! dans quel excès de » desastre faut-il qu'un malheureux » soit plongé pour être réduit à de pa» reils souhaits « !

En proférant ces mots, Caïn étoit arrêté dans l'obscurité, il gémissoit & levoit les bras au Ciel, lorsque quelqu'un s'avança dans la nuit, d'un pas lent. Une sueur froide, comme celle de la mort le glaçoit ; tremblant, il vouloit fuir, mais il ne le put, & tomba sans force parmi les broussailles.

Thirza pendant cette triste nuit, la premiére de son veuvage, ne pouvant

trouver le repos dans le lit desert où son époux n'étoit plus, le quitta, & sortit de la cabane ; le visage baigné de larmes, elle s'assit sur l'herbe mouillée de rosée, à côté de la colline du tombeau ; puis les mains jointes, elle regardoit le Ciel étoilé avec des yeux fixes ; ensuite elle retomba sur l'herbe, & ses larmes arrosoient le tombeau. » C'est ici, dit-elle en sanglotant, c'est » ici que repose mon bien & toute ma » félicité ; c'est ici sous cette terre qui » engloutit mes larmes. Hélas ! il n'y » a donc plus pour moi ni paix ni re- » pos à attendre, pendant les heures » lugubres de la nuit. Ah ! coulez mes » larmes, coulez, il ne me reste d'au- » tre adoucissement que de pleurer à » toutes les heures du jour, de gémir » pendant les nuits entiéres dans ce » triste silence de la mort. Il est vrai... » je t'ai vû, ô mon bien-aimé, dans

» un éclat céleste : de quelle splendeur » tu étois revêtu ! Mais, hélas ! aurai-je » moins sujet de pleurer ta perte ? Je » te perds pour jamais dans cette vie » pleine d'affliction, tu m'es enlevé » pour jamais..... Je m'étois épuisée à » pleurer auprès du précieux gage de » notre amour ; un repos adoucissant » vient de s'étendre sur ses paupiéres : » hélas ! un soûris gracieux éclate sur » son visage. Il ne connoît pas encore » les maux attachés à la condition mor- » telle ; il ne sçait pas la perte qu'il » a faite. En vain, je me suis jettée » sur le lit conjugal, à present désert, » en vain j'ai imploré le sommeil ; hé- » las ! la triste solitude & les soucis » cuisans se sont pour jamais établis sur » ce théâtre de notre tendresse conju- » gale, de ces chastes délices que ton » amour pour moi me faisoit goûter » dans tes bras. Elles me sont donc ra-

» vies pour toujours, pour tout le tems
» au moins que durera cette trifte vie.
» O crime affreux ! elles me font ravies
» par un frere... Où eft-il... le malheu-
» reux ? Où fes remords l'entraînent-
» ils ? O toi... mon Dieu, ne dédaigne
» pas les vœux plaintifs que je t'adref-
» ferai fans ceffe pour intéreffer en fa
» faveur ta bonté infinie ; ne le dédai-
» gne pas, s'il fait pénitence, s'il fe
» traîne fur la pouffiére, s'il implore
» ta miféricorde «. A ces mots prononcés douloureufement, fes foupirs & fes fanglots arrêtérent fon difcours. Bel aftre de la nuit, continua-t'elle en élevant fes yeux enhaut, combien de fois n'as-tu pas été le paifible témoin des expreffions de la tendreffe du cher époux que cette terre enferme, quand nos bras entrelacés je marchois tête à tête avec lui à la lueur de ton flambeau ; quand fes

lévres ſaintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu ! Tu éclairois ſes pas lorſqu'il vivoit ; tu n'éclaireras plus que ſa ſépulture. Voilà donc enfouïe ſous ce monceau la plus douce conſolation du meilleur des peres, & de la plus tendre des meres ; voilà mon précieux époux. A ces mots elle ſe tut, & ſes larmes redoublérent ; tandis que ſes yeux égarés meſuroient vaguement toute la contrée, juſqu'à ce que ſes regards étant fixés par un éclat ſingulier, elle s'écria : Que ce berceau que je vois de loin eſt brillant ! des penſées ſaintes & ſublimes s'élévent au milieu de ma miſére ; comme quand la lune montant au-deſſus de l'horizon, diſſipe tout à coup l'obſcurité de la nuit. Quel éclat ſort de ce berceau où tu m'embraſſas, ô Abel, à la lueur mourante du ſoleil couchant ! Quelle félicité, diſois-tu ;

en me ferrant contrè ton fein, quelle félicité d'être vertueux! Quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui eft beau! Qu'on eft heureux de ne rien trouver dans fa conduite qui puiffe déplaire aux Anges dont nous fommes environnés! Quelle volupté reffemble à celle que fait éprouver la prefence continuelle de Dieu, que nous manifeftent les œuvres de la création! Quelles délices plus raviffantes que ces larmes pieufes que fait couler notre amour pour lui? Pour quiconque paffe fes jours dans ces divins tranfports d'adoration & de piété, la mort n'a rien d'effrayant: quelque terrible qu'elle puiffe être, nous fçavons au moins, & c'eft une grande confolation pour l'homme pécheur, qu'elle dégage l'ame de fon corps mortel, pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me difois-

tu, en me serrant plus près contre ton sein, si je sors le premier de la poussiére, si je suis heureux avant toi, ne pleure pas long-tems sur ma cendre. Qu'est-ce que le tems passager qui t'est assigné par le Créateur, en comparaison de l'éternité dont nous jouirons ensemble dans le Ciel ? Mon bien-aimé, lui disois-je à mon tour, en l'embrassant étroitement, fais de même de ton côté, si la mort m'enléve la premiére dans ce séjour de larmes ; abrége & modére ta désolation ; puisque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité sans bornes.... O mon ame, rapelle tes forces, pour ne pas succomber à l'affliction. Laisse-toi affecter par ce puissant motif de consolation, par l'idée de ton immortalité ; & te distrayant du fatal objet de ta douleur, envisage la suprême béatitude, qui, en s'aprochant, fait disparoî-

tre les scènes changeantes de cette vie. Si l'ame périssoit & qu'elle s'écroulât en poussiére avec le corps, comment pourrois-je me consoler ? Je me traînerois sur ton tombeau, en jettant des cris plaintifs, & dans mon désespoir j'implorerois l'anéantissement ; mais elle est immortelle. Non, elle ne succombera pas lâchement sous la douleur. O vous, Anges, qui voltigez d'une aîle legére autour de moi, vous la soutiendrez ; elle ne succombera pas lâchement sous la douleur, elle est immortelle comme vous. Cependant mes larmes coulent encore, qu'elles coulent, je les donne à la poussiére de mon époux, qui m'a devancé dans la possession du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-aimé, (mais les larmes me coupent encore la parole, elles redoublent : ô mon ame, rapelle donc toutes tes forces pour commander à ta

douleur,) je veux planter ſur ta tombe un arbre funèbre, à l'ombre duquel je verſerai encore bien des larmes ſur ta cendre. J'y paſſerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune : mais me livrant à de ſaints tranſports, je porterai mes vûes élevées juſqu'à la félicité céleſte. Elle dit, & s'étant levée de terre, elle reſta debout ſur le tombeau. Je croirois, dit-elle, ſentir quelque ſoulagement à ma douleur : mais, ô réfléxion accablante, il a été maſſacré par ſon frere ! O Dieu de bonté, s'écria-t'elle en ſe proſternant en terre, éxauce mes ſuplications, fais grace à ce malheureux pécheur, fais-lui grace. Je te réïtérerai ſans ceſſe cette priére avec inſtance ; ſoit quand l'étoile du ſoir aſſemblera les aſtres de la nuit, ſoit quand l'aurore ouvrira les portes du jour.

Pendant ce tems, Caïn trembloit

dans le bocage, accablé de defespoir. Fuis, fe difoit-il à lui-même, fuis ces faintes demeures, monftre odieux. Je ne puis, malheureux que je fuis : quelle puiffance contraire retient mes pas ? Seroit-ce vous, fantômes infernaux, qui m'environnez ? Ecartez-vous, laiffez-moi fuir, laiffez-moi. Quel nombre, comme ils font horribles ! Laiffez-moi fuir, fpectres hideux, laiffez-moi m'éloigner de ces faintes demeures. Ah, fpectacle horrible !.... je frémis, je tremble, je me meurs. Mais, hélas ! ma frayeur s'accroît, & pourtant je ne meurs pas : mais je ne fçaurois fuir non plus... malheureux que je fuis... comme elle fe défole, & je ne la fuirai pas ? Mais voilà qu'elle ceffe de fe lamenter.... O pouvoir merveilleux de la vertu ! Hélas ! quelles reffources, quelles confolations j'ai perdues pour toujours ! Et dans mon af-

cablement je n'ai pas même pour adouciſſement l'eſpérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je ſuis malheureux ; ah, quels tourmens ! ils ſont d'une eſpéce inconnue juſqu'à cette heure. O enfer, dans tes abîmes les plus profonds tu n'en as pas de plus épouvantables !... Elle prie.... ah ! elle prie Dieu pour moi, pour moi !.... au lieu de me haïr, au lieu de verſer à grands flots des imprécations ſur ma tête. O bonté inexprimable ! hélas ! tant de vertu m'afflige & me déſeſpére. Mon malheur ſe preſente à moi d'une maniére plus effroyable ; il me paroît ſombre, noir, comme les profonds abîmes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les entrailles, & me fait ſentir des ſuplices infernaux.... Tu pries pour moi, Thirza !... Ah, vœux téméraires, ou tout au moins ſuperflus ! Non, Dieu ne ſçau-

roit éxaucer de telles priéres, il eſt juſte... La voilà qui ſe retire du tombeau de ſon époux maſſacré. Ah! oſerai-je, malheureux que je ſuis, me traîner ſur ſes pas, verſer des larmes de la plus profonde douleur ſur ſes traces? Non.... retire-toi, barbare, de cet épouvantable monument de ta fureur; éloigne-toi de cette ſainte contrée, fuis, ſcélérat! Il dit, & ſe retira ſaiſi de frayeur. Il fuyoit, mais il s'arrêta bien-tôt, & joignant, plein de deſeſpoir, ſes mains baignées de larmes, il s'écria encore: Mais je ne ſçaurois fuir! Et comment le pourrois-je! Ah, Mehala! ah, mes enfans! comment pourrois-je vous fuir pour jamais, & ne pas me rouler dans la pouſſiére devant vous, devant toi ſurtout, Mehala? Peut-être verſeras-tu des larmes de compaſſion ſur moi, peut-être me beniras-tu encore... Hélas! que

dis-je ?... Maudit de Dieu, que me servira dorénavant ta bénédiction ! Haïs-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite : alors je fuirai enfin, chargé de ta malédiction, & de celle de toute la nature. O désastre ! ô désolation infernale, inexprimable!... Non, encore une fois, je ne sçaurois fuir. Epouse aimée, enfans chéris, il faut que je déplore ma misére devant vous, que je me traîne devant vous dans la poussiére, & ensuite, oui ensuite, je fuirai. A ces mots Caïn passa à quelque distance du tombeau, & s'avança vers sa cabane. A chaque pas il s'arrêtoit encore, incertain de ce qu'il devoit faire, & arriva enfin devant la cabane. Il y resta long-tems pâle & tremblant. A la fin il se hazarda en hésitant, en chancelant, à passer le seuil de la porte.

Mehala étoit assise au fond, à la pâle lumiére de la lune, plus pâle elle-mê-

me que cet astre ; quand il est enveloppé dans des nuages ; elle pleuroit & se désoloit sur son lit solitaire ; & ses enfans sanglotoient autour d'elle. A la vuë de son époux elle jetta un cri aigu, & tomba évanouie sur sa couche ; ses enfans éplorés accoururent, & firent à ses pieds des clameurs lugubres. Mon pere ! hélas .... mon pere, crioient-ils, ah ! console notre mere affligée : hélas ! quelle désolation s'est introduite dans nos cabanes ! Ah ! mon pere, sois-nous le bien-venu dans la maison : que tu as tardé long-tems à rentrer ! Tel fut l'accueil qu'il reçut de ses enfans. Il chanceloit au milieu d'eux, & ses larmes couloient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre ; il tomba sur la poussiére aux pieds de son épouse ; ses enfans redoubloient leurs cris autour de lui, & Mehala s'étant réveillée, elle vit

vit comme son époux se traînoit auprès d'elle, & mouilloit le sol de ses larmes. O Caïn ! Caïn, s'écria-t'elle, poussant des cris lamentables, elle s'arrachoit les cheveux. » Mehala, lui dit Caïn d'une voix » entrecoupée, en la regardant doulou» reusement, ! ah pardonne-moi, si j'ose » meurtrier de mon frere & du tien, si j'o» se pleurer encore une fois devant toi, » me traîner dans la poussiére à tes pieds. » Ah ! je t'en conjure ; ah ! accorde-moi » cette foible consolation, la derniére que » je puisse espérer dans mon malheur, qui » n'a point d'égal. Ah ! ne me maudis » pas, Mehala, je ne veux que ramper » devant toi sur la terre : après cela je » fuirai, j'irai me cacher à moi-même » dans des régions desertes, maudit » de Dieu, suivi de suplices inexpri» mables. Ah ! ne maudis pas, ô Meha» la, ton malheureux époux ! Ah ! Caïn, lui répondit-elle, pénétrée de la

plus vive douleur, meurtrier du meilleur des freres, il faut encore que je te reconnoisse pour mon époux ! Malheureux, qu'as-tu fait ? Caïn lui répondit, en jettant sur elle des regards plaintifs, des regards qui exprimoient toutes ses souffrances. Ah ! dit-il, fatal moment où un songe imposteur m'a déçu. Hélas ! je voulois garantir ces enfans que voici, d'un avenir funeste ; & je l'ai tué. Maudit moment ! j'ai tué le meilleur des freres. Et maintenant... ce forfait horrible va me tourmenter éternellement ; il attache à mes côtés les suplices de l'enfer. Oublie-moi, Méhala, oublie ton époux : mais seulement abstiens-toi de me maudire. Tout à l'heure je vais fuir ; je te quitte pour jamais, je vous quitte pour jamais, mes enfans, chargé de la malédiction de Dieu. Les enfans se lamentoient autour de lui, & levoient leurs mains inno-

centes vers le Ciel ; Mehala ſe laiſſa tomber ſur ſon époux. Reçois ces larmes, reçois ces expreſſions de la compaſſion la plus vive, dit-elle en pleurant ſur lui ; tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions déſertes : ah ! comment pourrois-je demeurer dans ces cabanes, tandis que ſolitaire & abandonné, tu te déſolerois loin de moi ? Non... Caïn, je veux fuir avec toi, à tes côtés, comment pourrois-je te laiſſer, privé de tout ſecours dans les deſerts ? De quelles cruelles inquiétudes ne ſerois-je pas tourmentée ? Le moindre ſon que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature, me ſaiſiroit de peur & d'effroi. Peut-être eſt-ce lui, dirois-je, peut-être ſe lamente-t'il, privé de tout ſecours, dans les angoiſſes de la mort. Elle dit, & Caïn porta ſur elle des regards troublés .... Dieu ! qu'entens-je... Eſt-ce toi, Mehala ? Non, ce n'eſt

pas un ſonge, c'eſt toi-même... O Dieu quelles conſolantes paroles! Non, Mehala, c'eſt aſſez pour moi que tu ne me haïſſes pas, que tu ne me maudiſſes pas. O femme vertueuſe! faudra-t'il que tu portes avec moi le châtiment du plus grand des crimes? Ah! reſte ici dans ce ſéjour ſanctifié par la vertu, où habite la bénédiction; non, il ne faut pas que tu ſois malheureuſe avec moi. Oublie un malheureux, qui maudi de toute la nature, n'a point de lieu pour ſon repos; oublie-le, mais ne le maudis pas. Non, Caïn, je veux fuir avec toi, lui répondit Mehala, je veux te ſuivre avec nos enfans dans les deſerts, me déſoler avec toi, porter une partie de ta miſére: ce ſera autant de ſoulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compaſſion à tes larmes de pénitence; à tes côtés mes priéres s'éléveront vers Dieu avec les tiennes, &

nos enfans, prosternés autour de nous; joindront leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur; je veux fuir avec toi, Caïn : sans cesse nous gémirons, sans cesse nous prierons devant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de consolation vienne de la part du souverain Juge, justifier notre confiance.... Espére en Dieu, Caïn, il éxauce la priére du pécheur pénitent.

O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te nommer?... tu es pour moi comme un saint Ange. Quelle consolation porte ton flambeau dans l'obscurité de mon ame! Mehala, ô mon épouse! j'ose maintenant t'embrasser. Hélas! que ne puis-je t'exprimer mes sentimens! Non, l'embrassement le plus ardent, toutes mes larmes ensemble ne le peuvent pas. A ces mots Caïn la serra contre sa poitrine. Il ne pouvoit suffire à tout l'amour,

à toute la reconnoiſſance qu'elle lui inſpiroit. Il ne quitta ſon épouſe un inſtant que pour aller embraſſer ſes enfans ; il revint auſſi-tôt à elle, pour lui réïtérer les démonſtrations de ſa gratitude. Cependant cette tendre mere eſſuya ſes larmes, prit le plus jeune de ſes enfans dans ſes bras, s'apuyant ſur ſon époux, & l'autre marchoit à côté du pere, tandis qu'Eliel & Joſia marchoient gayement devant lui. Ils ſortirent tous enſemble de la cabane, Mehala regarda encore autour d'elle, en pleurant. Soyez bénie, ô famille déſolée que j'abandonne, ſoyez bénie : bien-tôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous aurons bâti notre cabane, vous demander votre bénédiction, pour moi, pour mon époux, & ſolliciter ſon pardon. A ces mots elle regarda encore les cabanes, & pleura comme irréſolue : en cet inſtant des exhalaiſons plus balſa-

miques que toutes les fleurs du printems, environnérent la troupe fugitive. Vas, généreuse épouse, dit une voix invisible au-dessus de leurs têtes, j'informerai par un songe agréable ta tendre mere de ton courage magnanime; je lui dirai que tu es partie à côté de ton époux pénitent, pour implorer la grace du souverain Juge.

Cependant ils marchoient à la lueur de l'astre nocturne, jettant souvent la vue derriére eux, sur les cabanes, & s'avancérent dans des régions desertes, où jamais les pas d'aucun homme n'avoient été imprimés.

FIN.

